MUSÉUM LITTÉRAIRE.

LE FILS DU DIABLE

Par PAUL FÉVAL.

Tome cinquième.

BRUXELLES,
ALPH. LEBÈGUE ET SACRÉ FILS,
Place des Barricades, 12.
1846

LE FILS DU DIABLE.



LE FILS
DU DIABLE

PAR

PAUL FÉVAL.

TOME CINQUIÈME.



BRUXELLES,
ALPH. LEBÈGUE ET SACRÉ FILS,
IMPRIMEURS-ÉDITEURS.

1846

QUATRIÈME PARTIE.

—

LE CABARET DES FILS AYMON.



I. — Affaire conclue.

Nous reprenons notre histoire où nous l'avons laissée; nous sommes encore au Temple, le soir du lundi-gras de l'année 1844.

Les cabarets qui avoisinent le marché faisaient tous bonne recette. Bien que le lundi-gras soit un jour de relâche entre les bombances du dimanche et l'orgie consacrée du mardi, il fait partie du carnaval et demande à être arrosé, ne fût-ce que modérément.

En conséquence, on buvait comme il faut tout autour du Temple; le cidre et le petit vin blanc prodiguaient leurs flots aqueux. Les cabarets à la mode regorgeaient de chalands, ni plus ni moins que la veille, et déversaient le trop plein de leurs pratiques sur les guinguettes moins illustres, qui prenaient ainsi part à l'aubaine.

C'était à peu près l'heure où madame de Laurens descendait l'escalier roide et glissant de Batailleur,

pour gagner la place de la Rotonde. Comme nous l'avons dit, elle s'était arrêtée un instant au bout de la rue du Petit-Thouars, parce qu'elle avait cru reconnaître, à la lueur des réverbères, Franz, traversant la place d'un pas rapide et se glissant dans une obscure allée.

Petite était une femme forte, et ces frayeurs vulgaires qui ont coutume d'arrêter son sexe ne la gênaient nullement : elle avait intérêt à joindre Franz, et sans la voix de l'idiot Geignolet qui vint jeter sa monotone chanson dans les ténèbres de l'allée, Petite se fût engagée intrépidement dans cette route inconnu.

Le chant de l'idiot arrêta son premier mouvement. Etait-ce bien Franz d'ailleurs? Ces lueurs vacillantes qui tombent des réverbères sont sujettes à tromper. Comme elle hésitait, son regard se tourna vers le bâtiment de la Rotonde et ses yeux demeurèrent fixés sur un point lumineux qui brillait dans l'ombre du péristyle.

Elle n'hésita plus; on eût dit que cette lumière aperçûe l'attirait comme un aimant.

Elle traversa la place et s'arrêta devant la boutique du bonhomme Araby. Au moment où elle collait son œil aux fentes de la devanture, un équipage élégant débouchait au carrefour du château d'eau et s'engageait dans la rue du Temple. Le cocher arrêta ses fringants chevaux à la hauteur de l'église Sainte-Elisabeth: le laquais abaissa le marchepied et un homme dont le costume disparaissait sous un manteau en caoutchouc descendit sur le trottoir.

— Attendez-moi, dit-il.

Le laquais referma la portière et se promena de long en large devant l'église. Le cocher, infatigable dormeur comme tous ses pareils, s'arrangea sur son siége et entama un somme.

Le maître remonta le trottoir durant quelques pas et tourna l'angle de la rue de Vendôme.

Il était vêtu comme un jeune homme, et la coupe écourtée de son imperméable dénotait de sérieuses prétentions à l'anglomanie. Sa démarche voulait être vive et leste. Sous les petits bords de son chapeau, on voyait briller les boucles d'une abondante chevelure. On ne voyait que cela, parce que les collets de son caoutchouc, relevés britanniquement, cachaient la majeure partie de son visage.

La rue de Vendôme, qui doit son nom au dernier grand prieur de la langue de France, marque encore l'une des frontières de l'ancien domaine des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Bien qu'elle confine au Paris bruyant et marchand, elle est déjà du Marais, et son tranquille silence fait contraste avec le fracas affairé du boulevard voisin. Entre elle et ce groupe de théâtres qui se disputent les faveurs inconstantes du peuple parisien, il n'y a qu'une étroite ligne de maisons; mais c'est comme un monde; les habitants de ces demeures touchent d'un côté à la foule, de l'autre au désert.

Notre homme suivit la rue de Vendôme, rasant de près les murailles et se donnant les airs d'un personnage en bonne fortune. Il ne pouvait point toutefois, malgré sa grande envie, ôter à son pas une roideur lourde. Les plis droits de son caoutchouc dissimulaient mal une obésité déjà très-prononcée, et ses efforts n'aboutissaient qu'à lui donner la tournure d'un ci-devant jeune homme.

Cette tournure est éminemment dangereuse en temps de carnaval, et les gens très-gais sont, par nature, impitoyables pour les beaux Narcisses parvenus à la cinquantaine. Mais notre homme n'avait à redouter aucune rencontre fâcheuse dans la voie solitaire qu'il avait choisie. Quelques cris joyeux et railleurs arrivaient jusqu'à lui par le passage Vendôme, cet indigent corridor qui veut singer les élégances des galeries fashionables : c'était tout. Le passage se

montrait presque aussi désert que la rue, et la lumière du gaz y prenait une teinte mélancolique pour éclairer ses bazars dédaignés.

A l'angle des rues de Vendôme et du Puits, notre homme tourna court et redescendit vers le Temple. Le vent souleva en ce moment les pans rigides de son petit manteau, qui flottèrent en rendant un bruit de parchemin, et découvrirent son vêtement de dessous, lequel était un paletot blanc.

M. le chevalier de Reinhold essaya d'abord de contenir les mouvements désordonnés de son imperméable, mais le vent faisait rage et il fut obligé de reporter sa sollicitude sur son petit chapeau, dont la perte eût pu entraîner celle de sa chevelure.

Il poursuivit sa route en grondant et ne s'arrêta que devant les rideaux quadrillés du cabaret de la Girafe.

Le comptoir de Johann était plein comme l'œuf. La Girafe s'asseyait à son poste plus ronde, plus grosse, plus rouge, plus souriante que jamais; elle versait le vin de champagne avec des façons si avenantes, et dans des canons si évidemment rincés, que ses pratiques ne pouvaient point se lasser de boire. Elle avait pour chacun, l'enchanteresse, quelques petits mots de baragouin français-allemand, qui donnaient soif comme autant de pincées de poivre.

Son mari, le marchand de vin Johann, se tenait debout à l'autre extrémité de la salle et daignait converser avec la partie grave de l'assemblée.

C'était là un grand honneur, car Johann passait pour avoir du foin dans ses bottes et ne causait vraiment point avec le premier venu.

Parmi son auditoire se trouvaient deux ou trois de nos convives allemands de la veille; mais la plupart manquaient : il n'y avait là ni le brave Hermann, ni le bon marchand d'habits Hans Dorn, ni Fritz le sombre courrier de Bluthaupt. L'assemblée se composait

en majeure partie de gens inconnus et que nous n'avons point intérêt à connaître. Nous citerons seulement deux des buveurs privilégiés qui s'échauffaient aux sourires de la Girafe.

Le premier était un gros garçon à la physionomie épaisse, à la tournure lourde, un *pétras*, comme on dit au Temple et ailleurs, qui se plantait droit et silencieux devant le comptoir avec tout le flegme germanique. Ce garçon était très-blond, très-charnu, très-rose et semblait parfaitement préservé de pensées. Il s'appelait Nicolas : c'était le neveu de Johann, ce propre neveu pour lequel le cabaretier avait convoité la main de Gertraud, et qui était par conséquent la cause de l'animadversion conçue par Johann contre les pauvres Regnault; car Jean, le joueur d'orgue, malgré sa misère, barrait la route à Nicolas.

Le second était un petit homme de cinquante à cinquante-cinq ans, dont le crédit semblait parfaitement assis dans la maison. Ce petit homme avait la réputation d'être un peu agent de police; cela lui donnait de la considération : il avait nom Romain dit Batailleur. A une époque déjà fort éloignée, il avait noué avec une jeune fille du quartier des Halles un de ces mariages transitoires qui se passent de la mairie et de l'église. Le divorce avait eu lieu entre eux depuis longtemps, mais cette union avait donné à la jeune fille le droit extra-légal de porter le beau nom de Batailleur.

Elle en usait. Elle était devenue une des notabilités du Temple. Son ancien mari était tout fier d'elle; il eût donné beaucoup pour redevenir son seigneur et maître. Il eût résigné pour elle ses fonctions politiques; il eût planté là le gouvernement de grand cœur, pour redevenir simple marchand de *frivolités*.

Mais il n'était plus temps : le malheureux Romain tournait en vain autour de son ex-femme, qui le tenait rigoureusement à distance. Il en était réduit aux inu-

tiles regrets du passé. Bien qu'il fût jovial et bon vivant, personne n'ignorait la blessure de son cœur; son chagrin se faisait jour malgré lui, et quand le petit vin blanc le rendait plus expansif, il avait coutume de commencer ses histoires par cette formule à la fois orgueilleuse et tout imprégnée de mélancolie attendrissante :

— Du temps que j'étais l'époux de madame Batailleur...

A la vue de la foule qui encombrait le cabaret de *la Girafe,* M. le chevalier de Reinhold était resté indécis et comme décontenancé. D'ordinaire, l'établissement de Johann ne péchait point par trop de chalands. Le chevalier avait coutume de parvenir jusqu'à lui incognito, et quand il ne le faisait point mander à l'hôtel, leurs conférences avaient lieu dans cette chambre réservée où nous avons assisté au repas des Allemands.

Mais aujourd'hui c'était le lundi-gras : le salon de *société* se trouvait plein comme le comptoir lui-même. Le chevalier, qui venait de glisser son regard à travers les carreaux poudreux, y avait vu une nombreuse et belle compagnie, des dames du Temple avec leurs sigisbés, des *chineurs* en goguette, et dans un coin le brillant Polyte, favori de madame Batailleur, qui consommait les vingt-cinq sous octroyés par sa reine.

Le chevalier savait qu'il était parfaitement connu dans le Temple. Le jeu qu'il y jouait ne l'entourait pas d'une popularité très-grande, et il répugnait à se montrer en public, ce soir-là surtout, qui venait après un jour d'échéance.

Il ne savait pas exactement le compte des saisies opérées dans la journée; mais les saisies ne manquaient jamais aux époques de payement, et l'indigence connue de ses pauvres clients ne lui laissait aucun doute à cet égard.

Les groupes de buveurs lui cachaient Johann, qui se trouvait à l'extrémité la plus reculée de la pièce. Dans le premier moment il ne se sentit point le courage d'affronter cette foule hostile, et d'instinct il fit quelques pas en arrière pour regagner son équipage. Mais la réflexion le retint. Il fallait qu'il parlât à Johann. Bien que l'intrépidité ne fût point son fort, il se fit honte à lui-même et revint se placer devant la porte du cabaret, en ayant soin de se tenir dans l'ombre.

Il resta là durant plusieurs minutes, cherchant à distinguer son factotum dans l'atmosphère fumeuse du comptoir, et se garant de son mieux contre les rayons du gaz qui traversaient la rue étroite.

Un mouvement qui se fit parmi les buveurs démasqua enfin la figure revêche du cabaretier Johann. Le chevalier enfonça son chapeau sur ses yeux, releva davantage le collet de son caoutchouc, et traversa la rue en trois enjambées.

Il entra. Malgré ses précautions, tout le monde le reconnut du premier coup d'œil. Un murmure sourd se fit dans la salle.

— Le bausse!... c'est le bausse! prononçait-on à demi-voix.

Mais ce murmure n'avait absolument rien de menaçant, et Reinhold avait eu grand tort de craindre.

Parmi la jalousie du pauvre contre le riche, il y a un respect étrange que la passion elle-même, à ses heures de paroxysme, ne peut pas secouer sans peine. Si la haine légitime et l'esprit de vengeance se joignent à la jalousie, il y a explosion parfois, mais c'est rare.

Et encore faut-il des circonstances agglomérées. En thèse générale, le pauvre n'ose pas. Quand il se fâche une fois, c'est de la fièvre et de la rage; il frappe alors à l'aveugle, et ses vrais ennemis savent éviter ses coups.

A peine le chevalier fut-il entré dans le cabaret de Johann, que sa frayeur passa comme par enchantement. Il vit sa force. Toutes les têtes se découvrirent humblement autour de lui; un seul et même sourire, modeste, soumis, adulateur, vint à toutes les bouches. La Girafe éleva son énorme corpulence au-dessus du comptoir, dessina un triple salut et retomba, écrasée sous le poids de son respect.

— Johann! s'écria-t-elle, oh! Johann... c'est monsieur le chevalier!

Le marchand de vin avait déjà quitté le groupe dont il faisait partie, et s'avançait vers Reinhold, la casquette à la main.

Le chevalier prit un air d'empereur; son regard parcourut les rangs de l'assemblée émue et saisie de vénération.

— Bonsoir, Lotchen, ma grosse mère, dit-il à la Girafe qui devint cramoisie de joie; voilà de bons garçons qui fêtent le lundi-gras!... Ça me fait plaisir de voir le peuple s'amuser!... J'aime le peuple!... Versez un verre de vin à tous ces braves gens, Lotchen, afin qu'ils boivent à ma santé.

Il avait pris la pose de Henri IV prononçant le fameux vœu de la poule au pot.

L'assemblée s'agita, respectueuse et reconnaissante.

Le chevalier sortit d'un pas royal, en faisant signe à Johann de le suivre.

— C'est un brave homme tout de même! s'écria Romain dit Batailleur, en vidant son verre de vin. — De loin, ça semble des tigres, dit le neveu Nicolas d'un air niais; de près, c'est des bons enfants!...

Deux ou trois voix s'élevèrent pour protester, objectant qu'on avait saisi le jour même, à la requête du chevalier, une demi-douzaine de pauvres marchandes du Temple.

Mais la Girafe, indignée, frappa son broc d'étain

contre le plomb du comptoir, et s'écria dans un élan inspiré :

— C'est des gueuses qui n'ont pas le moyen de payer leurs dettes!... Faudrait-il pas prendre des gants avec ça! — Excusez! appuya Batailleur, quand j'étais l'époux de madame, ça se trouvait aussi qu'on avait par-ci par-là de mauvaises pratiques... Eh bien! je dis qu'on les faisait marcher, quoi donc! — Quoi donc!... répéta le neveu Nicolas. — Parbleu! conclut l'assemblée; il faut de l'exactitude dans le commerce! — Et puis, ça fait du bien aux bons sujets qui ont de quoi, reprit Batailleur; tenez, il y a la place de la mère Regnault, là-bas au coin de la Rotonde, qui est fameuse pour les *refaçonnés*... Si j'étais encore avec madame, je prendrais cette place-là tout de suite. — Pauvre bonne femme Regnault! murmurèrent quelques âmes trop tendres.

La Girafe haussa les épaules.

— On dit qu'on va la mettre en prison! à son âge! — Peuh! fit l'époux Batailleur. Il y a trente ans que la mère Regnault encombre cette place-là; chacun son tour.

M. de Reinhold et Johann étaient tous les deux dans la rue et s'entretenaient à voix basse.

— Il y en a eu cinq de mises à la porte, disait le marchand de vin; sur les cinq, j'en vois trois qui payeront, parce qu'elles ont des nippes... Les deux autres n'ont rien... et savez-vous que maman Regnault nous doit beaucoup d'argent, monsieur le chevalier? — Nous parlerons de cela plus tard, interrompit Reinhold. J'ai une affaire d'importance à mettre entre vos mains. — Mais celle-là n'est pas indifférente!... et comme je me suis laissé dire que la mère Regnault avait quelque part, dans le haut monde, de bonnes accointances, ma foi! j'ai fait exécuter le jugement... — Elle est arrêtée? dit le chevalier avec une certaine vivacité. — Non pas... elle se cache... mais il fera jour demain!

Le chevalier s'arrêta court, en ce moment, et se posa en face de son factotum. Johann voulut poursuivre l'entretien; mais il fut interrompu par un geste de Reinhold, qui lui serra le bras en le regardant fixement.

— Vous devez avoir de bonnes économies, Johann? dit le chevalier; mais vous n'êtes pas encore ce qu'on appelle un homme riche... — Tant s'en faut! commença le maître de la Girafe. — D'un autre côté, reprit Reinhold, vous voici arrivé à un certain âge... Vous avez bien cinquante-cinq ans, n'est-ce pas, Johann? — Cinquante-sept ans, vienne le mois de juin! — Eh bien! mon brave garçon, quand on a cet âge-là, il n'est plus temps de mettre les sous de côté, un à un... il faut renoncer à faire fortune, ou faire fortune tout d'un coup...

Johann baissa les yeux pour examiner le chevalier en dessous.

— Pourquoi me dites-vous cela? murmura-t-il. — Parce que vous êtes un homme sage, Johann, répliqua Reinhold avec un sourire flatteur; parce que vous savez voir le bon côté des choses... et que je vous crois un serviteur dévoué. — Vous avez quelque rude besogne à faire faire, monsieur le chevalier! — Du tout!... Quelques mesures à prendre... Une demi-douzaine de gaillards à trouver... C'est une affaire où vous n'auriez point à travailler personnellement, Johann... Je tiens trop à vous, mon bon ami, pour vous exposer ainsi à l'avant-garde... — Il y a donc du danger? demanda le marchand de vin. — Oui et non... En France, ce serait dur... Mais en Allemagne... — Ah! ah! fit Johann, l'affaire est en Allemagne?...

Le chevalier se prit à rire.

— Une occasion de revoir le pays! dit-il. — Et que ferait-on?

Le chevalier ne répondit pas tout de suite. Il re-

garda autour de lui pour se bien convaincre que nulle oreille curieuse n'était à portée de l'entendre; puis il se rapprocha de son interlocuteur.

— Il s'agit de l'enfant, dit-il. — Ah!... fit Johann, qui prit un air attentif et curieux; vous avez donc de ses nouvelles? — Il est à Paris. — Je vous l'avais bien dit, l'autre fois! — Ami Johann, ne vous vantez pas!... vous n'avez pas fait bon guet en cette occasion... Que m'avez-vous appris? Rien du tout!... Et cependant, il y a longtemps déjà que le petit bonhomme est au milieu de nous, et ce serait bien le diable si vos camarades allemands n'en savaient pas quelque chose! — Je puis vous certifier... — A la bonne heure!... votre dévouement ne fait pas pour moi l'ombre d'un doute... mais êtes-vous bien sûr que ces brutes allemandes n'ont pas pris quelque défiance?... — De moi? s'écria Johann. Allons donc!... ils me croient entiché comme eux de la mémoire de Bluthaupt... S'ils ne m'ont rien dit, c'est qu'ils n'en savent pas plus long que moi. — Tant mieux! — Mais comment avez-vous appris vous-même?... — Ceci est une autre affaire, et l'histoire serait longue. L'important, c'est que nous l'avons appris et qu'il ne nous reste aucun doute à cet égard... Il y a plus : comme la diligence est la mère de toutes les vertus, nous avons manœuvré sans perdre de temps et joué une première partie. — Et vous l'avez perdue? — Nous avions beau jeu! dit le chevalier avec un accent de regret; mais la chance était contre nous... Le petit homme se porte fort bien, et nous en restons pour nos peines.

Johann releva son regard sur le chevalier et fit un geste significatif.

— Fi donc! s'écria Reinhold répondant à ce geste. Vous autres bonnes gens, vous ne rêvez que coups de couteau... C'est trop dangereux, ami Johann, je n'en use pas. — Quand on veut en finir... voulut dire le

marchand de vin. — Quand on veut entrer, interrompit Reinhold, il n'est pas absolument nécessaire d'enfoncer la porte! J'avais trouvé un peu mieux que cela... un bon petit duel avec un maître d'armes. — Tonnerre! dit Johann, suffoqué d'admiration; c'était pourtant fameux! — Pas trop mauvais!.. mais l'homme propose et le diable dispose... La partie est remise, il s'agit de jouer mieux.

Ils étaient à l'embouchure de la rue du Puits, à quelques pas seulement des baraques du Temple, sous lesquelles régnaient le silence et les ténèbres. Le chevalier jeta une seconde fois son regard dans la nuit; les trottoirs étaient déserts; rien ne s'agitait dans l'ombre du marché vide.

Par excès de précaution, il attira Johann au centre du pavé, à égale distance des maisons de la rue du Petit-Thouars et des baraques du Temple; puis il mit sa bouche tout contre l'oreille du marchand de vin et reprit la parole à voix basse.

Il parla durant deux ou trois minutes sans s'arrêter.

Quand il eut achevé, Johann baissa la tête d'un air d'hésitation.

— Me comprenez-vous? demanda le chevalier. — C'est assez clair comme ça! répliqua Johann. — Eh bien? — Eh bien!... il y a des juges en Allemagne comme en France... et je n'ai qu'une tête entre mes deux épaules, monsieur le chevalier. — Laissez donc! reprit Reinhold, vous connaissez le pays mieux que moi, et vous savez très-bien... — Il y a des ressources, c'est la vérité... mais, voyez-vous, malgré mes cinquante-sept ans, je n'ai pas encore envie de m'en aller dans l'autre monde. — Qui parle de cela? — Les faits... On a vu de ces histoires finir très-mal, vous savez bien... et je crois qu'il vaut mieux mettre de côté sou à sou quelques années encore, que de risquer un coup si chanceux.

Le chevalier ne savait trop si Johann marchandait ou refusait; il le considérait attentivement et tâchait de son mieux à lire la vérité sur sa physionomie; mais la physionomie triste et sèche de l'ancien écuyer de Bluthaupt était un livre fermé.

Johann restait maintenant froid et silencieux. Le chevalier commençait à désespérer.

— Allez-vous donc me refuser? demanda-t-il enfin.

— Ma foi, monsieur le chevalier, répliqua Johann, ça me fait cet effet-là... Encore si vous disiez ce que vous comptez donner!...

Reinhold se frappa le front, en éclatant de rire.

— Ami Johann, dit-il, vous êtes le seul Allemand d'esprit que j'aie jamais rencontré!.. Sans vous, j'allais oublier le principal!... Vous devez bien avoir, n'est-ce pas, une cinquantaine de mille francs placés quelque part? — A peu près. — Eh bien! cette affaire-là vous complétera les mille écus de rente... Vous voyez que je ne marchande pas!... les autres seront payés convenablement et par votre canal, ce qui vous permettra peut-être de faire encore quelque bon bénéfice... Cela vous va-t-il?

Le visage de l'Allemand n'exprima ni joie ni aucune autre émotion quelconque.

— Tope! dit-il seulement en avançant la main, je fais l'affaire.

II. — Larifla.

Reinhold et son premier ministre Johann étaient désormais parfaitement d'accord sur le fait principal; restaient les difficultés d'exécution.

Ils se promenaient côte à côte maintenant sur le trottoir, causant à voix basse et discutant le fort et le faible de l'entreprise.

— C'est difficile, disait Johann en attirant le chevalier vers son cabaret; au Temple, on trouve encore pas mal d'honnêtes garçons qui n'ont pas de préjugés... Pour une bonne petite affaire où il ne s'agirait que de police correctionnelle, je connais vingt sujets, tous très-capables... il n'y aurait que l'embarras du choix... mais pour une grande affaire, ce n'est pas le quartier... ils ne tiennent pas cet article-là... et vous sentez bien, bausse, qu'on ne peut pas s'avancer ici à la légère. — Je le crois bien! répliquait Reinhold; mais cherchons. — Cherchons! cherchons!... Quand il n'y a pas, il n'y a pas... et puis vous avez cette coquine de condition de savoir l'allemand, qui rend la chose encore plus malaisée. — Vous sentez bien que c'est indispensable... — Je ne dis pas non. — Il faut qu'ils puissent s'acclimater dans le pays et jouer au besoin leur rôle de paysans du Wurzbourg. — Sans doute, mais... — Ami Johann, cherchons.

Ils arrivaient devant la porte de *la Girafe;* Johann attira le chevalier de l'autre côté de la rue, et se mit à compter de l'œil les buveurs rassemblés dans son cabaret.

A mesure que son regard passait de l'un à l'autre, il hochait la tête avec mauvaise humeur.

—Voilà bien trois ou quatre Allemands qui feraient notre affaire, grommelait-il; mais allez donc leur parler de la chose!... Hans Dorn le saurait dès ce soir, et le procureur du roi descendrait chez moi demain matin. — Mais ce Hans Dorn lui-même, demanda le chevalier, ne pourrait-on pas l'acheter?...

Johann leva sur lui un regard stupéfait.

—Acheter Hans Dorn! murmura-t-il, c'est le mulet le plus obstiné qui soit dans le Temple... Vous êtes bien riche, monsieur le chevalier, mais vous vous ruineriez vingt fois avant d'avoir eu seulement un petit morceau de Hans Dorn!... A part les Allemands, je ne vois rien chez moi qui puisse vous convenir... Le

père Batailleur est un vieux coquin qui a fait tous les métiers, et qui ne reculerait peut-être pas devant notre affaire; mais c'est un Parisien pur sang, qui n'a jamais perdu de vue le dôme des Invalides, et qui ne sait guère d'autre langue que l'argot du Temple. — Et ce beau-fils? demanda Reinhold en montrant du doigt Polyte, qui sortait après avoir jeté ses vingt-cinq sous sur le comptoir.

Johann haussa les épaules énergiquement.

— Ça! dit-il, c'est un *feignant* qui sent l'eau de Cologne... ça va sucer un cure-dent sur le boulevard, pour faire croire que ça a dîné chez Deffieux.

Deffieux est le Café de Paris de ces latitudes.

Polyte avait épuisé la carte de *la Girafe;* il remontait fièrement vers les théâtres, en écartant la poitrine et en faisant belle cuisse, pour imiter ces jeunes mannequins entretenus par les tailleurs, qui encombrent, aux heures fashionables, le boulevard de Gand, et que les gens de bonne foi prennent pour des boutures de pairs de France.

— Et ce gros garçon qui cause avec votre femme? demanda encore Reinhold, en indiquant le neveu Nicolas. — Ceci est une autre paire de manches, répondit Johann en se redressant avec dignité, c'est mon propre neveu!... un enfant élevé comme il faut, et qui connaît le prix des sous : ça fera son chemin... mais ce n'est pas moi qui voudrais l'embaucher pour notre besogne, monsieur le chevalier. — Mais enfin, dit ce dernier, qui prendre?

Johann se gratta le front sous sa casquette, d'un air sérieusement embarrassé.

— C'est malaisé, grommela-t-il; si nous étions seulement là-bas, derrière Notre-Dame ou du côté des Gobelins, nous n'aurions qu'à choisir... — Allons-y, dit Reinhold. — Allez-y!... Quant à moi, je ne me risque pas si loin de mon établissement... On me connaît dans le Temple, j'y ai mes coudées franches,

c'est très-bien; mais de l'autre côté de l'eau, j'ai ouï dire qu'ils sont enrégimentés et qu'il ne fait pas bon les flairer de trop près quand on n'a pas le mot de passe. — Romans que tout cela! grommela le chevalier. — C'est bien possible, bausse, mais le bagne est de l'histoire.

Reinhold fit quelques pas sur le trottoir en frappant du pied avec impatience, puis il revint brusquement vers Johann.

— Je vois bien que l'affaire ne vous va pas, reprit-il. J'en suis fâché, car c'était un joli bénéfice... Il me reste à vous demander le secret. Je vais me pourvoir ailleurs. — Attendez, dit Johann. — La chose presse... — *La Girafe* est un établissement trop bien tenu, et il y a d'autres endroits au Temple... Voyez-vous, bausse, ce n'est pas l'argent qui me tient; mais je ne voudrais pas vous laisser dans l'embarras... Faisons un tour sur la place de la Rotonde; je regarderai en passant chez mes confrères, et çà me donnera peut-être des idées.

Ils prirent la rue de la Petite-Corderie et débouchèrent, au bout de quelques pas, sur la place de la Rotonde devant la maison de Hans Dorn.

— *A l'Eléphant* et *Aux deux Lions*, dit Johann en se parlant à lui-même, c'est de la haute!... *Au Camp de la Loupe*, c'est des amours... il n'y a que les *Quatre Fils Aymon*... — J'ai entendu parler de cet endroit-là, interrompit Reinhold. — Je crois bien!... c'est un établissement bien gai. Ceux qui font les hardes volées s'y réunissent tous les soirs, et l'on peut se nipper là, des pieds à la tête, proprement, à très-bon compte... Ah! bausse, si c'était rangé, ces lurons-là, ça pourrait s'établir un peu bien!... J'en connais qui font des trente francs d'habits dans leur journée. Où ça? je n'en sais rien; mais quand ils reviennent le soir aux *Quatre Fils*, ils ont toujours deux ou trois pantalons l'un sur l'autre, quelque beau gilet

dans leur poche et des cravates dans leurs chapeaux... Mais ça ne sait pas se tenir; c'est débraillé, mauvais ton, toujours ivre... ça joue, ça se bat, ça fait du bruit; si bien qu'au lieu d'avoir un rang, ça passe la moitié de sa vie en prison. — Et le cabaret est-il loin d'ici? demanda Reinhold. — Le voilà, répondit Johann en montrant du doigt une lanterne jaunâtre suspendue au-devant d'une allée sombre.

Tout en parlant, ils avaient continué de marcher, et se trouvaient de l'autre côté de la Rotonde, à l'opposé du marché du Temple. Cette partie de la place qui débouche dans les rues Forez et Beaujolais présente, la nuit venue, un aspect plus triste et plus solitaire que le reste du quartier. Ce n'est point un lieu dangereux pour le passant, à cause du corps de garde qui s'ouvre à quelques pas de là, au coin de la rue Percée; mais, nonobstant cela, les passants y sont rares. Les becs de gaz, placés à de trop longs intervalles, jettent des lueurs indécises sur les devantures fermées des misérables boutiques de la Rotonde; l'ombre règne sous le péristyle solitaire entre les colonnes duquel des loques roidies se balancent tristement au vent; aucune lumière n'apparaît aux portes closes; aucun pas ne sonne sur le pavé inégal. La masse du bâtiment de la Rotonde dresse d'un côté son ovale sombre et lourd; de l'autre, ce sont de hautes maisons à la physionomie indigente où s'entassent, du rez-de-chaussée aux combles, de pauvres familles de brocanteurs.

L'allée noire, marquée par une lanterne, occupait à peu près le centre de ces maisons *.

* Le cabaret des *Quatre Fils Aymon* existe réellement aux environs du marché du Temple, avec la spécialité que nous lui donnons; mais il n'est point situé sur la place de la Rotonde, et porte un autre nom, bien connu dans le quartier. Des raisons de convenance nous ont engagé à ne point le désigner d'une manière plus précise.

Au-dessus de la porte de l'allée, les lueurs réunies des réverbères et de la lanterne éclairaient faiblement un tableau de moyenne grandeur, où l'on voyait, sur un fond enfumé, quatre hommes habillés en dragons, à cheval sur une longue bête qui n'a point de nom dans l'histoire naturelle.

C'étaient les *Quatre Fils Aymon.*

Au-dessous, l'enseigne portait :

Commerce de vins, bière, eau-de-vie. Billard public. Jardin et jeu de siam au fond de la cour.

Reinhold et Johann s'étaient arrêtés vis-à-vis de l'enseigne dans l'ombre du péristyle.

— Au cas où nous ne trouverions pas là ce qu'il nous faut, dit Johann, je veux être pendu si je sais où le chercher! — Comment faire pour s'en assurer? répliqua Reinhold; ici, on ne peut pas regarder à travers les vitres.

Comme le cabaretier ouvrait la bouche pour répondre, un pas lourd et lent se fit entendre sous le péristyle, du côté du corps de garde. En même temps, de l'autre côté de la place, on ouït des lambeaux d'un air fameux, répétés à l'unisson par deux voix masculines, puissamment enrouées.

— Allons-nous-en, murmura le chevalier, dont le premier mouvement appartenait toujours à la prudence. — Du diable! murmura Johann au lieu de répondre, il me semble que je connais ces deux voix-là.

Les deux voix hurlaient :

La ri fla fla fla
La ri fla fla fla
La ri fla! fla fla!...

L'homme qui venait du côté du corps de garde tournait en ce moment la courbe de la Rotonde et apparaissait aux regards de nos deux compagnons. C'était un pauvre diable, vêtu d'un mauvais paletot

grisâtre, qui marchait courbé en deux et le menton dans la poitrine.

Au lieu de continuer à suivre le péristyle, il descendit sur le pavé de la place et se dirigea vers l'enseigne des *Quatre Fils Aymon.*

Quand il passa sous le réverbère voisin, on put apercevoir les grandes mèches de ses cheveux qui s'échappaient de son chapeau pelé, et les touffes ébouriffées de sa barbe couvrant comme un masque de fourrure fauve la majeure partie de son visage.

— Où donc ai-je vu cet homme-là? pensa tout haut le chevalier.

Johann le regarda sournoisement et se prit à sourire.

— Cet homme-là vous occupe plus souvent que bien d'autres, murmura-t-il; et vous m'avez parlé de lui bien des fois... — Quel est son nom? — A la rigueur, il pourrait faire un de nos ouvriers... pas de bon gré, assurément, car il se ferait hacher pour le fils de Bluthaupt! — Quel est son nom? répéta le chevalier avec une curiosité croissante. — Mais, poursuivit Johann avant de répliquer, on lui parlerait du diable, qu'il croit son maître, depuis certaine aventure à vous parfaitement connue, monsieur le chevalier... — Mais dites-moi donc son nom! — On lui parlerait de l'Enfer de Bluthaupt qu'il voit toutes les nuits dans ses rêves, et d'un cadavre couché dans la neige, au fond du trou, sur la traverse de Heidelberg... — Serait-ce lui?... balbutia le chevalier d'une voix changée. — On lui dirait qu'il a reçu le prix du sang, acheva Johann; et il ferait tout ce qu'on voudrait... C'est le pauvre Fritz, l'ancien courrier de Bluthaupt.

Reinhold détourna la tête. Il était pâle et sa respiration devenait pénible.

— Faute de mieux, cela fait toujours un, reprit Johann; et celui-là, je sais où le retrouver... mais où diable sont donc passés les Larifla?...

On n'entendait plus en effet ni les pas ni la voix des deux chanteurs. Au moment où Fritz disparaissait dans l'allée des *Quatre Fils Aymon,* Johann sortit du péristyle pour jeter un regard à l'extérieur ; il aperçut au loin, contre le mur décrépit qui ferme la place, au bout de la rue du Petit-Thouars, deux ombres qui s'agitaient.

D'abord, il ne put rien distinguer, mais au bout de quelques secondes les mouvements silencieux des deux ombres prirent pour lui une signification. Les ombres étaient occupées à faire une sorte de toilette. A l'aide d'un secours réciproque et fraternel, elles enlevaient des pantalons qui formaient double et triple emploi sur les jambes.

Johann entendait de loin leurs éclats de rire étouffés et leurs plaisanteries échangées à voix basse.

— Je ne les croyais pas à Paris, se dit-il après quelques instants d'hésitation; si ce sont eux, tonnerre! c'est de la chance... J'ai mes mille écus de rente dans ma poche!

Les deux hommes cependant continuaient leur étrange besogne; chacun d'eux, tour à tour présentait un pied à son camarade, qui tirait dessus et amenait une jambe de pantalon.

Le dépouillé ne restait pas pour cela sans culottes.

Cela ressemblait en vérité à cette scène grotesque du Cirque-Olympique, où le clown ôte deux douzaines de gilets sans parvenir à se mettre en chemise.

Johann regardait de tous ses yeux. Il croyait bien les reconnaître, mais il hésitait encore parce que ceux à qui venait de faire allusion sa dernière phrase étaient deux coquins émérites, aussi prudents d'habitude que téméraires dans certaines occasions.

Il ne s'expliquait pas pourquoi ils bravaient les inutiles dangers d'une toilette en plein air, à une centaine de pas d'un corps de garde.

— Bonnet-vert et Blaireau ne s'exposent pas ainsi! pensait-il, ça n'est pas dans leur caractère... Quand ils ont fait des pantalons, ils vont se dédoubler aux *Quatre Fils*, et pas dans la rue...

Comme il songeait ainsi, l'un des deux hommes leva la jambe un peu trop haut et tomba lourdement le long du mur. Son compagnon, qui voulut l'aider à se relever, perdit l'équilibre également et partagea sa chute.

Alors, ce fut une lutte folle sur les tas de débris amoncelés près de la muraille. Les deux hommes se roulèrent dans la poudre, en riant comme des bienheureux.

Qui serait expert en fait d'ivresse, sinon un cabaretier allemand des abords du Temple? Johann jugea le timbre de ces rires.

Sa face revêche se dérida tout à coup.

— Ils ont boissonné, les deux templiers! se dit-il joyeusement; et, au fait, un lundi-gras, quand on a travaillé comme il faut, on est bien loisible de se boire... — Johann! demandait tout bas le chevalier de Reinhold; que faites-vous là tout seul?

Le cabaretier poursuivait le cours de ses inductions et se disait :

— C'est égal! je les aimerais mieux dans un cabinet des *Quatre Fils* qu'à ce coin de rue, les braves garçons!... C'est juste notre affaire!... Il n'y a pas à dire, on ne trouverait pas à les remplacer dans tout le Temple... et si une patrouille venait me les prendre sous le nez, ce serait dix mille francs de flambés!... Mais vont-ils finir aujourd'hui ou demain?...

Dans sa sollicitude soudainement excitée, il fit quelques pas pour les rejoindre et leur prodiguer de prudents conseils.

— Johann! Johann! criait le chevalier qui ne voyait rien sinon la retraite inexplicable de son premier ministre, faut-il aller avec vous?

En ce moment, Johann s'arrêta. Les deux hommes venaient de se relever, chancelant sur leurs jambes avinées, et faisaient chacun un paquet de son butin.

Quand ils eurent achevé, ils se prirent bras dessus, bras dessous, et se dirigèrent, en roulant et en se poussant, vers les *Quatre Fils Aymon.*

De temps en temps, ils essayaient une manière de danse sur l'air de Larifla, et ils chantaient :

Habits et pantalons,
Gilets et caleçons,
Pour nous jamais ne sont
Ni trop courts, ni trop longs.
Larifla, etc.

Et après le refrain, ils criaient à tue-tête, en imitant l'accent mélancolique des *chineurs* allemands :

— *Vié hâbits! hâbits! câlons, vié hâbits... rrrrchand d'hâbits!*

Les canons des fusils d'une patrouille sortante résonnèrent au seuil du poste de la rue Percée.

Johann fut ému comme un père qui redoute l'imprudence de son fils.

— Les malheureux! pensa-t-il, les malheureux... on va me les pincer!

Les deux hommes qu'il appelait Bonnet-Vert et Blaireau s'avançaient toujours, criant et chantant, avec leurs paquets sous le bras.

Reinhold avait enfin compris que Johann les guettait comme un gibier, et il demeurait coi, appuyé contre sa colonne.

La patrouille, cependant, arrivait au pas ordinaire; Bonnet-Vert et Blaireau ne voyaient rien et ne s'inquiétaient de rien.

Ce fut seulement lorsqu'ils atteignirent le seuil des *Quatre Fils* qu'ils aperçurent la force armée à quelques pas d'eux.

Johann avait la chair de poule.

A la vue des soldats, les deux voleurs s'arrêtèrent un instant et se turent, déconcertés. Mais ils avaient le vin téméraire; au lieu de s'esquiver, ils se plantèrent sur le seuil, firent tous les deux le salut du guerrier, et entonnèrent avec enthousiasme ce couplet bien connu que l'auteur de la chanson, ancien élève de l'Ecole polytechnique, a dédié à l'armée française :

Pour rester caporal,
Faut être un animal;
Mais plus d'un animal
Devient un général!
Larifla, fla, fla, etc.

Puis ils disparurent dans la longue et noire allée, en lançant, d'un aigre fausset, le cri classique du carnaval.

Johann tremblait de tous ses membres et avait au front des gouttes de sueur froide.

Le chef de la patrouille, qui portait justement les insignes du grade attaqué, s'arrêta un instant sous la lanterne des *Quatre Fils*. La question fut sans doute agitée, de savoir si l'on poursuivrait les deux insolents jusque dans le cabaret.

Mais le carnaval a ses priviléges. La force armée, clémente et magnanime, poursuivit sa route.

Johann respira; il avait cent livres de moins sur le cœur.

— Et de trois! s'écria-t-il en revenant vers le chevalier; voilà deux lapins qui n'ont pas leurs pareils dans toute la ville! — Sont-ils aussi Allemands? demanda le chevalier qui songeait toujours à Fritz. — Le diable sait leur pays, répondit Johann; ce qui est certain, c'est qu'ils parlent l'allemand, car j'ai causé souvent avec eux... Je crois qu'ils ont fait autrefois le grand chemin sur les frontières de l'Alsace.

Le chevalier se recula instinctivement.

— Eh bien! s'écria Johann sincèrement étonné, cela vous fait peur?... Ne croyez-vous pas que j'allais vous choisir des prix Monthyon? — C'est juste... balbutia Reinhold. — Diable! oui, bausse, c'est juste, répéta le cabaretier; si j'avais su que ces deux bons garçons étaient à Paris, je ne me serais pas tant fait prier quand vous m'avez proposé la chose... Mais je les croyais au bagne.

Reinhold fit un second haut-le-corps.

Johann souffla dans ses joues.

— Ma parole, dit-il, je ne vous comprends pas!... Vous cherchez, et quand vous avez trouvé, vous faites la petite bouche! — Du tout, balbutia Reinhold, en dissimulant de son mieux ses répugnances, je suis fort content... mais dites-moi un peu quels sont ces deux hommes? — C'est Castor et Pollux, répondit Johann, qui lisait volontiers du papier à la livre et possédait en conséquence une certaine teinture de la mythologie; c'est Damon... et l'autre!... Ceux-là ont fait leurs preuves, voyez-vous, et ce ne sont pas des trembleurs comme les filous du Temple. Avec de l'argent, vous en aurez tout ce que vous voudrez... Le chef de la communauté s'appelle Mâlou, dit Bonnet-Vert, un souvenir de Brest; l'autre a nom Pitois, dit Blaireau, auquel il ressemble... Ils ont passé devant le jury l'un portant l'autre une demi-douzaine de fois, et si je les croyais au bagne, c'est que leur dernière condamnation emportait les travaux forcés à perpétuité. — Pour cause de meurtre? demanda le chevalier. — Comme vous dites, répliqua Johann; ils se seront évadés, car je ne pense pas qu'on leur ait fait grâce... Quant à ce qu'ils manigancent dans le Temple à l'heure qu'il est, ça me paraît assez faible... Ils m'ont l'air d'en être réduits à voler des pantalons comme les derniers des derniers... Autrefois, du temps que je les connaissais, ils fréquentaient les marchands de

bijoux du Palais-Royal, et vendaient leurs produits au bonhomme Araby. — Et ils ne l'ont pas dénoncé devant les assises? demanda Reinhold. — Peuh! fit Johann; dénoncer Araby!... le vieux est sorcier; ce serait perdre sa peine... Maintenant, bausse, voici nos trois hommes dans le même nid... Peut-être bien que nous en trouverons un quatrième parmi la société qui se rassemble aux *Quatre Fils*... C'est tout ce qu'on peut espérer pour la chose dont il s'agit; je vous en préviens. — A la rigueur, répondit Reinhold, on peut se contenter de quatre... mais il n'en faut pas un de moins... Je voudrais savoir comment vous allez vous y prendre. — C'est tout simple, et vous allez bien le voir... car je pense, monsieur le chevalier, que vous ne refuserez point de m'appuyer de votre présence dans la démarche que je vais tenter auprès de nos hommes?...

Reinhold fit un geste énergiquement négatif.

— A quoi bon! dit-il; mon concours ne peut vous être d'aucune utilité... — Pardonnez-moi, répondit Johann. J'y ai compté!... j'y compte encore. — Mais, la raison?...

Il ne plaisait point à Johann de dire la véritable raison, qui était de compromettre son patron le plus possible et de l'engager irrévocablement.

— La raison saute aux yeux, répliqua-t-il sans hésiter; ce sont des sommes considérables que nous allons proposer à Mâlou et à Pitois... N'allez pas croire qu'ils soient novices en affaires : rien n'est avocat comme un voleur!... Ils savent que je suis un pauvre gargotier à la tête d'un établissement assez modeste... il leur faudra des garanties... vous les leur donnerez.

Le premier mouvement de Reinhold fut de refuser tout net. Puis il se prit à réfléchir; au bout de plusieurs minutes d'hésitation, il releva brusquement la tête et se tourna vers Johann.

— J'accepte, dit-il; entrons. — Tout beau! s'écria le

cabaretier en riant; maintenant, vous allez trop vite!... votre costume ne serait point en bonne odeur aux *Quatre Fils*, dont les habitués ne suivent pas la mode de si près... Il va falloir changer de toilette. — Retourner jusqu'à l'hôtel?... — Non pas... jusque chez moi seulement... j'ai ce qu'il vous faut; venez!

Le chevalier se laissa emmener sans mot dire. Ils parcoururent à grands pas la route qu'ils avaient faite, et entrèrent chez Johann, non point par le cabaret, mais par la porte de l'allée.

Quelques minutes après, on aurait pu les voir ressortir. Johann avait conservé le même costume; mais le chevalier, au lieu de son castor brillant et de son caoutchouc fashionable, portait maintenant une casquette et une blouse...

III. — Les Quatre Fils Aymon.

Le commerce de vins des *Quatre fils Aymon*, tenu par madame veuve Taburot, occupait tous les derrières de la maison qui fait face au point central de la Rotonde.

Les profanes entraient et sortaient par l'allée noire, ouverte sur la place même; mais les habitués de choix qui avaient les bonnes grâces de la veuve Taburot connaissaient une autre issue, et savaient qu'ils pourraient, au besoin, gagner la rue Charlot par la maison voisine.

Alors, comme aujourd'hui, entre les chalands des *Quatre fils*, il y en avait bien peu qui pussent être indifférents à une commodité de ce genre. Il y a bien longtemps, en effet, que cet établissement est spécial; on n'y connaît guère que les industries excentriques et périlleuses. Parmi ceux qui le fréquentent, quelques-uns sont vagabonds purement et simplement, d'autres sont escrocs, d'autres, sous prétexte

de vendre des contre-marques, exploitent les abords des théâtres; d'autres encore sont ces *malheureux marins,* échappés du naufrage, qui vous offrent des rasoirs d'Angleterre assez bien affilés pour trancher un cheveu à la volée. Les plus purs proposent à leurs bons moments, des cannes à pommes d'étain ou des chaînes de sûreté aux promeneurs des boulevards. Ceux qui ont des goûts champêtres font le buis bénit du dimanche des Rameaux : le prix de revient de cette verdure sacrée reste toujours un mystère, mais le débit en est excellent et donne un prétexte de se tenir au plus épais de la foule, près de la porte des églises.

Cela suffit, pourvu qu'on ait la main preste et une bonne conscience.

Enfin, il y a là mille et une variétés d'entrepreneurs de jeux en plein air, les uns tolérés par la police, les autres sévèrement prohibés.

Vous y retrouvez l'homme au lapin blanc, que vous avez entrevu à Sceaux, à Meudon, aux Loges, et qui invite gracieusement les amateurs de gibelotte à couvrir les ronds de sa table enchantée avec des palets de fer-blanc.

Vous retrouvez l'homme à la poule, qui veut que vous cassiez, le traître, une vitre protégée par quelque sortilége.

C'est le rendez-vous de ces banquiers perfides, qui, sous prétexte de macarons, ressuscitent la roulette à la face du ciel, et dévorent les gros sous des simples.

C'est là enfin que l'on rencontre ces redoutables escamoteurs, fléau des petites rues du faubourg Saint-Antoine, qui dépouillent à coup sûr l'ouvrier avide et naïf au jeu ingénieux du *tirlibibi.*

Ceux-là sont d'autant plus âprement chassés par les sergents de ville, que leur banque n'admet point de cuivre; ils ne jouent que des pièces de 5 francs,

comme à Frascati; et cette élévation de l'enjeu n'est certes point destinée à compenser leurs frais d'établissement, car ils mènent leur partie au milieu de la rue, sur la cuve renversée d'un chapeau.

Trois cartes qui sautent l'une par-dessus l'autre avec une rapidité magique, une rue sombre, un jour sans soleil, quatre ou cinq compères qui veillent aux avenues, une dupe et un fripon, tels sont les ingrédients du noble jeu du *tirlibibi*.

Mais le travail le plus universellement fêté aux *Quatre Fils Aymon* est le vol d'habits ou d'étoffe : le voisinage du Temple donne à ce commerce une importance très-satisfaisante. Un bon négociant des *Quatre Fils* fournit à lui tout seul jusqu'à deux échoppes de fripiers; s'il sait s'arranger, il a une dame qui honore de sa confiance tous les magasins de nouveautés à la fois, et qui emporte sous son camail quantités de denrées pour le quartier des *frivolités*.

Ces dames sont très-bien mises et très-distinguées, ce qui ne les empêche pas de s'enivrer le soir avec de l'eau-de-vie; de temps en temps, les journaux en citent une ou deux qui se font arrêter, mais c'est rare, elles sont adroites, prudentes, exercées, et l'habileté de leurs mains met chaque année un fort long article au chapitre profits et pertes des magasins de nouveautés.

Il faut reconnaître, néanmoins, que les véritables artistes en ce genre, les virtuoses, ne fréquentent point l'obscur cabaret de la place de la Rotonde. Le choix de cette profession aimable indique assurément une certaine distinction de goûts et de manières. La plupart des dames qui la pratiquent aiment à se faire comtesses de quelque chose et à voir le beau monde,

On en a vu donner des bals et patronner des œuvres de bienfaisance. Avec un peu de bonheur, elles peuvent mourir très-vieilles, dans de très-bons lits, entourées d'une famille très-honnête...

Le commerce de vins des *Quatre Fils Aymon* n'avait pas du tout la même physionomie que les autres cabarets des alentours du Temple. Pour y parvenir, il fallait traverser d'abord l'allée noire, puis une cour fangeuse où s'élevaient deux berceaux en treillage de bois vermoulu.

C'était le jardin.

Il avait pour ombrage, en toute saison, un petit cyprès jaune, mort depuis des années, et un pot de basilic, servant aux préparations culinaires de madame veuve Taburot.

En sortant du jardin, on descendait trois marches et on entrait dans une grande salle, basse d'étage, où se trouvait un billard à blouses, au tapis noirâtre et gras.

Cette salle avait pour ornement trois tableaux, contenant des inscriptions entourées de force paraphes.

L'une de ces inscriptions portait : *On ne fume pas ici, quand il y a des dames.*

La seconde : *On joue la poule.*

La troisième était un code manuscrit des règles du billard.

A gauche de cette pièce d'entrée, se trouvait une longue salle, située également au-dessous du sol de la cour. C'était là que se tenait madame veuve Taburot, derrière un comptoir entouré d'une basse galerie de cuivre et chargé d'une multitude de fioles à liqueurs.

Il n'y avait ni brocs cerclés de fer, ni comptoir de plomb incessamment humide; on vendait le vin à la mesure, mais dans des litres de verre, et cela ressemblait plutôt à un estaminet borgne qu'à un cabaret ordinaire.

Madame veuve Taburot était une femme de plus de cinquante ans, à la physionomie virile et digne; les plus vieux habitués se souvenaient de l'avoir vue toujours au comptoir des *Quatre Fils Aymon;* néan-

moins, elle se prétendait veuve d'un capitaine de la garde impériale, en foi de quoi elle avait un portrait de l'empereur dans sa chambre à coucher.

Quand elle parlait de Napoléon, elle disait : *l'autre.*

Elle avait des opinions politiques, un bonnet à grands rubans et du goût pour le grog.

C'était, du reste, une femme grave et tout à fait à la hauteur de sa position sociale; dans les fréquentes occasions où la police était descendue chez elle, elle s'était habilement réclamée de sa qualité de veuve d'un ancien militaire, et sa conduite ferme en même temps que soumise avait toujours sauvé son établissement.

Elle inspirait à ses habitués une affection mêlée de respect : elle savait faire crédit à propos, et si quelqu'un de ses chalands lui eût apporté une maison volée, elle eût trouvé très-certainement quelque cachette pour la mettre en sûreté.

Au moment où nous entrons *aux Quatre Fils,* madame veuve Taburot lisait un feuilleton contre les jésuites, dans un journal qui se nourrit de prêtres ; elle ponctuait cette lecture attachante en buvant à petites gorgées du grog très-fort, qu'elle avait fait mettre dans une tasse à tisane pour le décorum.

Autant elle était tranquille et froide, autant son entourage se montrait bruyant. Le personnel des *Quatre Fils Aymon* était ce soir au grand complet; il y avait eu festin et l'on tâchait de se donner le bal.

Les tables de bois marbré avaient été reléguées contre les murailles; on avait poussé les tabourets sous les tables, et le milieu de la salle présentait un espace vide assez large pour former des quadrilles.

Madame Taburot n'avait point permis cet extra, mais elle ne l'avait point défendu.

On dansait; le billard abandonné montrait tristement son tapis pelé aux lueurs fumeuses des deux lampes ; personne ne s'égarait dans le jardin à l'ombre du basilic; tout le monde était dans la salle, tout

le monde riait, tout le monde chantait; vous n'eussiez point trouvé dans Paris entier, à cette heure, une aussi joyeuse réunion.

Il y avait pourtant, parmi cette assemblée en goguette, un homme qui se séparait de la joie commune, et qui demeurait silencieux dans un coin.

Cet homme était assis tout au bout de la salle, dans un endroit où il ne gênait personne. Il avait à côté de lui une chopine d'eau-de-vie, où il puisait largement et pour ainsi dire sans relâche.

C'était Fritz, l'ancien courrier de Bluthaupt. Il venait là chaque soir et il buvait; il buvait jusqu'à ce que l'ivresse le terrassât vaincu.

Il n'adressait jamais la parole à âme qui vive; seulement, lorsque l'eau-de-vie mettait du feu dans sa cervelle, on voyait ses lèvres remuer lentement, et jeter dans le vide quelques mots perdus.

S'il n'avait pas été si sincèrement ivrogne, on l'aurait vu de mauvais œil au cabaret des *Quatre Fils;* car on ne lui connaissait rien sur la conscience, et il n'avait jamais remis sous la garde de madame Taburot aucun objet dérobé.

C'était une tache dans l'assemblée; mais, en définitive, un homme qui buvait tant pouvait bien se passer d'un autre vice.

Fritz était à peu près à la moitié de sa chopine d'eau-de-vie. Il avait mis à côté de lui, sur la table, son chapeau rougi et déformé; on voyait le sommet de sa tête couvert de poils rares et comme grillés, tandis que de grandes masses de cheveux incultes s'ébouriffaient autour de ses tempes; sa barbe longue et toute parsemée de poils blancs tombait sur sa poitrine chétive.

Il avait la tête baissée.

Quand il la relevait pour porter son verre à ses lèvres, sa main tremblait, le verre choquait ses dents. On voyait sa joue pâle et creuse, au centre de laquelle

l'ivresse naissante et la teinte maladive mettaient une tache de feu.

On voyait ses yeux mornes, creusés par la maigreur et qui n'avaient plus ni rayons ni pensée.

Il jetait sur la foule environnante un regard absorbé : puis sa tête retombait, tandis qu'un murmure confus glissait entre ses lèvres blêmes.

Il paraissait ne rien voir de ce qui se passait autour de lui et ne rien entendre des clameurs folles qui emplissaient la salle.

Les habitués des *Quatre Fils* lui rendaient du reste la pareille et ne prenaient point souci d'observer sa lugubre humeur, on ne songeait qu'à mener le plus gaiement possible la soirée du lundi-gras.

Il y avait là des toilettes de toutes sortes, et ce que le marchand de vin, Johann, avait dit au chevalier de Reinhold, pour l'engager à changer de costume, n'était pas rigoureusement exact. Les habits fashionables du chevalier, portés par un des chalands de l'établissement, n'auraient point excité l'attention, parce que toute parure était bonne à ces hardis industriels. Parmi les blouses qui formaient la majeure partie de la réunion, on voyait çà et là plus d'un habit noir et plus d'une redingote élégante; mais Johann avait eu raison nonobstant, un inconnu vêtu avec recherche devait nécessairement exciter en ce lieu l'attention et la défiance.

D'un autre côté, le bausse était un personnage trop célèbre dans le Temple pour qu'il ne se trouvât pas là quelque brocanteur ayant été à même de le voir. Johann ne voulait point qu'il fût reconnu ainsi par tout le monde.

S'il y avait de la différence entre les toilettes des hommes, celles des dames étaient encore plus disparates. Le même quadrille réunissait quelque grosse mère portant un fichu à carreaux et un mouchoir de cotonnade sur la tête, avec quelque pimpante grisette

et quelque grande dame qui semblait échappée d'un boudoir du faubourg Saint-Honoré.

Et tout cela vivait en parfaite intelligence; la grande dame tutoyait la commère, qui le lui rendait du meilleur de son cœur.

La danse, il est à peine besoin de le dire, était un peu échevelée; néanmoins elle ne dépassait pas de beaucoup les bornes imposées aux amateurs de nos bals publics par l'autorité intelligente des sergents de ville; les gestes se modéraient par respect pour la majesté de madame veuve Taburot, qui interrompait de temps en temps sa lecture pour boire un coup de tisane au rhum et répéter d'une voix royale :

— Tâchez voir un peu de ne pas faire de bêtises!

Cela dit, elle se replongeait dans son antique journal. Les grisettes lui faisaient bien des pieds de nez à la sourdine et les *cavaliers-seuls* ajoutaient quelque agrément nouveau à la pastourelle; mais, en somme, c'était beaucoup moins accentué que ces jolis bals du Prado et de la Chaumière, où les bons parents de province envoient leurs héritiers pendant les dix mois de l'année scolaire.

L'orchestre était composé de Mâlou, dit Bonnet-Vert, et de son pylade Pitois, dit Blaireau.

Pitois jouait du violon; Mâlou soufflait dans une bombarde *, souvenir de Bretagne, qu'il avait apporté du bagne de Brest.

Comme ils étaient à moitié ivres tous les deux et qu'ils n'entendaient point se priver du plaisir de la danse, ils jouaient dans le quadrille même et sautaient comme des bienheureux, en tirant de leurs instruments des sons impossibles.

C'était un concert de canards et de grincements à faire tressaillir le tympan d'un sourd-muet.

* Sorte de petit hautbois à sept trous qni accompagne le *biniou* (cornemuse) aux fêtes de la basse Bretagne.

La galerie accompagnait en faux-bourdon et la voix aiguë de ces dames faisait à cet ensemble étrange un diabolique dessus.

Mais les honneurs du concert restaient à l'instrument breton, dont les gémissements nasillards dominaient tous les autres bruits.

Mâlou, dit Bonnet-Vert, en tirait un excellent parti; il soufflait de toutes ses forces et dansait de même; ses tempes suaient à grosses gouttes; quand l'haleine lui manquait, il renversait dans sa large bouche, pour se rafraîchir, le goulot d'une bouteille de rhum.

Ce Mâlou était un garçon assez remarquable. Il pouvait avoir trente-cinq ans; son front bas, mais large, était entouré d'une profusion de cheveux courts et bouclés; il avait le teint basané, les yeux noirs et brillants, la bouche fermement dessinée. L'ensemble de son visage, dont l'expression s'amollissait en ce moment dans le sourire de l'ivresse, annonçait une hardiesse vive et une certaine franchise. Il dansait avec une jolie petite fille de quinze ans, au minois effronté, qu'il appelait Bouton-d'Or.

Son camarade Pitois, dit Blaireau ne lui ressemblait aucunement. Autant Mâlou était leste et bien découplé, autant Blaireau se montrait gauche dans tous ses mouvements. Il était noir comme une taupe, et des mèches de cheveux plats tombaient jusque sur ses sourcils. il y avait pourtant une certaine joyeuseté dans ses petits yeux souriants et mobiles; mais, en somme, c'était là une physionomie repoussante et dont l'aspect seul mettait en défiance.

Pitois avait une quarantaine d'années.

Il était le cavalier d'une grande et belle femme, portant, ma foi, camail de velours et chapeau à plumes, qui dansait le cancan avec une verve singulière.

Cette belle femme était connue sous le nom de la

duchesse. Avec les marchandises qu'elle avait dérobées en sa vie, tantôt sous son camail de velours, tantôt sous son châle des Indes, elle aurait pu monter un superbe magasin de nouveautés.

Mâlou et Pitois ne s'étaient jamais quittés; ils s'étaient engagés autrefois en même temps comme soldats; ils avaient déserté de compagnie; ils avaient travaillé ensemble dans le grand et dans le petit genre, sur les chemins et sous les réverbères des rues; ils avaient été ensemble en prison, ensemble encore au bagne; ils s'étaient évadés ensemble; ils se connaissaient dans le bonheur comme dans l'infortune; ils s'aimaient. Et (c'est une chose étrange) l'amitié, ce sentiment que les poëtes ont rendu fastidieux à force de le chanter, se rencontre plus souvent parmi les bandits qu'entre les honnêtes gens.

Mâlou avait mis plus d'une fois sa poitrine entre Pitois et le couteau; Pitois avait cédé à Mâlou une femme qu'ils aimaient tous les deux; et il en avait fait une maladie, ni plus ni moins qu'un héros de roman.

Ils étaient si mal l'un sans l'autre, que Pitois s'était laissé prendre exprès, lorsque Mâlou avait été mis au bagne.

Il est superflu d'ajouter que leur pécule était commun. Entre eux cependant l'égalité n'était pas complète; dans tout ménage il faut un maître; Mâlou, dit Bonnet-Vert, était le chef de l'association.

Il est remarquable que, dans toutes les réunions de malfaiteurs, la considération s'acquiert en raison directe de la culpabilité plus ou moins avancée. Un escroc est loin d'avoir le même rang qu'un faussaire; un simple voleur ne vaut pas le quart d'un assassin. Mâlou et Pitois avaient parcouru de compagnie tous les degrés de l'échelle du crime; au milieu des pauvres filous du Temple, ils étaient des aigles : figurez-vous deux académiciens, encanaillés parmi des poëtes confiseurs!

On les admirait, on souriait de confiance aux moindres de leurs dires; s'ils daignaient plaisanter, c'était de l'enthousiasme; on ne se possédait pas de joie à les voir grincer du violon et de la bombarde.

Les femmes les voulaient, les hommes les respectaient et n'arrivaient pas même jusqu'à la jalousie. Ils étaient les héros, les incomparables; Bonnet-Vert surtout semblait un dieu...

Le bal était à son plus haut période de gaieté, lorsque Johann et le chevalier, traversant de nouveau la place de la Rotonde, s'engagèrent dans l'allée noire.

IV. — L'amour.

Le pauvre chevalier se sentait tout déconfit dans son nouveau costume. Il était mal à l'aise, comme un paon privé de sa queue. Les rôles avaient changé; il semblait maintenant le domestique de son factotum : il le suivait pas à pas, l'oreille basse et d'un air soumis.

Johann entra le premier dans le billard et le traversa en homme qui connaît les êtres. Reinhold faillit se rompre le cou, en descendant les trois marches étroites et roides.

— Oh! oh! dit le marchand de vin en se dirigeant vers la seconde salle, il n'y a pas de poule ce soir. Quel diable de sabbat est-ce donc?

Depuis la porte de l'allée, ils entendaient les sons stridents du violon et de la bombarde.

Malgré l'écriteau pendu aux murailles du billard et portant défense de fumer en présence des dames, tous les danseurs avaient la pipe à la bouche. La galerie, bien entendu, ne se gênait pas plus que les danseurs. Johann et le chevalier, en arrivant au seuil de la salle,

ne virent qu'une masse de fumée grisâtre, au milieu de laquelle s'agitait un mouvement confus.

Et de cette brume épaisse, sortaient des cris étranges, un bruit de gros souliers frappant le carreau à peu près en mesure, des rires, des bribes de chants, des accords faux hurlant sur le violon, et des notes boudeuses de bombarde.

Le chevalier regardait bouche béante par-dessus l'épaule de Johann; il croyait rêver; cela lui faisait l'effet d'un cauchemar fantastique, et il avait peur.

Il n'en était pas à se repentir d'avoir accepté la proposition de Johann. Plusieurs motifs l'avaient entraîné dans le premier moment : d'abord, l'intérêt puissant qu'il avait à réparer au plus tôt l'échec du duel, ensuite, un sentiment puéril et bizarre qui était tout particulier à sa nature de vieil enfant; il s'était posé en homme de ressource auprès de M. le baron de Rodach, et il tenait singulièrement à lui donner une haute idée de son savoir-faire. La supériorité du baron l'humiliait; il éprouvait, par avance, un plaisir singulier à l'idée de se pavaner devant cet étranger qui se proclamait si orgueilleusement nécessaire.

Cette pensée l'avait entraîné plus encore que son intérêt; il n'avait pu résister à l'espoir d'étonner le baron à son tour et de lui dire : Voilà ce que j'ai fait!

Pour un instant sa couardise s'était changée en témérité; il avait fermé les yeux et il s'était jeté en avant sans réfléchir.

Maintenant il réfléchissait, et Dieu sait quelles terreurs punissaient sa courte outrecuidance :

Il était là, derrière Johann, et il se sentait du froid dans les veines. Le marchand de vin, pour compléter son déguisement, lui avait planté une cravate de soie noire sur l'œil gauche; la cravate était déjà mouillée de sueur.

Pour plus de précautions encore, Johann avait parlé de mettre bas la perruque blonde, et de se présenter aux *Quatre Fils* avec une tête au naturel, mais Reinhold avait défendu son toupet avec acharnement.

Johann lui avait laissé son toupet.

— Il y a bal, grommela le marchand de vin d'un air de mauvaise humeur; comment faire pour leur parler dans cette bagarre?... — Allons-nous-en, opina le malheureux chevalier. — Non pas!... Qui sait si nous les retrouverions demain! — Donne-toi des grâces, madame la duchesse, disait-on derrière la fumée de tabac. — Hardi, Blaireau! un temps de polka pour la fin!... — Voilà Bonnet-Vert qui porte Bouton-d'Or à bout de bras en valsant... et qui joue *Vive Henri IV!* de l'autre main!... — Ah! le diable de Bonnet-Vert!...

Puis des voix de femmes :

— Portez-moi donc comme ça, Loiseau! — Porte-moi donc comme ça, Petit-Louis! — Et mets-y les deux mains, si tu veux!

Mais Loiseau et Petit-Louis n'étaient pas si forts que Bonnet-Vert, et leurs dames pesaient deux fois plus que Bouton-d'Or.

Au plus fort du tumulte, la sonnette du comptoir s'agita et la voix roide de la veuve Taburot prononça les paroles consacrées :

— Tâchez voir de ne pas faire de bêtises...

La contredanse finissait : on eut l'air d'obéir à la veuve du garde impérial et l'orchestre se tut.

En ce moment, les fenêtres, ouvertes pour rafraîchir la salle, chassèrent le nuage de fumée; le chevalier put embrasser toute la scène d'un coup d'œil; mais en même temps, sa tête qui passait par-dessus l'épaule de Johann fut aperçue de l'intérieur.

— Qu'est-ce que c'est que ça? s'écria-t-on de plusieurs côtés à la fois. — Tiens! dit la petite Bouton-

d'Or; c'te figure!... il a un bandeau sur l'œil... c'est peut-être bien l'Amour.

Le mot fut couvert d'applaudissements. En un clin d'œil, le pauvre chevalier se vit entraîné, malgré les efforts de Johann, et comme enclavé dans une masse empressée de curieux.

Chacun le regardait sous le nez, les quolibets se croisaient. Le chevalier avait perdu plante...

— Oh! quelle tête! quelle tête! dit Mâlou en l'examinant avec admiration; il a pour soixante-quinze centimes de blanc et de rouge sur la joue!... — Il faut l'exposer sur une table, ajouta Bouton-d'Or, et on donnera un sou pour aller le regarder de près.

Aussitôt fait que dit. Il y eut un mouvement dans la cohue, et le chevalier, sans savoir comment, se trouva élevé de deux ou trois pieds au-dessus de la foule. Dans le trajet, une main maladroite ou perfide lui avait arraché sa casquette et sa perruque en même temps : de sorte que le bandeau noir, placé en diagonale, tranchait maintenant entre sa face fardée et son crâne nu comme un genou.

L'assemblée trépignait de joie et hurlait :

— C'est l'Amour! c'est l'Amour!...

Jamais on ne s'était tant diverti aux *Quatre Fils Aymon*. La farce arrivait à point entre deux contredanses; c'était comme une attention délicate du hasard, qui avait choisi le bon moment pour lancer l'intermède.

Le tumulte joyeux allait sans cesse augmentant : chacun disait son mot plaisant ou grotesque; ces dames n'en pouvaient plus à force de rire, et s'appuyaient, pâmées, aux bras de leurs seigneurs. Madame Taburot, malgré ses qualités respectables et la déférence qu'elle inspirait d'ordinaire à ses pratiques, n'était plus maîtresse de la situation; c'était en vain, désormais, qu'elle agitait la sonnette de son comptoir, ni plus ni moins qu'un président d'assemblée délibé-

rante; c'était en vain qu'elle enflait sa voix sèche et rogue pour jeter au milieu du fracas son fameux : Tâchez voir de ne pas faire de bêtises...

On ne l'entendait pas; les rires se croisaient avec les quolibets. Hommes et femmes, danseurs et gens de la galerie, tous s'étaient réunis en un solide noyau qui occupait à peine un quart de la salle et se pressait autour du malheureux chevalier de Reinhold.

Celui-ci posait toujours sur la table qui lui servait de piédestal; il roidissait sa taille épaisse et courte; celui de ses yeux qui était libre restait baissé timidement; il n'osait ni bouger, ni regarder cette foule dont les clameurs moqueuses arrivaient à son oreille, enflées par sa propre frayeur et toutes pleines de terribles menaces.

Depuis qu'on l'avait saisi à l'improviste sur le seuil du billard pour l'entraîner, captif, au milieu de la cohue, il n'avait pas prononcé une parole; il ne se rendait plus compte de ce qui se passait autour de lui; la peur l'étouffait, il n'avait pas une goute de sang dans les veines, et les deux rangées de ses dents fausses claquaient l'une contre l'autre au risque de se déraciner. C'était la détresse muette et poignante de ces infortunées victimes que les Indiens cannibales insultent avant de les dévorer.

Et cette détresse faisait justement la joie de ces dames; elles ne pouvaient se lasser d'admirer la tête de ce petit homme, chauve comme un œuf et plâtré du front au menton; le bandeau noir, incliné coquettement, donnait à cette physionomie le dernier cachet.

— Il faudrait des ailes de papillon, disait Bouton-d'Or en s'approchant le plus possible. — Garçon! criait la duchesse, un carquois pour l'Amour!...

Et c'étaient de nouvelles salves de rire.

Johann, séparé violemment de son patron, essayait cependant de le rejoindre et jetait çà et là en sa fa-

veur quelques prières qui se perdaient dans le bruit; mais il ne s'enrouait point à crier trop fort, et de temps à autre un sourire méchant venait sur sa figure refrognée. Il trouvait la farce bonne, et le piteux état de son maître l'égayait sincèrement.

A part madame veuve Taburot, qui s'indignait de n'être point écoutée, et dont la colère s'allumait derrière son comptoir, il n'y avait dans la salle qu'un seul être qui restât étranger à la joie commune : Fritz était toujours immobile dans son coin, l'œil mort, la tête basse et la main sur sa chopine d'eau-de-vie.

Il n'avait rien vu ; rires et plaisanteries avaient passé comme un bourdonnement autour de ses oreilles fermées.

Mais, en ce moment, il se fit un trépignement général, mêlé d'applaudissements et de clameurs si aiguës, que Fritz en tressaillit comme un homme qui s'éveille.

Il leva la tête lentement et promena autour de lui ses regards stupéfiés.

Quand son œil tomba de loin sur le visage du chevalier, qui se dressait au-dessus de la foule, il y eut par tous ses membres un long frémissement.

— Toujours! toujours!... murmura-t-il en cachant sa figure entre ses mains. Il me suit partout... J'ai beau boire, je vois bien qu'on ne peut pas oublier!

C'était Bouton-d'Or qui avait fait éclater cette dernière explosion d'allégresse. L'enfant espiègle et hardie avait réussi à percer la foule, d'un bond, elle s'était juchée sur la table, auprès du chevalier.

Mâlou restait en bas, prêt à servir de compère.

Bouton-d'Or prit une pose de danseuse et demeura immobile, caressant d'une main le menton du chevalier, de l'autre suspendant à deux pouces au-dessus du crâne chauve de Reinhold la perruque déplorablement fripée.

En bas, Mâlou montrait ce groupe à l'aide d'une

queue de billard, et disait avec l'emphase des gens qui *expliquent* les salons de cire :

« — Tableau tiré de la mythologie... Psyché retrouvant la perruque de l'Amour... »

Bouton-d'Or, excitée par son succès qui était grand et se traduisait dans l'assemblée en hilarité convulsive, allait passer à un autre exercice; déjà ses grands yeux petillaient de maligne espièglerie; il n'y avait pas de raison pour que la comédie prît un terme de si tôt.

Heureusement pour le pauvre chevalier, la gaieté de Johann, alors même qu'elle avait une source méchante, ne durait jamais bien longtemps. Il jouit de la détresse burlesque de son patron durant quelques minutes, puis il en eut assez.

L'idée des dix mille francs lui revint, c'était plus qu'il n'en fallait pour le rendre sérieux.

Il perça la foule à son tour en jouant des coudes énergiquement, et se dirigea vers Mâlou.

A cet instant même, madame veuve Taburot, transportée d'une indignation légitime, quittait son trône et traversait la salle pour venir mettre le holà de sa personne, et prononcer le *quos ego* au milieu de ses pratiques révoltées.

Secouru ainsi des deux côtés, Reinhold ne pouvait manquer d'avoir sa délivrance; mais l'aide la plus efficace ne lui vint pas de la maîtresse de l'établissement. La foule était dépassée, madame veuve Taburot, nonobstant la majesté de son bonnet à rubans, et du journal vénérable qu'elle tenait à la main, aurait vraisemblablement perdu son éloquence.

Johann, au contraire, n'eut besoin que de deux mots, dont l'un fut prononcé à l'oreille de Pitois et l'autre à l'oreille de Mâlou.

Pitois quitta le bras de la duchesse; Mâlou rengaina une plaisanterie commencée et jeta sa queue de billard.

— C'est différent, grommela-t-il; fallait le dire tout de suite...

Il ajouta, en se tournant vers Bouton-d'Or :

— Dégringole, toi, petite... c'est fini de rire!

Bouton-d'Or perdit aussitôt son sourire espiègle, et descendit avec une docilité d'esclave.

Quelques voix s'élevèrent dans l'assemblée pour protester contre ce brusque dénoûment.

— Chut! fit Blaireau.

Tout le monde se tut.

— Je savais bien, dit madame veuve Taburot, que si je quittais mon comptoir on se mettrait tout de suite à la raison... Mais qu'est-ce que c'est donc que ça qui vient troubler un établissement paisible?

Par *ça,* elle entendait le chevalier de Reinhold que Bouton-d'Or venait de réintégrer dans sa perruque. Par établissement paisible, elle voulait désigner le propre cabaret des *Quatre Fils Aymon.*

— En voilà suffisamment, la mère, répliqua Mâlou, on va se tenir dans la réserve... Et, quant à ce particulier, j'en réponds.

Madame veuve Taburot regagna son trône à pas lents.

Son aimable journal lui avait mis tant de jésuites dans la tête, qu'elle était tentée de prendre le chevalier pour un *socius* terrible et sa blouse pour une robe courte. Cette opinion la rendit circonspecte; elle savait trop qu'il est dangereux d'irriter ces hommes puissants et sournois, qui ont le choléra dans leurs manches...

— Tâchez voir, dit-elle seulement par manière d'acquit, de ne pas réitérer vos bêtises!

Bonnet-Vert et Blaireau, cependant, avaient pris le chevalier entre leurs bras et l'avaient déposé sur un tabouret. En se sentant assis, le chevalier ouvrit son œil timidement et jeta un regard furtif à la ronde.

Johann, qui était derrière lui, se pencha contre son oreille.

— C'était histoire de rire, murmura-t-il; ne faites pas semblant d'être fâché... Nous tenons nos deux lurons et çà vaut bien un peu de peine.

Reinhold tâcha d'obéir et fit tous ses efforts pour sourire, ne fût-ce qu'un petit peu; mais le malheureux avait eu trop grande peur : sa crainte resta lisible sur son visage et il baissa l'œil de nouveau, pour ne point voir ses persécuteurs.

Mâlou et Pitois s'étaient assis à côté de lui; Johann vint se mettre en quatrième.

— La mère! cria Mâlou, du Jamaïque première et cacheté... Vivement!

On apporta une bouteille de rhum; Mâlou versa et mit sa main sans façon sur le genou du chevalier.

— Eh bien! mon vieux, dit-il, ça n'a pas l'air de vous avoir fait plaisir, ces petites gaudrioles?... il n'y a pourtant pas de quoi *renauder* (se fâcher). — Faut pas se taquiner pour ça, ajouta Blaireau qui mit sa main noirâtre sur l'autre genou du chevalier.

Celui-ci les regarda en dessous tour à tour.

— Parlons raison, reprit Mâlou. — C'est ça, interrompit Blaireau. — Si tu bavardes toujours, toi, dit Mâlou, ça ne va pas marcher.

Pitois fit un signe d'assentiment docile et se renferma dans un modeste silence.

— Comme ça, poursuivit Mâlou, le père Johann dit que vous avez besoin de deux sans-peur pour *maquiller* (arranger) quelque chose, là-bas, en Allemagne... Si c'est bien payé, ça nous va.... pas vrai, Blaireau?

Blaireau secoua la tête gravement.

— Ça veut dire : Oui, reprit encore Bonnet-Vert en traduisant pour l'usage de Reinhold le mouvement de son frère d'armes : c'est comme ça que Blaireau parle quand on l'a prié de se taire... C'est donc bien

entendu, ça nous chausse... Dans notre position, il n'y a pas de mal à faire un petit voyage de santé à l'étranger... seulement, il faut convenir du prix : êtes-vous disposé à *billancher* (payer) comme il faut?

Reinhold en était toujours à faire effort pour se remettre du choc éprouvé.

Ce fut Johann qui répondit.

— Le *dâb* (maître) est rond en affaires, et vous n'aurez pas à vous plaindre de lui, mes garçons... dites votre prix? — Auparavant, papa Johann, il faudrait connaître... — On ne peut rien dire de précis jusqu'à voir... ce sera suivant la chance... vous serez peut-être trois semaines, peut-être vingt-quatre heures... Il s'agit d'un petit bonhomme qui gêne... — Et on veut l'extirper? demanda Mâlou. — Juste. — Diable!... et pour quand faudrait-il être prêt? — La chose n'aura pas lieu tout de suite, mais on voudrait vous voir dans le pays pour habituer les paysans à vos figures. — Pour qu'ils nous reconnaissent après! dit Pitois en faisant la moue... — Du tout!... pour que vous n'ayez pas l'air de venir à notre remorque... Vous partiriez demain vers midi.

Les deux amis se regardèrent comme pour se consulter.

Pendant cela les habitués des *Quatre Fils* avaient repris le cours de leurs occupations. Les uns buvaient, les autres jouaient, d'autres encore, continuant le bal interrompu, dansaient en chantant au milieu de la salle.

Madame veuve Taburot, arrivée à un endroit touchant, pleurait à chaudes larmes dans son journal.

V. — Bonnet-Vert et Blaireau.

— Qu'en dis-tu, toi, Blaireau? demanda Mâlou après un assez long silence. Ça me paraît bien vif ce que me propose le papa Johann. — C'est vrai qu'on n'aura pas beaucoup le temps de se retourner... — Voyons! — Dis ce que tu penses, toi, répliqua le prudent Blaireau. — Dame... — Le fait est... — Je crois que si on nous lâchait mille écus à chacun...

Johann fit un brusque haut-le-corps.

Le chevalier, qui commençait à se retrouver lui-même, remarqua ce mouvement et le prit pour une protestation énergique contre l'exigence des deux compagnons; s'il avait relevé sa paupière, il aurait vu l'œil de Johann cligner à la dérobée, en regardant tour à tour Malou et Pitois.

Si bien qu'au lieu de faire le marché meilleur, ce dernier se montra moins facile.

— Trois mille *points* (francs)! s'écria-t-il. Est-ce qu'il nous prend pour des Danois, le papa Girafe?... Trois mille points pour un voyage de long cours, chez des sauvages!... ça ne serait pas payé... Il en faut au moins quatre mille.

Johann cligna encore de l'œil.

— Alors, ajouta Bonnet-Vert, mettons cinq mille, pour arrondir la somme. — C'est chaud! dit Johann, qui ne voulait pas déserter son rôle. — C'est comme ça, répliquèrent les deux bandits en faisant au marchand de vin un petit signe qui voulait dire : Honnête Johann, vous aurez votre commission là-dessus...

Celui-ci ne pouvait pas céder tout de suite; il discuta, pour la forme, durant quelques instants encore,

puis il se tut de l'air d'un homme fatigué de combattre.

— En définitive, mes petits *camaros,* conclut-il, je ne suis pas le maître... Si le *dâb* veut vous donner cinq mille points à chacun, ça le regarde.

Le *dâb* ne demandait qu'à s'en aller; il eût donné la somme rien que pour se trouver porté par magie ou autrement sur les coussins de son équipage.

Il fit un geste affrmatif.

Mâlou et Pitois saisirent chacun une de ses mains.

— Marché conclu! s'écrièrent-ils. — Ah! ah! vieux Johann, ajouta Bonnet-Vert; le *dâb* n'est pas si dur que vous de moitié. Ça n'est pas bien d'avoir voulu faire l'*arcasien* (le malin) avec de bons camarades!... — J'étais chargé des intérêts de monsieur, répondit modestement le marchand de vin, et vous savez bien que je ne suis pas homme à laisser de côté mon devoir! — Ça, c'est vrai, s'écrièrent à la fois les deux voleurs.

Reinhold continuait de faire la plus triste figure du monde. Sa mésaventure l'avait littéralement *aplati.* Ce lieu lui semblait tout plein de périls fantastiques; il était dans la position d'un homme qui se sentirait en équilibre au-dessus d'un précipice, et qui n'oserait ni regarder ni bouger.

La discussion calme qui venait d'avoir lieu à ses côtés n'avait point diminué son trouble, parce qu'il entendait toujours derrière lui ce railleur et menaçant murmure qui avait empli ses oreilles, au moment où il posait en Amour.

Il restait trop près de cette foule ennemie, qui l'avait si impitoyablement bafoué naguère, pour perdre ainsi sur-le-champ sa terreur.

Pendant le court silence qui suivit la conclusion du marché, il hasarda un timide regard du côté de Johann.

— Le dâb n'a pas l'air à son aise, dit Mâlou. — Je

crois qu'il voudrait bien *décoller le plafond* (s'esquiver), ajouta Pitois.

Johann but son verre de rhum et se leva.

— Ça peut se faire, dit-il, entre honnêtes gens, il ne faut qu'une parole... nous sommes d'accord. — A peu près, répliqua Mâlou; reste à trinquer comme de vrais amis.

Il prit le verre plein du chevalier, et le lui présenta galamment.

— Bourgeois, dit-il en mettant le revers de sa main à son oreille, j'oserai vous offrir le coup de *gargari*...

Reinhold trempa ses lèvres dans le verre de rhum.

— Et puis, ajouta Pitois avec un sourire aimable, il y a les petites arrhes... — Que vous faut-il? demanda Johann. — La moindre chose... un chiffon de cinq cents à partager.

Le chevalier mit sa main sous sa blouse et prit dans la poche de son paletot blanc un riche portefeuille de chagrin à fermoir d'or qu'il ouvrit.

Ses doigts tremblaient.

Les deux échappés du bagne n'avaient pas assez d'yeux pour regarder ce portefeuille.

Reinhold en sortit un billet de cinq cents francs qu'il leur donna. Pitois et Mâlou purent remarquer que ce billet n'était pas seul.

Ils se confondirent en remercîments.

— Voilà un bon petit dâb!... s'écria Mâlou en mettant les cinq cents francs dans sa poche. Il n'y a pas à dire... on se ferait hacher pour lui menu comme de la chair à pâté!... pas vrai, Blaireau? — Oh! fit Blaireau avec onction, on se *crêperait* (battrait) jusqu'à *pus soif!*...

Le chevalier venait de serrer son portefeuille et se préparait à prendre congé, lorsqu'une huée soudaine s'éleva tout à coup derrière lui dans la foule. Cette clameur fut suivie d'un profond silence.

Involontairement Reinhold tourna la tête afin de voir.

La cohue joyeuse s'était rangée sur deux files, laissant ouverte une large voie. Dans ce chemin, un homme s'avançait en chancelant.

Son visage barbu était d'une pâleur terreuse, et disparaissait presque complétement sous les mèches mêlées de ses cheveux.

Derrière ce voile on voyait briller ses yeux fixes, qui avaient comme une lueur sanglante.

Il était ivre à ne pouvoir se soutenir; tout le monde s'inclinait ironiquement sur son passage, et les femmes s'amusaient à tirer les longs poils de sa barbe grise.

Il ne s'en apercevait point et continuait sa marche pénible, qui menaçait chute à chaque pas.

— Voilà Fritz, dit Johann en s'adressant aux deux voleurs; mettez-le dans un coin à cuver son eau-de-vie... il ne faut pas qu'il s'en aille... j'ai à lui parler ce soir. — Vous pourrez lui parler, répondit Mâlou, mais du diable s'il vous répond, mon brave... quand il a bu sa chopine d'eau-de-vie, il ne sait dire qu'une chose : Je l'ai vu! je l'ai vu! — C'est égal, ajouta Blaireau, pour vous faire plaisir, papa Johann, nous allons vous le coller là-bas sous le *frotin* (billard).

Le chevalier, qui s'était ragaillardi un peu à l'espoir de sa délivrance prochaine, avait pâli de nouveau en voyant s'avancer l'ancien courrier de Bluthaupt. Il recommençait à trembler.

Fritz n'était plus maintenant qu'à trois pas de lui. Il avait la tête basse, et poursuivait laborieusement sa marche embarrassée.

Reinhold aurait voulu se ranger pour lui livrer passage, mais ses jambes étaient de plomb.

L'ancien courrier de Bluthaupt fit un pas encore, puis un autre, et se trouva juste en face de Reinhold.

— L'Amour, rangez-vous! cria de loin la petite Bouton-d'Or.

Fritz, en ce moment, releva la tête, pour reconnaître l'obstacle qui lui barrait le chemin.

A la vue de Reinhold, son corps se rejeta brusquement en arrière, tandis que ses bras s'avançaient comme pour repousser une effrayante vision.

— Ils vont se battre, dit une voix dans la foule. — Ils vont boxer! — Grand combat de la Chopine contre l'Amour! s'écria Bouton-d'Or, en applaudissant des pieds et des mains par avance. — Tâchez voir... commença madame veuve Taburot.

Mais sa voix fut couverte par le tumulte renaissant.

Joueurs, buveurs et danseurs avaient quitté de nouveau leurs places pour voir de près cette lutte annoncée, et qui promettait assurément un curieux spectacle.

On faisait cercle, les dames au premier rang.

Fritz et le chevalier, posés ainsi en face l'un de l'autre, avaient l'air en effet de deux champions qui vont en venir aux mains; mais à les considérer de près, on voyait sur leurs visages une terreur égale et poussée des deux côtés jusqu'à l'angoisse.

Les paupières du chevalier s'abbaissaient pesantes et clouaient son regard au sol. Fritz, au contraire, avait les yeux grands ouverts et ses prunelles dilatées semblaient vouloir sauter hors de leurs orbites.

Il regardait Reinhold; son front se ridait; ses lèvres remuaient convulsivement; ses cheveux se hérissaient sur son crâne.

— Faut-il l'emmener? demanda Mâlou à Johann. — Tout à l'heure, répondit le marchand de vin froidement.

Mâlou se retourna vers Pitois.

— Attention au portefeuille!... murmura-t-il. — Ça va être dur! disait-on cependant parmi la foule. — On va rire... — Dix *jacques* (sous) pour l'Amour! proposa Bouton-d'Or. — Tenus pour la Chopine! riposta la duchesse.

Fritz jeta tout autour de lui son regard effaré.

— Puisque le voilà, murmura-t-il d'une voix creuse, ce doit être l'enfer!... — Allons, dit Bouton-d'Or, peignez-vous comme des enfants bien gentils... — Allons, l'Amour! — Allons, la Chopine.

Fritz écarta lentement ses cheveux des deux côtés de son front, et se frotta les yeux comme un homme qui s'éveille.

La pensée confuse bourdonnait dans son cerveau où il n'y avait que ténèbres.

— L'enfer! répéta-t-il. Tous ces gens sont des damnés... et lui, oh! l'assassin maudit! comme son cœur doit brûler!...

La foule tressaillait impatiente.

Fritz fit un pas en avant et mit ses deux mains sur les épaules de Reinhold, qui poussa un grand cri et s'affaissa sur le sol, comme si la foudre l'eût frappé...

En voyant tomber le chevalier, les habitués des *Quatre Fils* poussèrent une longue acclamation.

— L'Amour est battu, s'écria la duchesse; Bouton-d'Or, tu me dois dix *ronds!* — Minute! répliqua l'enfant; voici la Chopine qui tombe; c'est manche-à!

Fritz s'était appuyé en effet de tout son poids sur les épaules du chevalier; ce soutien lui manquant, il se balança durant une seconde en équilibre, puis il tomba lourdement la face contre terre. Un sommeil pesant l'accabla aussitôt; il ne bougea plus.

— Le voilà qui *casse une canne* (ronfle), dit Johann à Mâlou; gardez-le-moi dans un coin... Maintenant faites *calleter* (disparaître), le dâb... Il en a tout ce qu'il peut porter.

Les deux amis, faisant assaut de zèle, se jetèrent à la fois sur le chevalier et l'enlevèrent dans leurs bras. La foule s'était amassée entre eux et la porte du billard; ils la percèrent en trois coups de coude et se trouvèrent bientôt dans la petite cour humide, décorée du titre de jardin.

Ils auraient pu déposer là le chevalier; mais ils tenaient sans doute à faire leur besogne en conscience. Ils portèrent Reinhold tout le long de l'allée noire et ne l'abandonnèrent que sur la place de la Rotonde.

— Bonsoir, bourgeois! dit Mâlou, une autre fois vous nous donnerez pour boire. — Brigands que vous êtes! murmura Johann à l'oreille de Pitois, je parie que vous avez fait votre main... — Rien que le portefeuille, répondit Pitois. — J'ai m'a part? — On verra.

Johann revint vers le chevalier et lui offrit son bras, dont le pauvre homme avait grand besoin.

— Attention à Fritz! cria de loin le marchand de vin aux deux parfaits amis qui étaient déjà dans la cour des *Quatre Fils*.

Ils rentrèrent au cabaret et déposèrent le courrier sous le billard, où il poursuivit paisiblement son somme.

Ensuite, ils s'établirent devant leur bouteille de rhum, afin de dresser l'inventaire du portefeuille.

— Bonne soirée! dit Blaireau en caressant trois ou quatre billets de la banque de France. — Et de l'ouvrage! ajouta Mâlou. Moi, je suis content de travailler en Allemagne. — Avec ça que le bausse est une personne qui ne nous fera pas banqueroute, bien sûr!...

Johann avait nommé le chevalier aux deux bandits afin de leur donner confiance tout de suite et d'abréger les préliminaires.

Ils trinquèrent deux ou trois fois coup sur coup.

— Blaireau, dit Mâlou, as-tu idée de ce que peut-être ce petit bonhomme à qui nous aurons affaire là-bas? — Quelque blanc-bec qui serre de trop près la femme du bausse, répondit Blaireau. — Il n'est pas marié. — Sa maîtresse... — Possible... mais je crois plutôt que c'est une affaire d'argent... la chose coû-

tera pas mal cher. Dix sacs pour nous, sans compter le Johann, qui ne me fait pas l'effet de travailler *à l'œil* (gratis)... — Mettons vingt sacs! — Eh bien! je dis qu'un homme comme le bausse ne jette pas comme ça mille napoléons par la fenêtre pour l'histoire d'avoir une femme à lui tout seul!

Blaireau réfléchit un instant, puis il avala d'un trait son verre de rhum.

— Ça m'est égal, dit-il ensuite; s'il fallait toujours se creuser la *bobine,* ça n'en finirait plus... On nous donne une besogne; nous la faisons, ça suffit... en avant le violon!... — En avant la bombarde! répliqua Bonnet-Vert.

Ils se levèrent, joyeux de cœur et légers de conscience, comme d'honnêtes garçons qu'ils étaient. La salle s'emplit de nouveau de sons cacophoniques. Blaireau prit le bras de la duchesse, Mâlou celui de Bouton-d'Or, et le bal recommença plus gai que jamais.

Le chevalier, cependant, regagnait le cabaret de *la Girafe,* appuyé sur le bras de Johann.

— Quelles mœurs! disait-il d'un ton plaintif, croirait-on qu'il se passe dans Paris des choses semblables!... — Ça m'a toujours beaucoup étonné, répondait le flegmatique marchand de vin. — J'ai cru qu'ils en voulaient à ma vie!... Et ces créatures dangereuses! et ces faces de gibet!... — Je ne vous avais pas annoncé un salon du faubourg Saint-Germain. — Et ce spectre!... reprit le chevalier en frissonnant. — Le pauvre Fritz! commença Johann.

Le chevalier s'arrêta.

— Pensez-vous qu'il m'ait reconnu? demanda-t-il. — N'allez donc pas vous préoccuper de cela! répondit Johann en haussant les épaules; il est ivre comme une toupie, et quand il n'est pas ivre il est à moitié fou... Allons, allons, bausse, nous avons fait de bonne besogne ce soir!... Voilà trois de nos hommes trou-

vés, et j'ai bon espoir d'en dénicher un quatrième... — Vous n'avez pas prononcé mon nom, au moins? — Du tout!... pourquoi faire? — Bien vrai? — Foi d'honnête homme!

Le chevalier respira librement pour la première fois depuis deux heures.

Il monta, sans le secours de Johann, l'escalier tournant qui conduisait à l'appartement de ce dernier.

Quand il eut quitté sa blouse et sa casquette pour revêtir son costume fashionable, il ne lui restait presque plus de trace d'émotion.

Tout glissait sur cette nature versatile.

Le chevalier était comme les enfants qui pleurent à chaudes larmes et qui rient de tout cœur avant que leurs yeux soient séchés.

— L'Amour! murmura-t-il avec un commencement de sourire, l'idée n'était pas mauvaise, ma parole d'honneur, et ces coquins-là ne manquent pas absolument d'esprit!

Il ôta son bandeau et arrangea sa perruque devant la glace.

— Malgré tout, reprit-il, je crois m'être conduit là-bas avec assez de fermeté... Il y a bien des gens qui auraient été effrayés de ce que je viens de voir... Mon Dieu! je puis bien vous le dire, Johann, je n'ai pas eu peur.

— Cela se voyait, monsieur le chevalier.

Reinhold refit le nœud de sa cravate et donna le dernier coup à sa coiffure.

— Eh bien, reprit-il, je ne suis pas trop mécontent de ma soirée... Tout cela marche... et cette fois-ci, ce sera bien le diable si le petit coquin nous échappe encore... Bonsoir, Johann... Je vais aller faire un bout de cour à la mère de ma prétendue... Continuez à vous occuper de l'affaire, et s'il y a quelque chose de nouveau, vous viendrez à l'hôtel demain matin.

Le chevalier regagna son équipage, qui l'attendait toujours devant Sainte-Elisabeth.

Il eut la jouissance de se dire, en voyant son cocher et son laquais transis de froid :

— Ces coquins-là m'ont cru en bonne fortune!

Johann, après avoir donné un coup d'œil à son propre établissement, retourna aux *Quatre Fils Aymon*, afin d'achever sa tâche, et afin, surtout, de savoir ce qui lui revenait dans l'affaire du portefeuille. . .

. . . .

VI. — Polyte.

En sortant du cabinet de la Girafe pour aller faire la digestion sur les boulevards, le brillant Polyte passa devant Johann et le chevalier, sans les apercevoir. Ce n'était point aux petits bourgeois du Temple qu'il pouvait songer en ce moment; il avait presque dîné deux fois; sa canne à pomme dorée faisait le moulinet d'elle-même dans sa main; son chapeau s'inclinait à la mauvais, sur son oreille, et il mâchait un cure-dent de cet air vainqueur qui parle hautement de truffes et de champagne. Il n'avait mangé que beaucoup de veau.

Mais il aimait le veau.

Il allait le nez au vent et touchait à peine la terre. A quelques pas de la rue de Vendôme, sa marche fut arrêtée brusquement. Il venait de heurter un individu, arrêté sur le trottoir, qui se rangea sans mot dire et céda la place d'un air humble.

L'individu heurté ne releva point sa tête baissée tristement; ses bras tombaient le long de son corps; on ne voyait point son visage, caché sous cette pauvre casquette, commune aux commissionnaires et aux joueurs d'orgue ambulants.

D'instinct, la vaillante canne de Polyte se leva terriblement; dans un litre de vin à douze sous il y a des idées de bataille; mais la canne de Polyte retomba sans avoir frappé.

Le pauvre diable qui continuait son chemin lentement et d'un pas pénible avait l'air brisé par la douleur; or, en ces quartiers, c'est la douleur physique qui règne; le long de ces rues détournées, il n'est pas rare de trouver des malheureux, chancelants sous l'angoisse de la faim.

Polyte s'arrêta.

Le plus charmant de nos artistes, l'observateur inépuisable qui met plus de philosophie dans un coup de crayon et plus d'esprit dans une seule ligne qu'il n'en faudrait pour défrayer un gros livre, Gavarni a dit, d'après un chansonnier fameux : « Le plaisir rend l'âme si bonne! »

Absolument parlant, la pensée est peut-être discutable. Elle devient axiome, si on l'applique aux plaisirs de l'estomac, quand l'estomac fonctionne avec aisance et promptitude.

Or, tous les Polytes du monde, qu'ils soient époux de reines ou favoris de mercières sur le retour, sont forcés d'avoir un excellent estomac. C'est là une des qualités les plus indispensables de l'emploi.

Polyte avait mangé raisonnablement chez Batailleur et consommé vingt-cinq sous à *la Girafe*. *La Girafe* donne immensément de choses pour vingt-cinq sous!

Polyte avait en ce moment l'âme très-bonne, il daigna se retourner et regarder le pauvre passant. Il reconnut en lui un de ses anciens camarades d'enfance, un condisciple de l'école mutuelle.

— Tiens, tiens! se dit-il, c'est Jean Regnault!... comme on se perd de vue!... et comme la chance sépare les hommes!... Me voilà devenu un monsieur; j'ai une position; je suis bien habillé; un jour ou l'au-

tre je dois faire fortune, c'est évident. Lui, au contraire, il a gardé la veste courte et la casquette... il est resté peuple... tout ça dépend des caractères... Il faut bien qu'il y ait du petit monde!

Polyte, comme on le voit, avait en lui l'étoffe d'un moraliste.

— C'est égal, reprit-il, c'était un bon enfant autrefois... Il a l'air drôlement vexé, ça lui fera peut-être plaisir de revoir un ancien...

Il fit quelques pas en redescendant la rue du Puits.

— Oh! hé! Jean! cria-t-il. Petit Jean!... comme tu passes fier à côté des amis!

Jean Regnault n'entendait pas, il poursuivait son chemin tête baissée.

Polyte courut après lui, et le prit par le bras.

— Eh bien! eh bien! dit-il, es-tu devenu sourd, Petit-Jean?

Celui-ci s'arrêta enfin et leva les yeux d'un air étonné. Au premier aspect il ne reconnut point son camarade d'école. L'hésitation qu'il montrait fit sourire Polyte et le flatta très-évidemment.

— Tu ne me remets pas, mon petit? prononça-t-il d'un ton protecteur en relevant sa cravate affaissée; je conçois ça, on prend de la taille... Et puis, faut dire que j'ai un peu changé de manières... Mais je n'en suis pas plus fier pour cela, mon bonhomme... Une poignée de main, vivement!

La figure de Jean Regnault, qui était chargée de tristesse, s'éclaira pour un instant; il eut presque un sourire.

Polyte et lui avaient été grands amis autrefois.

— Comme te voilà devenu grand! murmura-t-il. J'aurais passé près de toi sans te reconnaître!

Le protégé de madame Batailleur caressa ses gants demi-propres et dit :

— Je crois bien!...

Le regard de Jean le parcourut de la tête aux pieds.

— Au temps où nous nous connaissions, Polyte, reprit-il avec un gros soupir, nous étions bien heureux! — Tu trouves, toi, mon bon?... Eh bien, pas moi! — C'est vrai, poursuivit Jean, ce que les uns regrettent comme du bonheur, les autres voudraient l'oublier... on dirait que tu es devenu riche? — Oh! oh! fit Polyte, riche n'est pas le mot... mais je suis légèrement à mon aise. — Tu as une place? — Et une crâne!... mais d'où sors-tu donc, mon petit, si tu ne sais pas que je suis avec madame Batailleur? — Ah!... fit Jean.

Cette exclamation n'impliquait ni étonnement ni répugnance. Jean Regnault était un honnête cœur; il n'y avait en lui que de bons instincts, et l'honneur, qu'il comprenait, sans le savoir, l'eût gardé personnellement contre toute chose honteuse; mais, chez autrui, le vice ne le surprenait point. Il vivait, depuis son enfance, dans un milieu où la morale inconnue ou faussée admet d'étranges accommodements, il voyait autour de lui l'infamie acceptée et admise jusque dans la vie de famille.

A Paris, les mœurs populaires sont ainsi faites; le vice s'y arrange tranquillement et s'y fait une bonne place. Les mots et les idées tournent. De même que l'honneur commercial ressemble peu à l'honneur chevaleresque, de même la vertu se modifie et se transforme jusqu'à devenir, dans certaines classes de notre société, un absurde et hideux contre-sens. Ce qui s'appelle ainsi, c'est le vice organisé, paisible, payant son loyer, montant sa garde...

Le vice légal, qui se montre bonnement et qui arrive à cette extrémité monstrueuse d'avoir la paix de la conscience!

Ces gens ont un Evangile négatif : tout ce que le code ne punit point expressément est pour eux le *nec plus ultra* du moral. Encore discutent-ils les mena-

ces du code, qu'ils trouvent aveugles et sévères!...

Le mariage est pour eux une exception, un luxe; ils s'accouplent au hasard; ils jettent dans les boues de Paris, sans remords aucun, cette multitude de misérables enfants qui plus tard vont peupler les bagnes et fournissent des acteurs aux drames aimés de la cour d'assisses.

Ces gens ne sont pas le peuple (que Dieu nous garde de le dire!); mais il forme une immense minorité dans la capitale des lumières. Ils n'habitent pas un quartier spécial : ils sont dans tous les quartiers; ils appartiennent nominalement à toutes les religions.

Quelques-uns, assis sur de hauts degrés de l'échelle sociale, sont ainsi par système; on les appelle, ma foi, des philosophes! Le plus grand nombre a du moins l'excuse de l'ignorance et de la misère.

Qui oserait nier ces choses? certaines familles, bien meublées et bien logées, poussent la naïveté de l'infamie jusqu'à pleurer comme perdue l'enfant qui s'est mariée avec un homme pauvre, tandis qu'elles citent avec orgueil cette autre enfant possédant équipage et cachemire, parce que sa jeunesse fut avantageusement escomptée...

Cette nuit profonde se fait jusque dans le cœur des mères!

De tous les quartiers de Paris, celui du Temple, qui s'adonne presque exclusivement aux petits commerces usuraires et à tous les genres de gain peu licites, est assurément le moins gardé contre la honte; il est pauvre; il a le voisinage dissolvant des bas théâtres; sa voie est l'usure séculaire! la récompense de ses labeurs est l'orgie de la Courtille.

Il y a certainement dans le Temple un très-grand nombre d'honnêtes gens, mais leur honnêteté ne peut avoir ces *haines vigoureuses* dont parle Molière; ils s'accoutument, ils tolèrent, ils acceptent. Le vice n'est

point à eux, mais ils se frottent au vice sans répugnance et par nécessité de vivre.

Jean Regnault était d'une famille où, de père en fils, l'honnêteté semblait un héritage. Il n'y avait jamais eu qu'une tache dans cette maison de braves gens, et la faute d'un seul avait été cruellement expiée par la famille entière. Mais les Regnault avait des voisins ; Jean, depuis son enfance, était habitué aux histoires du Temple. Il savait les mœurs des marchands : Jean ne devait pas plus s'étonner de voir un adolescent aux prises avec l'âge mûr de madame Batailleur, que de voir une jeune fille présentée à un monsieur de cinquante ans et comme il faut. Les deux choses rentrent dans l'acception de ce mot, qui fait la joie des fabricants de vaudevilles et qui est le plus impudent des euphémismes : une *connaissance honnête*...

Tout ce qu'on peut dire, c'est que Jean serait mort avant de tomber lui-même jusque là...

— Voilà ma place, reprit Polyte en activant le moulinet de sa canne; bien boire, bien manger, bien dormir... une toilette assez agréable... de temps en temps le spectacle, le bal à discrétion, et rien à faire!

Il regarda Jean pour voir s'il était fasciné.

Jean, distrait un instant par la rencontre de son ancien camarade, retombait dans sa tristesse morne.

— Que dis-tu de ça, toi? demanda brusquement Polyte; ça te chausserait n'est-ce pas, mon petit?

Jean ne répondait point.

Polyte lui secoua le bras et l'attira jusque sous un réverbère.

— Mais comme tu es changé, mon bonhomme, s'écria-t-il avec une nuance de véritable intérêt ; tu es pâle comme un mort, tes yeux sont rouges... Es-tu malade?

Jean secoua la tête.

— Alors, tu es amoureux! reprit le lion du Temple.

Vous autres, jeunes premiers candides, qui ne connaissez pas la vie, vous prenez les femmes au sérieux... en plein dix-neuvième siècle, si on a vu des petitesses pareilles!... Voyons, n'est-ce pas que j'ai deviné, mon vieux?

Jean secoua encore la tête.

— Ce qu'il y a de sûr, poursuivit Polyte, c'est que tu n'es pas énormément bavard!... Allons, mon bonhomme, déboutonne-toi un peu avec un ancien... Qui sait? je pourrais peut-être te tirer de peine... On a vu des choses plus drôles que ça!

Au lieu de répondre, Jean mit son front entre ses mains.

— C'est donc bien dur?... murmura le dandy avec une sorte d'effroi.

Un sanglot souleva la poitrine de Jean; ses deux mains retombèrent, et Polyte vit son visage inondé de larmes. Cette douleur le frappa beaucoup plus vivement qu'on n'aurait pu s'y attendre. Il demeura tout interdit et ne trouva plus de paroles.

Ce fut Jean qui rompit le premier le silence.

Quelques mots tombèrent de sa bouche, pénibles et embarrassés; Polyte écoutait. Jean s'anima peu à peu; le plaisir mélancolique qu'éprouvent à s'épancher les âmes blessées prenait insensiblement le dessus; il raconta sa douloureuse histoire, la venue des recors dans la maison, le danger qui pesait sur la mère Regnault et de l'impossibilité où il se trouvait de satisfaire son créancier impitoyable.

A mesure qu'il parlait, les traits fades et grossiers du dandy de bas ordre prenaient une expression d'intérêt croissant; sa figure, qui n'avait ordinairement d'autre caractère qu'une épaisse insouciance, arrivait à peindre de véritables émotions.

— Si c'est possible! grommelait-il de temps en temps; faire du mal comme ça à une pauvre bonne femme!

Lorsque Jean eut fini, Polyte ferma son poing avec colère, et frappa violemment le pavé du bout de sa canne.

— Et c'est ce coquin de Johann qui fait tout cela! s'écria-t-il. Si j'avais su, du diable si je lui aurais porté mes vingt-cinq sous tout à l'heure!... quant au bausse, il paraît que c'est un fameux sans-cœur tout de même... car elle est vieille, vieille! n'est-ce pas, la mère Regnault, Petit-Jean? — Oh! oui, elle est bien vieille!... et la prison la tuera! — Quant à ça, mon bonhomme, la prison ne tue personne... On fait de drôles de noces à Clichy, sais-tu bien? — Tu n'y penses pas, mon Dieu!... ma pauvre grand'mère! — C'est juste, ça ne sait pas nocer, répliqua Polyte avec un léger sentiment de dédain; mais Dieu de Dieu! s'écria-t-il aussitôt après, faut-il que je sois gueux comme un rat!... je n'ai que mes effets, moi, vois-tu... Ah! si j'avais seulement fait des économies!

Il fouilla dans les deux goussets de son gilet et en retira deux pièces de trente sous.

— Il y a bien ma chaîne d'or, poursuivit-il en pesant ce bijou dont l'apparence était magnifique; mais c'est du cuivre...

Jean lui tendit la main.

— Merci, mon pauvre Polyte, dit-il, je vois bien que tu as toujours un bon cœur... mais tu ne peux rien pour moi... — Minute! répliqua le dandy, on peut consommer un franc cinquante à l'estaminet... pendant ce temps-là, les idées viennent. — Je n'ai pas le cœur à cela, murmura Jean. — Ça, c'est selon les tempéraments... Moi, un verre de quelque chose me fait toujours plus de bien que de mal... Mais cherchons ici, puisque tu le veux... Voyons, combien te faudrait-il en tout? — Avec les frais, ça va bien maintenant à plus de huit cents francs. — Huit cents francs! répéta Polyte. Si je demandais la somme à Joséphine, elle me mettrait bien huit cents fois à la porte!

Il regarda tour à tour son pantalon, son gilet et son habit.

— Tout ça vaut trente francs, murmura-t-il, au plus juste prix... Restent sept cent soixante et dix points à trouver.

Le côté comique de cette scène disparaissait sous l'émotion des deux interlocuteurs.

Jean était attendri puissamment et serrait la main de Polyte avec reconnaissance.

— Ce n'est pas tout ça, s'écria celui-ci. J'ai beau chercher... je ne trouve rien.

Il resta durant quelques secondes immobile, tortillant les mèches pommadées de ses cheveux et rongeant la pomme de sa canne. Tout à coup il ôta son chapeau et fit une gambade sur le pavé.

— Ne m'as-tu pas dit que tu avais une centaine de francs? s'écria-t-il avec autant de joie que s'il eût découvert une mine d'or. — Cent vingt francs! répliqua Jean Regnault. — Eh bien! mon bonhomme, poursuivit Polyte en le prenant par la taille et en commençant une polka, Johann nous est inférieur!... Nous nous moquons du bausse!... Nous nous fichons de la prison!... Toutes nos dettes sont payées en grand!... Et nous aurons bien encore quelques *croix* de reste pour dejeuner domain matin aux Vendanges!...

VII. — Cent vingt francs.

Ces promesses tenaient de la féerie : le pauvre Jean Regnault, tout simple qu'il était, hésitait à y croire; mais Polyte parlait avec tant de chaleur, son enthousiasme était si vrai, il semblait si profondément convaincu!

Jean restait devant lui, bouche béante, l'interrogeant

du regard et n'osant parler, de peur de retarder l'explication espérée.

— Ah! nous y sommes! disait Polyte, qui ne se possédait pas de joie; on a eu de la peine à y venir, mais on y est!... Va me chercher tes cent vingt francs, mon fils, et je te garantis qu'avant minuit nous avons un billet de mille! — Comment feras-tu? demanda enfin Jean. — Ce n'est pas moi qui ferai, c'est toi... Je te donnerai seulement la poudre de perlimpinpin, et la manière de s'en servir. — Est-ce que tu plaisanterais? demanda Jean tristement, et avec un accent de reproche. — Non pas! s'écria Polyte, ma parole sacrée! j'ai trouvé le moyen... et le moyen est bon. — Mais enfin?...

Le lion du Temple se campa en face du joueur d'orgue, et mit ses deux mains sur la poignée de sa canne.

— Tu n'aurais jamais songé à cela, toi, Petit-Jean, dit-il d'un air de triomphe, et pourtant, c'est simple comme bonjour!... le trente et quarante n'est pas fait pour les chiens! — Le trente et quarante!... répéta Jean, chez qui ces deux nombres accouplés n'éveillaient aucune espèce d'idée. — Tu as appris le mot tout de suite, mon petit, poursuivit Polyte; c'est déjà bon signe... Le trente et quarante est un jeu de cartes qu'on appelle comme ça, parce que... Enfin, n'importe!... C'est toujours un jeu qui n'est pas usité parmi les personnes du commun... C'est facile et ça va vite... Avec cent francs seulement, tu auras ton affaire dans une demi-heure.

Le joueur d'orgue l'avait écouté jusqu'au bout. Il attendit deux ou trois secondes encore, puis il baissa la tête.

— Et c'est là ton idée? murmura-t-il avec découragement. — Un peu, mon fils. — Tu n'as pas d'autre espoir que celui-là? — Comme c'est bête, s'écria Polyte, les gens qui n'ont pas vécu!... Ça parle à tort et

à travers... Puisque je te dis, moi, que c'est une affaire sûre! — On peut perdre pourtant... — Jamais!

Le pauvre Jean désirait trop passionnément cette somme qu'on lui promettait, pour être bien difficile à persuader; cependant sa raison droite et son bon sens se révoltaient contre cette assertion dénuée de toute vraisemblance.

Bien qu'il ne fût pas joueur, il ne pouvait ignorer que tout jeu implique la possibilité de perte.

Polyte s'indignait à le voir mettre si peu d'empressement à se réjouir.

— C'est étonnant! grommelait-il avec mauvaise humeur; c'est dans le pétrin jusqu'au cou et ça fait des façons pour se tirer de presse!... As-tu tes cent vingt francs sur toi? — Non, répondit Jean, ils sont à la maison. — A ta place, moi, mon bon homme, je serais déjà parti en double et j'aurais été chercher le magot.

Jean ne bougeait pas.

Polyte le prit par les épaules, et lui fit faire quelques pas dans la direction du marché; le joueur d'orgue se laissa entraîner d'abord, puis il opposa de la résistance et s'arrêta.

— Je ne veux pas aller chercher les cent vingt francs! murmura-t-il avec une sorte de honte. — Pourquoi cela? — Parce que si ma pauvre grand'mère va en prison, elle aura grand besoin de cet argent. — Mais tu n'as qu'à vouloir pour empêcher ta grand'-mère d'aller en prison!

Jean découvrit son front qui brûlait, et tortilla sa casquette entre ses doigts.

— Jean, mon pauvre Jean, dit Polyte en colère, j'ai bonne envie de t'envoyer au diable voir si j'y suis!... mais il faut bien avoir un peu de patience avec les amis... Ecoute, c'est une chose connue, il y a plus de cinq cent mille personnes qui me l'ont dit, et toutes des personnes comme il faut... La pre-

mière fois qu'on tente la carte, on gagne toujours.

Le dandy parlait d'un ton de conviction profonde; Jean se sentait ébranlé malgré lui.

— Pourquoi la première fois plutôt que les autres? demanda-t-il encore pourtant.

Polyte haussa les épaules et le regarda en souveraine pitié.

— Que veux-tu que je te dise? s'écria-t-il, je ne peux pas t'expliquer cela, moi... c'est des choses au-dessus de ta portée; tu ne me comprendrais pas... Pour saisir ça, vois-tu bien, il faut avoir été un peu dans la societé... Mais voyons, as-tu confiance en ton vieux Polyte? — Je crois que tu as envie de me tirer d'embarras, répondit Jean; mais... — A bas les *mais!* je n'en veux pas... Si tu as confiance en moi, ma parole doit te suffire... Eh bien! aussi vrai comme voilà un bec de gaz, je suis certain de ce que je dis... La première fois qu'on joue on gagne... ça ne fait pas un pli!—Si je le croyais!... commença le joueur d'orgue à demi persuadé.—Dieu de Dieu! interrompit Polyte, est-il entêté, ce garçon-là! Moi qui te parle, j'en ai fait l'expérience... La première fois que j'ai touché une carte, j'ai gagné plein mes poches de pièces de cent sous, avec deux francs cinquante que j'avais... Juge de ce qu'on peut faire avec cent francs.—C'est pourtant la vérité! pensa tout haut le pauvre joueur d'orgue. — Quant à perdre dans ce cas-là, poursuivit Polyte dont l'éloquence s'échauffait, ça ne s'est jamais vu.... au grand jamais!... Et, réfléchis donc un petit peu, mon bonhomme... quand la mère Regnault s'éveillera demain matin et qu'elle verra de l'argent sur la table de nuit, comme elle sera contente! — Mon Dieu! mon Dieu! si ça se pouvait!... — Comme elle joindra ses mains, la pauvre vieille femme!... comme elle remerciera le bon Dieu!

Le souffle de Jean s'embarrassait dans sa poitrine tant il était puissamment ému à l'idée de cette joie.

— Tu seras auprès de son lit, toi, poursuivit encore Polyte, tu te cacheras dans quelque coin... tu la regarderas pleurer et rire!...

Jean avait de grosses larmes sur sa joue.

— Et puis, acheva Polyte, tu t'approcheras petit à petit, bien doucement, sur la pointe des pieds... tu iras te mettre auprès de son chevet... elle t'embrassera!... Comme vous serez heureux!...

Jean posa ses deux mains sur sa poitrine qui haletait.

— Ma mère, murmura-t-il, ma pauvre bonne mère? Oh! tu ne voudrais pas me tromper, Polyte... je te crois et je veux suivre tes conseils.

Le dandy frappa dans ses mains, comme s'il eût remporté une grande victoire; il mit le bras de Jean sous le sien et l'entraîna vers la place de la Rotonde.

— Ce n'est pas malheureux! dit-il en changeant de ton; allons chercher l'argent bien vite et menons la chose en deux temps!

Il ne leur fallut pas plus d'une minute pour descendre la rue de la Petite-Corderie et gagner l'allée étroite qui conduisait à la pauvre demeure des Regnault.

— Monte, dit Polyte, et dépêche-toi... moi, je vais t'attendre ici.

Le joueur d'orgue entra précipitamment dans l'allée, et Polyte se mit à faire les cent pas devant la porte.

En traversant la cour, Jean ne donna pas même un regard aux fenêtres de Hans Dorn, tant il était absorbé par l'espoir qu'on venait de faire naître en lui. Il y avait de la lumière chez Hans Dorn; les rideaux de grosse mousseline retombaient le long des carreaux et laissaient voir les chambres éclairées.

Sur ce fond demi-transparent, quelques ombres venaient se dessiner tour à tour : on aurait pu distinguer aisément la silhouette mignonne de Gertraud et la taille plus déliée d'une autre femme.

Il y avait un homme avec elles. Pour être bien certain que ce n'était point le bon marchand d'habits, Hans Dorn, il n'y avait qu'à regarder l'ombre projetée sur le rideau. Cette ombre reproduisait une taille fine et hardie, une tournure de charmant cavalier.

Jean ne vit rien de tout cela; il monta quatre à quatre les marches vermoulues de l'escalier, et se trouva bientôt devant la porte de sa mère.

La porte ne fermait qu'au loquet; mais Jean s'arrêta, comme s'il n'eût point osé franchir le seuil.

En quittant Polyte, il était tout feu; quelque chose le poussait en avant, il y avait en lui de la foi et de l'enthousiasme; mais les quelques secondes employées à traverser l'allée et la cour avaient suffi pour le refroidir. Au lieu de pousser la porte, il demeura longtemps immobile sur l'étroit palier; une main mystérieuse l'attirait en arrière; il doutait. Pour la première fois de sa vie, il s'effrayait à la pensée de voir sa mère et son aïeule.

Quand il souleva enfin le loquet, ce fut avec cette brusquerie de l'homme qui brûle ses vaisseaux et met un voile volontaire sur sa conscience.

Il entra. La grande chambre nue était éclairée par les restes d'une chandelle qui achevait de consumer sa mèche longue et inclinée. Les trois quarts de la pièce étaient dans l'ombre; la lueur, faible et inégale, s'absorbait dans les murailles sombres. Çà et là seulement, un objet dont la forme ne se distinguait point sortait vaguement de la nuit.

Quand la cendre amassée au bout de la mèche venait à tomber d'elle-même, la chandelle, ranimée pour un instant, jetait quelques éclairs plus vifs; l'œil cherchait alors quelque chose et ne trouvait rien. C'était le vide, l'indigence arrivée à son période suprême. On avait tout vendu, pièce à pièce; il ne restait plus que la serpillère grise de la fenêtre et la couverture amincie qui s'étendait sur le grabat.

En entrant, le joueur d'orgue n'entendit aucun bruit dans la chambre. Un instant il put croire que la maison était déserte; mais son regard, qui s'était tourné tout de suite vers le lit, distingua, aux lueurs mourantes de la chandelle, une masse sombre et confuse qui tranchait sur le blanc de la couverture.

Il s'approcha sur la pointe des pieds. A mesure qu'il approchait, son oreille saisissait le bruit de deux respirations pénibles et oppressées.

— Elles dorment, se dit-il, toutes deux... Je vais pouvoir!...

Il redoubla de précaution et parvint jusqu'au grabat, sans avoir fait le moindre bruit.

La masse noire aperçue de loin était un groupe immobile et endormi, composé de l'aïeule et de sa bru Victoire.

La vieille femme était à moitié couchée sur la couverture, ses pieds pendaient en dehors du lit; sa tête se renversait sur l'oreiller. Elle sommeillait, les yeux entr'ouverts et la bouche béante.

Ce n'était point du repos, mais une sorte d'insensibilité lourde que secouaient à l'improviste de douloureux tressaillements.

La mère Regnault n'avait point changé son costume des grands jours; elle était revenue de l'hôtel de Geldberg, épuisée et presque anéantie; elle s'était assise sur son lit et n'en avait point bougé.

Aux questions tendres et pieuses de Victoire, elle avait répondu par un silence morne. Une seule fois sa bouche s'était ouverte : ç'avait été pour adresser à Dieu une prière où était mêlé le nom de son fils.

Elle n'avait point raconté ce qui s'était passé à l'hôtel; elle n'avait point dit la cruauté barbare de Jacques; elle avait voulu cacher son martyre.

Durant cette longue soirée, ses yeux éteints n'avaient pas trouvé une larme.

Maintenant que la fatigue l'avait vaincue, son sommeil ressemblait à la mort.

Ses traits vieillis et tirés gardaient parmi l'anéantissement de son être, leur expression de navrante angoisse. Sa pâleur avait des teintes plombées; ses paupières, perdues dans leurs orbites creuses, semblaient attendre la main chrétienne qui ferme les yeux des cadavres.

Son souffle, faible, sifflait tout bas dans sa gorge; ses cheveux blancs s'échappaient de son bonnet et mêlaient leurs mèches autour de sa face amaigrie.

Auprès d'elle, Victorine était agenouillée sur la terre; sa tête s'appuyait contre la couverture que ses larmes avaient baignée.

Le sommeil l'avait évidemment surprise au milieu de son devoir pieux; elle avait dû s'interrompre à moitié d'une consolation entamée en voyant la mère Regnault succomber enfin à la fatigue; puis elle n'avait plus osé bouger, de peur de troubler ce sommeil qui était une trêve aux douleurs de la pauvre aïeule.

On ne voyait point son visage, qui s'appuyait à la couverture; ses mains, qui pendaient sous elle, restaient jointes et gardaient l'attitude de la prière.

C'était un tableau triste et tout plein de désolation. Le visage de Victoire n'avait pas besoin de parler; sa pose seule semblait dire toute l'immensité de sa détresse.

Quant à la vieille femme, la lumière jouait dans les rides de sa face et montrait son agonie.

Jean s'était arrêté à deux pas du lit; il voyait tout cela, il avait le cœur brisé.

En ce moment il oubliait le motif de sa venue et ne savait plus que Polyte l'attendait dehors.

Il ne savait plus rien; sa pensée s'arrêtait; ce désespoir muet et sans bornes agissait sur lui comme une contagion.

Il tomba sur ses genoux aux côtés de sa mère.

Machinalement, sa tête brûlante voulut se cacher dans les couvertures; mais il se redressa en frissonnant; son front avait touché l'humidité froide des larmes.

Il se remit debout et chercha ses idées dans son cerveau. La conscience de ce qu'il allait faire lui revint, et il se pencha au-dessus du lit pour tâter la robe de l'aïeule.

Victoire s'agita faiblement dans son sommeil et sa poitrine courbée rendit un soupir.

Jean recula épouvanté.

— Mon Dieu! murmura-t-il en pressant son cœur à deux mains, comme je tremble!... Est-ce donc un crime que je vais commettre?...

Il baissa la tête et resta un instant immobile.

Puis il reprit, comme pour se forcer à oser :

— Il le faut!... elles souffrent trop!... il n'y a que moi au monde pour les secourir!...

Il fit un pas en avant, mais il se ravisa tout à coup et tourna la tête vivement vers le coin le plus obscur de la chambre.

— Geignolet... pensa-t-il.

Au lieu de s'approcher du lit, il traversa la pièce et gagna l'angle où l'idiot dormait d'ordinaire.

Il n'y avait personne sur le maigre matelas qui lui servait de couche.

— Geignolet n'est pas là! pensa Jean; elles dorment toutes deux!... mon Dieu, est-ce vous qui m'ouvrez cette voie, et vais-je les sauver?...

En ces moments d'émotion profonde, l'âme, plus naïve, cherche partout des augures. Jean se disait que le ciel aplanissait les obstacles au-devant de lui, et il prenait espoir.

Il revint vers le grabat, et chercha de nouveau dans les plis de la robe de l'aïeule la poche où devait se trouver la petite bourse de Gertraud.

Quoique son intention fût pure et bonne, sa main

tremblait toujours. Ceux qui l'eussent aperçu en ce moment l'auraient pris pour un malfaiteur.

Son émotion le rendait maladroit; il chercha longtemps. Pendant qu'il cherchait, le moindre mouvement de sa mère ou de son aïeule mettait le comble à son trouble et lui donnait envie de fuir.

Malgré ses précautions infinies, la vieille femme sentait en quelque sorte sa présence, car elle commençait à s'agiter et ses lèvres remuaient.

Le joueur d'orgue épiait ces signes d'un prochain réveil et il se hâtait; plus il se hâtait, plus ses mains embarrassées se perdaient dans les plis de la robe.

Dans le sentiment qu'il éprouvait, il y avait de vagues craintes et comme un remords; la colère impatiente vint s'y mêler. De grosses gouttes de sueur mouillaient ses tempes.

Au moment où il commençait à désespérer, sa main sentit une ouverture dans l'étoffe de la robe, et toucha l'or convoité à travers les mailles de la bourse de soie.

Il tenait sa proie, mais il ne pouvait s'en saisir encore; une des extrémités de la bourse était en effet engagée sous le corps de la vieille femme, et il fallait l'en arracher.

C'était un travail de patience. Jean se prit à tirer doucement, doucement; la bourse ne cédait point, et l'aïeule allait s'éveiller.

Sa tête roulait sur l'oreiller, tandis que des paroles inintelligibles tombaient déjà de sa lèvre.

Ses bras allaient dans le vide; on eût dit qu'ils cherchaient à presser un être cher.

— Mon fils! mon fils!... murmura-t-elle enfin d'une voix étouffée, ne me tue pas... je suis ta mère!

Jean ne savait trop si ces paroles s'appliquaient à lui; sa tête se perdait, il sentait qu'il n'avait plus qu'un instant et il tirait plus fort.

— Mon fils! ô mon fils! disait la vieille femme en

s'agitant et en pleurant dans son rêve; je t'en prie, laisse-moi mon dernier espoir!...

Jean n'avait plus guère de courage, parce qu'il appliquait ces mots aux cent vingt francs de la bourse. Un coup d'œil jeté sur la figure de l'aïeule lui démontra suffisamment qu'elle n'était pas éveillée; il essaya un dernier effort et la bourse vint, mais cela fit un choc. La vieille femme se dressa en sursaut.

— Jacques!... s'écria-t-elle.

Le joueur d'orgue prenait la fuite, il était à cinq ou six pas du lit déjà.

— Je n'ai pas rêvé, poursuivit madame Regnault en secouant le bras de sa bru; mes yeux n'y voient plus guère, mais j'entends les pas d'un homme... Victoire! Victoire!

Victoire leva la tête à son tour.

Mais, en ce moment, Jean passait auprès de la chandelle; il souffla dessus, la nuit se fit dans la chambre.

— Qui est là? s'écria Victoire; est-ce toi, Jean?

Le joueur d'orgue ne répondit point, passa la porte, et descendit l'escalier en courant.

Polyte l'attendait en sifflant un air à roulades. Jean le rejoignit et s'appuya contre la muraille, parce que son émotion l'accablait.

— Voici les cent vingt francs de la mère Régnault, prononça-t-il lentement et d'une voix éteinte. C'est tout ce qui lui reste en ce monde... et c'est ma vie!... car je les ai volés, Polyte, et si je les perds, je me tuerai!...

VIII. — Chez Hans Dorn.

Polyte n'était plus à l'unisson. Il avait froid aux

pieds, et l'émotion qui l'avait surpris à la vue de la douleur de son ancien camarade s'était changée en mauvaise humeur, pendant qu'il l'attendait les bottes dans la boue.

Il fit un moulinet avec sa canne, et haussa les épaules d'un air dédaigneux.

— Tout ça dépend des tempéraments, dit-il; moi, je pourrais bien perdre cinq cents millions de milliards de pistoles sans songer à passer l'arme à gauche, comme disent les anciens militaires... Je suis un beau joueur!... Mais il ne s'agit pas de cela... tout ce que nous avons fait, vois-tu, c'est des bêtises... et si tu te repens d'avoir pincé les cent vingt points, ça se trouve joliment bien, mon petit.

Jean le regarda d'un air étonné.

— Oui, reprit Polyte avec une froideur croissante; j'ai réfléchi... Ça ne va plus... Mettons que je n'ai pas parlé. — Je ne te comprends pas... murmura Jean. — Ça se peut... Moi je m'entends... Quand je t'ai vu comme ça, mon bonhomme, la larme à l'œil et blanc comme un linge, je ne peux pas te dire, moi, ça m'a fait un bête d'effet... Ma parole, j'ai cru que j'allais pleurer. — Et maintenant, interrompit Jean; tu n'as déjà plus pitié de moi?... — Parole d'honneur! ce n'est pas vrai, s'écria Polyte en se réchauffant un peu; je donnerais tout ce que j'ai pour te tirer d'affaire... et même j'emprunterais si j'avais du crédit.

Il s'arrêta pour tâcher de s'asseoir sur la pomme de sa canne.

— Mais je n'ai pas de crédit, ajouta-t-il brusquement; que diable veux-tu faire?... — Tu parlais d'une maison de jeu... dit le joueur d'orgue en hésitant. — C'est vrai... je ne suis pas à l'abri d'une sottise. — Tu ne veux plus?... — Mon fils, en croquant le marmot dans ces lieux solitaires, je me suis lâché un petit bout de méditation... il faut bien tuer le temps...

Quand j'ai eu réfléchi mon content, je me suis dit : Polyte, vous êtes un grand niais... et voilà!

Jean comprenait de moins en moins.

— Je ne me suis pas mâché ça, continua le lion du Temple; le fin mot, vois-tu, c'est qu'il n'y a pas moyen...

Tout à l'heure Jean hésitait devant l'expédient proposé comme devant un crime, volontiers eût-il fait un pas en arrière. Maintenant qu'on lui barrait la route, la rage d'avancer le prenait. Tout homme est fait ainsi.

Cette maison de jeu qui lui causait naguère tant de frayeur, il la convoitait maintenant avec une envie passionnée; il voulait jouer, à toute force, il n'avait plus peur de perdre.

Il lui semblait qu'on lui arrachait une chance certaine de salut.

— Et pourquoi n'y a-t-il pas moyen? dit-il en se redressant avec vivacité. — Tenez! tenez! grommela Polyte, le petit mordait tout de même... Ne va pas me manger, mon bonhomme, ajouta-t-il tout haut; ce n'est pas moi qui suis cause de cela. — Mais pourquoi? dis donc pourquoi? répétait le joueur d'orgue avec dépit et colère. — Il est étonnant qu'un homme comme moi, répliqua Polyte d'un ton de suffisance, ayant l'habitude de la société, n'ait pas pensé à la chose du premier coup... Le fait est qu'il y a plusieurs raisons, mon pauvre Jean... Avec de l'aplomb tu pourrais entrer, quoique blanc-bec, car il n'y a pas de sergents de ville pour demander les extraits de naissance... mais c'est tous gens soignés et comme il faut dans ces endroits-là... Ta veste de velours et ta casquette ne seraient pas de mise.

Jean baissa la tête; cette objection lui parut accablante.

— Mon Dieu! mon Dieu!... murmura-t-il, est-il possible d'être arrêté par une chose comme ça!...

— C'est dur, répliqua le dandy, mais que veux-tu? sans tenue on ne passe nulle part.

Jean tourmentait de la main son front brûlant; il était tout prêt à pleurer de rage.

— Là-dessus, mon bonhomme, reprit Polyte, je vais te souhaiter meilleure chance et m'évanouir. — Reste encore un peu! s'écria Jean avec prière. — Je resterai tant que tu voudras, mon fils... mais ça ne sert à rien et ça ne m'amuse guère... A ta place, j'aimerais mieux accepter un verre de kirsch que de me désoler à vide... Quand on ne peut pas, que diable! on ne peut pas...

La tête de Jean se releva tout à coup.

— J'ai trouvé! s'écria-t-il avec une figure radieuse. — Qu'as-tu trouvé? — J'ai trouvé le moyen d'avoir une tenue. — Ah! bah! — Tu vas voir... tout ce qu'il y a de mieux!

Jean ne se possédait pas de joie. Il avait oublié le malheur de sa famille; l'avenir lui souriait; il voyait des tas d'or, une vieillesse heureuse pour sa grand'-mère. Il voyait sa mère dans une bonne boutique, et un habit neuf sur le dos de Geignolet; et il lui restait encore assez d'argent pour épouser sa gentille Gertraud, dont la pensée ne le quittait jamais.

Que de bonheurs!...

Il prit la main du dandy, et la serra entre les siennes avec transport.

— Mon bon Polyte, dit-il, attends-moi seulement un petit quart d'heure.

Le lion fit une grimace d'invincible répugnance.

— Je t'en prie! insista Jean, qui craignait un refus. — Je t'attendrai quinze jours s'il le faut, répliqua Polyte; mais pas ici... Quelqu'un pourrait passer et dire à Joséphine que je fais un peu le loup-garou... ça nous occasionnerait des malentendus... Fais tes affaires; prends ton temps, et viens me rejoindre à l'estaminet de *l'Epi-Scié*, à côté du Cirque. — C'est

entendu, dit Jean, qui eût été le rejoindre aux antipodes; à bientôt! — A bientôt.

Le dandy tira les pattes de son gilet, remonta sa cravate et assura son chapeau sur sa grosse chevelure; cela fait, il prit la route du boulevard, en tendant le jabot, en effaçant les coudes et en se donnant toutes sortes de grâces.

Jean rentra précipitamment dans l'allée et traversa la cour une seconde fois; mais au lieu de prendre l'escalier de sa mère, il tourna sur la droite et se dirigea vers le logis de Hans Dorn.

— Si son père pouvait être sorti! murmurait-il en grimpant lestement; mais je parie qu'il va être sorti!... J'ai du bonheur, ce soir!

Il arriva devant la porte du marchand d'habits et frappa trois petits coups, qui d'ordinaire étaient un signal entre lui et Gertraud.

Personne ne lui répondit.

Pourtant il avait vu de la lumière aux fenêtres en passant par la cour. Le logis n'était pas abandonné.

Quand un homme timide se prend à éprouver un accès de hardiesse, rien ne refroidit sa vaillance comme ces retards vulgaires qui suspendent durant des heures un honnête homme au cordon d'une sonnette.

Tel solliciteur oublie son discours d'entrée en ces perfides moments; tel autre perd d'avance son sourire : après trois coups de sonnette, l'homme le plus brave cherche en vain son aplomb disparu.

Jean avait frappé avec confiance; mais à mesure qu'il attendait en vain la réponse, sa confiance tombait, son front se rembrunissait, sa timidité naturelle reprenait le dessus.

Hans Dorn pouvait être à la maison; Gertraud était peut-êre couchée. Jean se sentait venir la chair de poule, en songeant que c'était peut-être le marchand d'habits lui-même qui allait lui ouvrir la porte, et il n'osait point redoubler son appel.

Pendant qu'il hésitait à frapper une seconde fois, son oreille tendue cherchait à deviner ce qui se passait à l'intérieur de la maison.

Il entendait bien quelque chose au delà de la porte : c'était comme le double murmure d'un intime et discret entretien; mais, à la traverse de ce bruit, un autre bruit venait qui empêchait Jean de conjecturer, ou du moins d'être sûr.

Cet autre bruit arrivait on ne savait d'où; il était faible, il était sourd, il ne cessait jamais.

Jean habitait la maison depuis son enfance, et n'y connaissait aucun métier qui pût produire ce son persistant et continu.

S'il avait été dans le voisinage d'une prison, il aucru entendre quelque condamné grattant la maçonnerie de sa cellule et tâchant de percer un mur.

Ses yeux ne pouvaient point venir en aide à ses oreilles. L'étroit palier qui précédait la demeure de Hans était plongé dans une obscurité complète. Le bruit continuait. Il y avait des instants où Jean croyait qu'en étendant la main il allait saisir ce travailleur nocturne qui minait la muraille.

D'autres fois, il ne savait plus d'où partait le son; il ne savait plus ce qu'était le son. La nuit, on entend parfois de ces mystérieux murmures qu'on ne peut ni expliquer ni définir. Dix-neuf fois sur vingt ils ont la cause la plus naturelle du monde; mais celui qui les écoute et qui cherche à deviner fait presque toujours appel à son imagination. C'est alors tout un roman, bâti à la minute sur la pointe d'une aiguille.

Le lendemain matin, le roman s'évanouit, le drame s'affaisse. C'était une girouette qui tournait, une porte mal close qui battait au vent, un chien qui grattait, un épicier trop âpre à la besogne qui avait choisi l'heure effrayante de minuit pour casser un pain de sucre en petits morceaux...

Jean n'était point dans cette situation tranquille qui

permet à l'esprit de faire la chasse aux hypothèses, mais ce bruit l'intriguait malgré lui et presque à son insu. Il fit le tour du palier; il tâta partout la muraille et ne trouva rien.

Il n'y avait personne. Si le son venait d'une source terrestre, il avait lieu chez Hans Dorn lui-même ou dans un petit bûcher noir appartenant également au marchand d'habits.

Et au fait, on disait que le père Hans avait beaucoup d'argent chez lui pour un homme de sa sorte. Peut-être creusait-il une cachette pour son trésor.

Jean avança la main dans l'ombre pour tâter la porte du bûcher; elle lui sembla solidement fermée en dedans...

Ce bruit, quel qu'il fût, avait commencé bien avant l'arrivée de Jean Regnault, mais lorsqu'il s'était fait entendre pour la première fois, il n'y avait nulle oreille ouverte pour le saisir.

Hans Dorn était sorti depuis la brune, et sa fille, la jolie Gertraud, avait bien autre chose à faire vraiment qu'à écouter les rats travaillant dans le vieux mur.

Elle donnait soirée. Son père lui avait dit d'aimer Franz et de le servir : elle suivait ces recommandations en conscience.

C'était bien Franz que Petite avait aperçu deux heures auparavant, traversant la place de la Rotonde, et se glissant dans l'allée sombre du marchand d'habits.

Franz voulait voir Gertraud. Il avait bien des choses à lui dire. Il avait tout un chapitre bizarre à joindre à son fantastique récit du matin. La joie débordait dans le cœur de Franz. Le roman de sa destinée marchait; il était presque fou à force d'espoir; il lui fallait un confident.

Et puis quelques paroles échangées le matin avec Gertraud, tandis que le père Hans cherchait le fa-

meux paquet d'habits, avaient ouvert à notre homme tout un nouvel horizon.

Gertraud connaissait Denise; elle semblait l'aimer. Et combien Gertraud avait gagné dans l'esprit de Franz depuis qu'il savait cela! Comme il la trouvait meilleure et plus jolie! Comme il l'aimait sincèrement et d'un amour de frère!

Denise et lui étaient séparés depuis que son expulsion de la maison de Geldberg l'avait éloigné de ces riches salons, dont la porte s'entr'ouvrait pour lui autrefois. Il n'avait plus aucun moyen d'approcher mademoiselle d'Audemer. La veille, dans ce moment solennel où il se croyait sûr de mourir, il avait été obligé, pour lui adresser un dernier adieu, de prendre un de ces moyens romanesques qui n'aboutissent à rien d'ordinaire, sinon à compromettre la femme aimée. Sans cette circonstance du duel, Franz n'aurait jamais essayé de cette voie téméraire où tout le danger était pour Denise. Il était entreprenant, mais malgré l'étourderie de son âge et de son caractère, il avait la délicatesse des belles âmes : il eût reculé toujours devant une tentative périlleuse pour celle qu'il aimait. Maintenant Denise lui avait donné des droits. Il gardait comme un trésor, tout au fond de son cœur, l'aveu cher de la jeune fille.

Mais entre elle et lui les mêmes obstacles subsistaient toujours. La porte de madame la vicomtesse d'Audemer était fermée pour Franz, aujourd'hui aussi bien que la veille. Il n'avait aucun moyen de voir Denise, et cette entrevue si charmante devant la porte de l'hôtel, et ce baiser accordé dont le souvenir le faisait frissonner d'aise, tout cela semblait devoir aboutir à la peine d'une longue séparation, d'une séparation qui pouvait n'avoir point de terme.

Si Franz n'avait pas rencontré la petite Gertraud, dont le gai sourire lui était comme un augure de bonheur, il eût douté de l'avenir.

Sa situation avait bien changé depuis la veille : il le croyait du moins; son cœur était plein d'espoirs fougueux et presque insensés. Il rêvait pour lui, pauvre orphelin, ignorant jusqu'au nom de son père, la noblesse et la fortune, il se voyait sur le point de percer l'obscur secret, qui environnait sa vie.

Mais ce n'étaient que des espoirs, et en attendant, il aimait Denise avec passion. L'idée de ne plus la voir le navrait. Maintenant qu'elle lui avait montré le fond de son cœur, il ne pouvait se faire à l'idée d'être séparé d'elle.

C'était Gertraud qui devait le tirer de cette peine. Il ne l'avait vue que deux fois encore, mais les circonstances que Franz appelait un hasard avaient serré leur liaison d'une manière imprévue. Sans chercher à sonder la source de ce sentiment, Franz comptait sur Gertraud comme sur une vieille amie. Il n'expliquait point la confiance qu'il avait en elle; il avait foi; il croyait au dévouement de la jeune fille. Il y croyait jusqu'à placer sur cette chance fragile tous ses espoirs d'avenir, et il venait vers elle lui dire tout son cœur; et il était heureux par avance, rien qu'à la pensée de ce qu'il allait confier et de ce qu'il allait apprendre.

Pourtant il n'y avait rien eu de nouveau entre lui et la jolie fille de Hans Dorn. Quelques paroles rapides, échangées tout bas, à la suite desquelles il avait dit : « Je reviendrai... » en était-ce assez pour que Gertraud pût savoir tout ce que Franz espérait d'elle? Peut-être. Franz ne doutait de rien et il ne s'était jamais senti si joyeux.

Quand il monta l'escalier de Hans Dorn, il y avait longtemps déjà que le marchand d'habits était sorti sans dire à sa fille où il se rendait. Gertraud était seule dans la chambre d'entrée. Le bruit mystérieux entendu par Jean Regnault sur le carré n'avait pas encore commencé.

Gertraud brodait, suivant son habitude. Elle était assise auprès d'une petite table qui supportait sa lampe et tous les menus ustensiles nécessaires à son ouvrage. Mille pensées riantes ou mélancoliques se succédaient en elle et mettaient leurs reflets tour à tour sur son gentil visage.

Elle n'avait pas revu Jean depuis le matin. Le plus souvent elle songeait à lui : ses traits prenaient alors une expression attendrie. Elle aimait Jean d'un amour sérieux, profond, sincère, et Jean était si malheureux!

Mais elle avait seize ans. La tristesse ne s'obstine point à cet âge et s'enfuit au premier vent de gaieté. Elle croyait d'ailleurs que les cent vingt francs, fruit de son économie, auraient suffi à la mère Regnault pour apaiser ceux qui la poursuivaient.

De temps en temps, sur son front qui s'inclinait, rêveur, un rayon vif passait. Sa tête se relevait. Un éclair souriant s'allumait dans son œil.

C'était bien alors la petite espiègle que nous avons vue aux premiers chapitres de cette histoire, la joyeuse et bonne fille au cœur ouvert, à l'âme franche; c'était encore la malicieuse enfant amante du rire et guettant la joie au passage.

En ces moments où son front s'éclairait, où ses yeux brillaient et jetaient leur voile de mélancolie, son regard se portait toujours vers la porte d'entrée. Elle attendait quelqu'un, et ce quelqu'un tardait au gré de son impatience.

Enfin elle entendit un pas dans la cour, puis dans l'escalier.

— Je savais bien!... murmura-t-elle en souriant avec triomphe.

Jusqu'alors, elle n'avait point eu l'idée de chanter; mais en ce moment elle activa sa broderie et entama un couplet au hasard.

On frappa. Elle continua de chanter.

On frappa plus fort.

— Petite Gertraud, dit en même temps une voix de l'autre côté de la porte, je vous entendrai bien mieux quand vous aurez ouvert.

La jeune fille s'interrompit en un éclat de rire.

— Qui êtes-vous? demanda-t-elle sans se lever encore.

La voix du dehors prit un accent piteux et en même temps moqueur.

— Mam'zelle Gertraud, répondit-elle, je suis le pauvre Jean, votre voisin, et je viens... — Chut! s'écria la jeune fille, qui se leva rougissante. — Je veux bien me taire, reprit encore la voix; mais si vous n'ouvrez pas, je vous joue *la Parisienne* sur mon orgue de Barbarie!

Gertraud ne riait plus. Son front était pourpre. Il y avait dans ses yeux une étincelle de colère.

Elle ouvrit cependant. Franz fit son entrée ordinaire et la baisa sur les deux joues à la fois, en riant de son mieux.

Gertraud se recula toute sérieuse.

— Mon père n'est pas là, monsieur, dit-elle. — Tant mieux! s'écria Franz, qui referma la porte; mon ami Hans serait de trop entre nous deux ce soir, petite Gertraud... nous avons tout plein de secrets à nous dire. — Pas moi, du moins, répliqua la jeune fille qui baissait les yeux et dont le joli visage gardait une expression de rancune. — Vrai?... dit Franz désappointé. — Bien vrai, monsieur.

Franz perdit son sourire et resta devant elle les bras pendants.

Gertraud s'était assise et avait repris sa broderie. Elle semblait toute à son travail.

Franz était muet; il y eut un long silence.

Au bout d'une grande minute, la jeune fille souleva imperceptiblement la soie de ses beaux cils, et glissa un regard oblique vers son compagnon.

Le pauvre Franz avait l'air bien triste, et cela contrastait péniblement avec sa récente gaieté. Le regard de Gertraud, qui était d'abord sournois et hostile, se radoucit par degrés insensibles.

Mais elle ne parla point encore.

— Vous ne l'avez donc pas vue?... murmura Franz.

— Non, monsieur, répondit Gertraud, qui baissa les yeux sur sa broderie, avec le parti pris d'être impitoyable.

Franz poussa un gros soupir.

Il y eut un nouveau silence.

Au bout d'une autre minute, Gertraud releva une seconde fois ses longs cils. Franz avait la tête inclinée; ses impressions soudaines et vives, comme celles d'un enfant, exagéraient tout; il était désespéré.

La jeune fille eut pitié cette fois; sa voix redevint douce et bonne.

— Aussi, murmura-t-elle avec un petit reste de rancune, pourquoi vous moquez-vous de Jean Regnault!...

La figure de Franz s'éclaira.

— Vous l'avez vue, s'écria-t-il, et c'est pour vous venger que vous avez dit tout cela! — Non, monsieur; il ferait beau vraiment prendre tant de peine pour un méchant! — Gertraud! ma petite Gertraud! supplia Franz; n'est-ce pas que vous l'avez vue? — On serait bien payée, monsieur, si l'on s'occupait de vos affaires! — Mon Dieu! s'écria Franz, qui aurait passé par le trou d'une aiguille; ce pauvre Jean!... ce bon Jean!... mais je l'aime, moi, savez-vous bien... Gertraud! en grâce, dites-moi, si vous l'avez vue! — Vous ne vous moquerez plus de lui! — Sur mon honneur, jamais!... Ah! si Denise m'aimait seulement la moitié autant que cela!...

Franz prononça ce souhait les mains jointes et les yeux au ciel.

Le sourire de Gertraud était tout à fait revenu.

— Je ne sais pas si on vous aime, dit-elle; mais on était bien triste quand je suis arrivée; on avait les yeux rouges de larmes... Quand j'ai parlé de vous, on a pâli... Quand j'ai dit que vous étiez sauvé, on m'a embrassée et l'on a joint ses jolies petites mains blanches pour remercier Dieu en pleurant...

IX. — La fée.

Franz riait; Franz pleurait; Franz couvrait de baisers la main de Gertraud.

— Et vous me cachiez tout cela! dit-il d'une voix qui voulait être gaie, mais qui tremblait; oh! méchante! méchante!... — Vous vous étiez moqué du pauvre Jean... murmura Gertraud. — Parlez-moi d'elle encore, reprit Franz insatiable; dites-moi tout, maintenant que nous avons fait la paix!

Il alla chercher une chaise et s'assit auprès de la jolie brodeuse.

— Oh oui! reprit Gertraud, elle vous aime bien, la pauvre demoiselle!.., et si l'on se moquait de vous devant elle, je crois qu'elle vous défendrait mieux encore que je ne sais défendre Jean Regnault... Quand elle est entrée dans la chambre où je l'attendais. j'ai eu peur, tant je l'ai trouvée changée!... Il y avait quelque chose d'égaré dans ses yeux... Au lieu de venir à moi comme d'ordinaire, car elle est toujours si affable et si bonne! elle se jeta dans un fauteuil et couvrit son visage de ses mains.

J'avais les larmes aux yeux, M. Franz, à entendre les sanglots qu'elle voulait étouffer...

« — Votre servante, mademoiselle Denise, lui disje, je viens pour la broderie...

» Elle ne m'écoutait pas. Je m'approchait d'elle

bien doucement, et je m'assis sur un coin de chaise, à ses côtés.

« Et je repris tout bas :

» — Ne voulez-vous point m'entendre, ma chère demoiselle Denise?... je voudrais tant vous consoler et vous voir joyeuse.

» — Joyeuse! répéta-t-elle; oh! ma pauvre Gertraud!... si tu savais! »

Elle me regarda en disant cela et ses mains cessèrent de couvrir son visage... on eût dit que des années de chagrin avaient pesé sur son front. Moi qui l'avais vue, la veille, si joyeuse et si belle, je ne la reconnaissais plus... Oh! M. Franz, il faut l'aimer bien et l'aimer toujours!...

Franz prit la main de Gertraud et la mit sur son cœur qui sautait dans sa poitrine. La jeune fille sourit.

— Je ne savais comment faire, poursuivit-elle, car il y avait une vieille domestique qui allait et venait dans la chambre voisine... pourtant je ne pouvais pas la laisser souffrir ainsi.

Je pris sa main qui était froide et que je réchauffai entre les miennes.

« — Je sais pourquoi vous pleurez, dis-je; il devait se battre en duel ce matin. »

Sa prunelle morne s'anima pour exprimer de l'étonnement.

« — De qui parlez-vous, Gertraud? » murmura-t-elle.

Je me penchai sur sa main et je la baisai longtemps pour ne point l'embarrasser de mon regard, au moment où elle allait rougir...

Je pris mon grand courage et je répondis :

« — Je parle de M. Franz. »

Sa main trembla légèrement dans la mienne; je me gardai de relever les yeux.

Je sentis qu'elle s'inclinait vers moi. Son bras li-

bre entoura mon cou : elle m'attira jusque sur son sein qui battait comme bat votre cœur...

« — Gertraud, Gertraud! murmura-t-elle, nous étions amies dans notre enfance, et je vous ai toujours gardé mon affection...

» Elle s'arrêta; je crus l'avoir offensée.

» Mais au moment où j'allais relever la tête, une larme brûlante tomba sur mon front.

» — Dites-moi tout, reprit-elle; je ne sais pas comment vous m'avez devinée; mais c'est bien vrai, mon Dieu! je l'aimais!... oh! je l'aimais, et je n'aimerai jamais que lui! «— Dieu merci, ma chère demoiselle, m'écriai-je en relevant la tête cette fois, pour entendre ce que vous venez de dire, je suis bien sûre que M. Franz se battrait encore demain matin de grand cœur! » — Vous êtes un bon petit ange, Gertraud, interrompit Franz, qui trépignait sur sa chaise; et que fit Denise? — Elle n'osa pas comprendre tout de suite poursuisit la jeune fille, tant elle avait peur de se tromper!... peu à peu, tandis qu'elle m'interrogeait timidement du regard, une nuance rose revenait à sa joue... cela me réchauffait le cœur.

» Je la regardais en souriant et je devinais la question qui se pressait sur sa lèvre.

» — Ma chère demoiselle, dis-je, et je n'ai jamais prononcé une parole avec tant de plaisir, j'ai vu M. Franz depuis son duel. — Il vit?... s'écria-t-elle.

» Puis elle ajouta précipitamment :

» — Et n'est-il point blessé?

» Après ma réponse, elle demeura un instant silencieuse et recueillie; elle avait les mains jointes, elle remerciait Dieu.

» Si vous saviez, M. Franz, comme elle était belle!...

» Je lui dis alors ce que je connaissais de votre duel; je dis qu'elle était votre unique pensée, et que si j'étais venue, c'était sur votre prière...

» Elle était heureuse. A mesure que je parlais, je voyais de fraîches couleurs revenir à sa joue; la trace des larmes récentes s'effaçait autour de ses beaux yeux.

» Sa joie était celle d'un enfant. Elle m'embrassait comme si j'eusse été sa sœur. Elle admirait ma broderie. Elle trouvait l'air doux, le ciel brillant.

» Tout lui servait de motif à se montrer contente!

» Puis, tout à coup, son front se rembrunit légèrement.

» — Mon pauvre frère! murmura-t-elle; il est arrivé de ce matin et je ne l'ai pas encore embrassé... mon Dieu! cette crainte me rendait folle... »

Elle me quitta pour réparer le temps perdu auprès de son frère, et lui payer sa dette de caresses.

— Et en partant, demanda Franz, elle n'a rien dit pour moi?

Gertraud se retint de rire et prit un petit air scandalisé.

— N'est-ce donc pas assez, monsieur? dit-elle. — Oh! si, répliqua Franz, que de grâces j'ai à vous rendre, Gertraud, ma bonne petite sœur!

Pendant tout le récit de la jeune fille, Franz était resté silencieux. Une émotion profonde et sérieuse avait remplacé le caractère sémillant et léger de son visage. Durant quelques secondes encore, il se recueillit en lui-même pour savourer la plénitude de sa joie. Mais cela ne pouvait durer; sa nature pétulante voulait s'agiter et s'épandre au dehors.

— Merci, petite sœur, dit-il en approchant sa chaise de celle de Gertraud, et en redonnant à ses traits leur expression de gaieté vive; je vous aime dix fois plus qu'il ne faut, voyez-vous, pour avoir le droit de m'appeler votre frère... Que vous êtes gentille et bonne!... laissez-moi baiser ces petites mains qui ont réchauffé les siennes!

Gertraud n'y voyait point de mal.

Mais Franz, après avoir baisé les deux petites mains, ensemble et l'une après l'autre, mit ses lèvres sur le front de la jeune fille, qui rougit cette fois et s'esquiva.

— Ne craignez rien, ma sœur, dit Franz, qui, pour le moment, était sentimental; la place où tomba cette larme... vous savez?

Gertraud éclata de rire et revint s'asseoir.

— Et vous, reprit-elle, qu'aviez-vous donc de si intéressant à me dire? — Oh! moi, dit Franz, dont la physionomie mobile se transforma encore une fois, c'est toujours la suite de mon histoire fantastique... Je crois, ma parole d'honneur, que je vais devenir un personnage d'importance!... Vous souvenez-vous bien de mes aventures de cette nuit, Gertraud? — Oh! oui, répondit la jeune fille, dont la fraîche figure prit soudain une expression d'intérêt avide. — Eh bien! poursuivit Franz, cela continue... Nous marchons de mystère en mystère... Il faut que je sois le fils de quelque prince!... — D'un prince! répéta Gertraud naïvement. — A moins, continua Franz, moitié riant, moitié sérieux, qu'une fée puissante n'ait pris à tâche de me protéger...

Gertraud ne répondit point; elle écoutait.

— En tous cas, reprit Franz, je m'y perds complétement et je déclare que je ne suis pas de force à résoudre ce problème... Voici les faits, petite Gertraud; nous verrons si vous devinez mieux que moi... Vous savez bien ce cadeau qu'une main mystérieuse avait glissé dans ma poche au bal Favart? — La bourse pleine d'or? dit la jeune fille. — Précisément!... Eh bien, je ne suis pas encore très-vieux et je ne me pique pas d'une sagesse énorme... Cette bourse, d'ailleurs, m'avait déjà mis des idées plein la tête... je rapportais la chose à ma famille inconnue, et il me semblait impossible que ce cadeau ne fût point suivi de quelque autre... aussi, tant qu'a duré la jour-

née, je me suis imposé la tâche de commettre folie sur folie... — Je m'en rapporte à vous! murmura Gertraud. — Petite sœur, vous avez raison, car je m'y entends d'une manière admirable. — Vous avez dépensé la bourse jusqu'au dernier louis? — Fi donc!... j'ai dépensé le quadruple, et je n'ai pas acheté tout le nécessaire, tant s'en faut! — Et qu'allez-vous devenir? demanda Gertraud. — Bah! s'écria Franz, et la fée, s'il vous plaît!... vous allez voir!... J'avais commandé d'assez jolis meubles chez Monbro. Quoique je sois le plus mauvais cavalier du monde, j'avais donné des arrhes à Crémieux pour un petit anglais qui n'a pas son pareil dans tous les Champs-Elysées... J'avais bien jeté çà et là quelque autre argent par la fenêtre... et je revenais flottant un peu entre le plaisir de la fantaisie satisfaite et une manière de remords. Il y a si peu de temps que je suis riche! Je rentrais dans mon hôtel de la rue Dauphine, et j'allais demander la clé de ma petite chambre à la portière. Tout en tournant le bouton de la loge, je me reprochais une omission grave : n'avais-je pas oublié de retenir un autre appartement?...

Franz haussa les épaules avec une fatuité si bonne et si naïve, que personne n'aurait pu la lui imputer à mal. Il se posait ici en Mondor dans cette même chambre où il était entré, la veille, avec sa garde-robe entière sous le bras.

Et il parlait de folies prodigues, de meubles rares, de chevaux; et il s'excusait presque de n'avoir point loué un palais pour abriter sa jeune opulence...

Mais tout cela était dit si gaiement et de si bonne foi! le rire qui accompagnait ces forfantéres était si franc! la bouche d'enfant qui les prononçait était si rose et si charmante!

Il en est des paroles comme de certaines parures qui enlaidissent la laideur et qui font rayonner la beauté.

La petite Gertraud était à mille lieues de ces réflexions. L'impression qui les fait naître n'existait même pas en elle; Franz aurait pu pousser ses énormités au centuple, sans la choquer le moins du monde. Elle écoutait de tout son cœur, affriandée par la bizarrerie mystérieuse du premier récit de Franz. S'il y avait en elle un autre sentiment que la curiosité, c'était d'abord beaucoup d'intérêt pour le conteur, et un peu d'impatience excitée.

Elle était comme ces lecteurs impitoyables qui maugréent contre le romancier, chaque fois que le drame se ralentit et que la passion prend haleine.

Elle attendait.

— Et, sans appartement, reprit Franz, où diable mettre mes meubles de Moubro? — C'est clair, dit Gertraud pour couper court. — Mais j'étais fatigué! continua maître Franz; chaque jour à son travail... je pensais que je pouvais remettre la chose à demain.

« J'entrai. Au lieu de me laisser prendre ma clé, comme à l'ordinaire, ma concierge, qui est une femme d'importance et qui ne m'avait témoigné jusqu'alors qu'un intérêt légèrement dédaigneux, où perçait le sentiment de son immense supériorité, ma concierge quitta son fauteuil de cuir et me tira honnêtement ses lunettes rondes. C'est sa manière de saluer.

» Son mari cessa de travailler et souleva même sa casquette avec respect. Ce concierge, qui raccommode de vieux souliers, possède au plus haut degré l'orgueil de sa position sociale; il ne m'avait jamais fait l'honneur de me montrer son crâne à découvert.

» Les enfants, qui jouaient dans un coin de la loge mirent fin à leur tapage, et me regardèrent avec de grands yeux tout pleins d'étonnement et de vénération.

» Il était alors six heures et demie du soir environ,

peut-être sept heures... A quelle heure mon bon ami Hans Dorn est-il sorti, Gertraud?

— Vers cinq heures et demie, répondit la jeune fille qui ne savait point où tendait cette question.

Franz réfléchit un instant avant de reprendre le fil de son histoire.

— A la rigueur, murmura-t-il entre ses dents, ce pourrait être lui... Mais comment penser?...

» Cette réception de mes concierges et de leur jeune famille, poursuivit-il tout haut, était si puissamment extraordinaire, que je restai comme ébahi, rendant salut pour révérence, et ne sachant trop si l'on se moquait de moi.

» — Je viens prendre ma clé, dis-je en balbutiant. — Est-ce que vous allez remonter là-haut? demanda la concierge. — Mais, ma chère dame, il me semble...

» La portière sourit; le portier sourit; les enfants sourirent.

» Moi j'étais sur le point de me fâcher.

» Mais la concierge, qui voyait la tempête, s'empressa de mettre et d'ôter ses lunettes, puis elle me dit tout doucement :

» — Je pensais que monsieur allait entrer dans son appartement dès ce soir. — Mon appartement?... répétai-je.

» Je croyais rêver!

» — Monsieur a loué l'appartement du premier... six pièces de plain-pied, fraîchement décorées, avec la grande terrasse sur la cour... — Allons! me dis-je, c'est le second chapitre du bal masqué. L'action marche... ça promet énormément!

» Et, pour ne pas rester au-dessous de la situation, je plantai mon chapeau sur ma tête en pleine loge, comme il convient à un locataire de premier étage,

» — C'est bien, ma chère dame, repris-je du bout

des lèvres; je trouve seulement qu'on s'est un peu pressé, vu les ordres que j'avais donnés... Mais montrez-moi cet appartement, je vous en prie.

» La concierge passa devant moi, ses lunettes à la main, et se mit à monter l'escalier, en s'arrêtant à chaque marche pour m'adresser d'agréables sourires.

» Je la suivais, très-grave et très-froid.

» On ouvrit la porte. Je trouvai l'appartement coquet, frais, gentil, gai, convenable enfin au demeurant, mais un peu mesquin.

» — Cela me semble petit, dis-je à la concierge. — La chambre de monsieur... commença-t-elle.

» Je la compris à demi-mot, et mon regard la foudroya, faut-il croire, car il me sembla qu'elle allait rentrer sous terre.

» — J'ose espérer balbutia-t-elle, que je n'ai pas mécontenté monsieur?

» Je fis un geste; elle se tut; pour donner une autre direction à mes idées, elle ouvrit une petite armoire d'attache, et y prit un portefeuille qu'elle me remit.

» — Monsieur sait ce que c'est, dit-elle; les billets de banque...

» — Je veux être décapité, Gertraud, si j'en savais le premier mot!

» — C'est bien, c'est très-bien, répondis-je pourtant; je sais, ma chère dame...

» Et j'eus la vertu de mettre le portefeuille dans ma poche, sans même regarder les billets de banque.

» Que dites-vous de cela, petite Gertraud?... »

— C'est étrange! répliqua la jeune fille, qui ne songeait point, assurément, à l'aplomb de Franz, mais bien aux aventures racontées. — En définitive, continua le jeune homme, l'appartement tel qu'il est pourra contenir tant bien que mal mes meubles de Monbro... je l'ai gardé.

» Mais ce n'était pas là le principal. Pendant que j'avais ma digne concierge sous la main, j'ai voulu m'informer quelque peu, et tâcher de voir clair au fond de toutes ces complications mystérieuses.

» Ceci était d'autant plus difficile, que la position prise par moi me défendait les questions directes. J'étais censé savoir; je m'étais campé en maître; tout ce qu'on avait fait, c'était moi qui l'avait ordonné.

» Comment interroger, après cela?

» Heureusement, pour faire parler les concierges, il n'est pas besoin de s'épuiser en questions, une simple permission tacite suffit à leur délier la langue, et, une fois que leur langue est en branle, Dieu sait qu'elle ne s'arrête point!

» J'appris de cette manière, sans grands efforts de diplomatie, que mes prétendus chargés d'affaires sortaient de l'hôtel juste au moment où j'y étais rentré moi-même.

» Ils étaient deux, dont l'un était resté à la porte dans sa voiture, tandis que l'autre retenait le logement en mon nom et payait deux termes d'avance.

» La chose s'était faite avec une certaine précipitation; on eût dit (ceci est une remarque de la concierge) que mon chargé d'affaires craignait mon retour.

» Il avait parcouru l'appartement et donné un coup d'œil rapide à toutes chosse; il avait mis dans une armoire, sous la garde expresse de la concierge, le portefeuille aux billets de banque; puis il s'était retiré comme il était venu, en laissant pour moi ses compliments anonymes...»

Franz se tut.

— Après? dit Gertraud qui attendait quelque chose encore. — C'est tout. — Vous n'avez rien appris de plus sur ces deux hommes? — Rien de plus. — Et vous ne soupçonnez pas qui ce peut être? — Si fait, répondit Franz.

X. — Petite sœur,

La jolie Gertraud écoutait plus attentive. Elle attendait impatiemment les conjectures de Franz touchant ces inconnus qui s'étaient chargés de lui retenir un appartement rue Dauphine, et de faire descendre ses pénates de la mansarde au premier étage.

Franz fut quelque temps avant de reprendre la parole. Il repassait en sa mémoire des réflexions déjà faites, et cherchait de nouveau.

— Si fait, répéta-t-il enfin; pour l'un des deux, j'ai plus que des soupçons, c'est presque une certitude. — Qui est-ce? demanda Gertraud impatiente. — Mais cette certitude, reprit Franz, ne me mènera pas très-loin, car j'ignore le nom de cet homme... N'importe! on peut tâcher... Ce qu'il y a de certain, c'est que, d'après les descriptions de ma concierge, l'homme resté dans la voiture était ma vision du bal Favart. — Ah!... fit Gertraud qui resta la bouche béante. — Le fameux cavalier allemand en personne, ajouta Franz, le majo, l'Arménien... ce personnage triple qui me poursuit de sa protection. — Et l'autre? demanda la jeune fille.

Franz hésita et regarda Gertraud en face.

— L'autre, répéta-t-il, c'est plus malaisé... Si j'en crois le portrait fait par ma concierge, nous saurions parfaitement le nom de celui-là... et vous le connaîtriez mieux encore que moi, petite sœur.

Gertraud n'en était que plus intriguée.

— Costume et tournure, continua Franz, tout se rapporte complétement à l'homme dont je vous parle... C'est son âge... il n'y a pas jusqu'à son léger accent allemand!... Quant à sa figure, on m'a dit qu'il avait

l'air de l'honnêteté en personne, et de plus en plus j'ai cru reconnaître votre père, Gertraud.

— Mon père! s'écria la jeune fille stupéfaite.

Ce mot arrachait Gertraud aux espaces fantastiques où son imagination allemande galopait naguère; le nom de son père la ramenait en pleine réalité.

Son premier mouvement fut la surprise, parce que l'idée de son père était en elle à cent lieues de ces autres idées capricieuses et bizarres éveillées par le récit de Franz. Elle éprouvait un sentiment analogue à celui d'un enfant qui tomberait à l'improviste sur un mon ami et réel, au milieu des pages merveilleuses des *Mille et une Nuits*.

Mais, au plus fort de sa surprise, elle se souvint de ce qui s'était passé dans la matinée. Ce personnage étrange, que Franz appelait le cavalier allemand, son père le connaissait, son père l'aimait, son père semblait le respecter comme un maître.

Sa physionomie, habituée à ne rien dissimuler, changea, et ce changement n'échappa point à Franz qui la regardait toujours fixement.

— Je vous prie, murmura-t-il; répondez-moi, Gertraud... Pensez-vous que ce puisse être votre père?

La jeune fille ouvrit la bouche pour répliquer affirmativement; mais au moment où elle allait parler, elle eut comme un scrupule.

Son père avait peut-être intérêt à se cacher ainsi; ou plutôt il ne pouvait en être autrement, puisqu'il s'enveloppait d'un si grand mystère.

Gertraud avait surpris ce secret sans le vouloir et par hasard; mais la conduite que Hans Dorn avait tenue vis-à-vis de Franz, dans la matinée, semblait tracer impérieusement la conduite qu'elle devait tenir à son tour.

Son père n'avait point parlé. Devant les questions de Franz, il s'était renfermé dans une réserve complète. Gertraud pensa qu'il lui fallait se taire également.

Il fallait feindre l'ignorance. Et pourtant, à mesure qu'elle réfléchissait, il lui était impossible de garder même un doute.

Cette étrange histoire, racontée par le jeune homme, prenait pour elle un caractère frappant de vérité. Le mystérieux agent de cette féerie était bien son père, sous les ordres du cavalier allemand.

N'avaient-ils pas parlé de Franz tous les deux dans la matinée?

Et quel amour inexplicable Hans Dorn avait montré pour cet enfant inconnu!

Et puis encore, au moment où finissait l'entretien, le cavalier allemand avait demandé l'adresse de Franz. Et c'était elle-même, Gertraud, qui avait été chercher cette adresse auprès de mademoiselle d'Audemer.

La réponse, cependant, demeurait suspendue sur sa lèvre. Elle n'osait plus; il y avait une rougeur épaisse à son front qui ne savait point mentir.

Ses yeux baissés évitaient le regard de Franz.

Celui-ci l'examinait toujours attentivement. Il y avait sur son visage une expression complexe et malaisée à définir.

On eût dit une grande joie contenue et cachée sous une apparence de dépit.

— Vous ne voulez pas me répondre? prononça-t-il d'un ton de tristesse. Vous aussi vous me trompez, Gertraud!

La jeune fille rougit davantage, mais elle ne répliqua point encore. Elle souffrait véritablement; elle était entre son père et Franz : Franz qui l'appelait sa sœur et qu'elle se sentait aimer à chaque instant davantage; son père chéri, dont chaque désir était pour elle un ordre respecté.

Le cœur de la jeune fille était bon et tendre, mais elle avait pour beaucoup la nature décidée des filles élevées par un homme. Quand une fois sa volonté

s'était déclarée au dedans d'elle-même, elle se roidissait, ferme et forte.

Mais si elle avait le bon vouloir de ne point céder, ses connaissances en diplomatie n'étaient pas bien grandes. Il lui semblait que mettre fin aux questions de Franz par un refus de répondre bien net et bien positif, c'était accomplir héroïquement son devoir et garder intact le secret de son père. Elle ne savait pas qu'un refus de répondre équivaut à un aveu, dans une multitude de circonstances; elle ne savait pas que la première règle de la discrétion considérée comme art, c'est de savoir bel et bien mentir.

— Ecoutez-moi, monsieur Franz, dit-elle, sans lever les yeux, mais d'un petit air résolu qui la faisait plus gentille; si vous voulez que nous restions amis, il ne faut point m'interroger à ce sujet... Une fois pour toutes, je ne sais rien, je ne suppose rien, je n'ai rien à vous répondre.

Un sourire vint à la lèvre de Franz.

— Eh bien! petite sœur, dit-il d'un accent soumis, ne parlons plus de cela, puisque vous le voulez... J'aurais donné beaucoup pour savoir... mais je vois bien que vous êtes intraitable à l'endroit de la discrétion.

Gertraud poussa un grand soupir de soulagement; elle triomphait naïvement au dedans d'elle-même. Elle n'avait rien dit.

Franz, de son côté, n'avait point l'air trop désolé pour un vaincu. Le refus péremptoire qu'il venait de subir ne le plongeait point dans un découragement très-amer. Un observateur même médiocre eût deviné à l'expression de son visage, qu'il savait à peu près tout ce qu'il voulait savoir.

De sorte que les deux enfants étaient enchantés tous les deux, Gertraud d'avoir gardé son secret, Franz de l'avoir surpris. Heureuse bataille où il n'y avait ni vainqueur ni vaincu, et où les deux armées,

comme cela se fait souvent sur de plus grands théâtres, chantaient le *Te Deum* à l'unisson!

— Je vous obéis, petite sœur, reprit Franz, tandis que Gertraud calmée le regardait en souriant, et je mets de côté ces questions qui vous déplaisent... nous avons, ma foi, bien autre chose à dire!... Cet homme qui n'est pas votre père n'a laissé nulle trace à mon hôtel... je ne sais pas si je pourrai le retrouver jamais, mais qu'importe, en définitive?... La manière dont on agit avec moi signifie quelque chose : mon père est évidemment là-dessous, et l'on ne traite pas ainsi un enfant qu'on a l'intention d'abandonner ensuite.—Je suis bien sûre... commença Gertraud vivement.

Puis elle rougit de nouveau et s'arrêta, décontenancée.

Franz fit semblant de ne point remarquer ce trouble.

— Me voilà riche! poursuivit-il. C'est un fait acquis... et vous ne sauriez croire, petite sœur, combien cela me va d'être riche!... Mon Dieu, je n'aime pas beaucoup l'argent et je ne crois pas être avare... mais si j'avais une chambre pleine d'or, je serais le plus heureux homme du monde. — Mon Dieu! s'écria Gertraud, que feriez-vous de tout cela? — J'ouvrirais la porte et les fenêtres, répliqua Franz.

Puis son regard devint rêveur, et il ajouta d'un ton plus grave :

— Savez-vous que ce doit être une bien douce chose, Gertraud?... J'ai vu la misère de près; je sais ce qu'on souffre à Paris... Oh! ce serait une belle vie! toujours la main ouverte!... Autour de soi, l'on verrait se sécher toutes les larmes... Cette pauvre jeune fille qui s'incline toute pâle auprès du grabat de son vieux père, on la verrait se redresser et sourire. Elles sont si heureuses les fleurs que la sécheresse a couchées sur le sol aride et que relève une goutte de rosée! Cet homme fort, que la faim va pousser dans

le découragement et dans le crime, on le verrait tourner le dos au précipice et remonter fièrement la pente de la vie... Les plaintes s'étoufferaient, les sanglots se tairaient; si loin que puissent se porter les regards, on verrait le bonheur sourire... Oh oui! Gertraud, l'or est un dieu puissant, et je voudrais des millions!

La jeune fille le regardait émue.

Franz l'attira contre lui d'un geste gracieux, et se mit à caresser sa main doucement.

— Que de joies on achèterait pour un peu d'or! reprit-il d'une voix basse où vibrait comme une harmonie voilée; que de hontes on pourrait laver! que de fautes expier! que d'insultes réparer!... Mais tenez, petite sœur, sans aller chercher ces misères horribles qui se cachent dans Paris, et que le riche découvre de temps en temps avec un étonnement effrayé, il est d'autres peines, silencieuses aussi, qu'il serait si aisé de changer en allégresse! Je connais un jeune homme qui est beau, brave, fort, qui soutient sa famille indigente, et qui aime une jolie enfant, sa voisine...

Gertraud baissa les yeux.

— La jeune fille, poursuivit Franz, lui rend amour pour amour... C'est elle qui me l'a dit... Leurs premiers jeux furent communs; jamais ils n'ont été séparés l'un de l'autre... Si on les mariait, il n'y aurait point, dans cet immense Paris, une félicité pareille à la leur!... car, je vous le répète, Gertraud, ces deux enfants s'aiment du sincère amour des belles âmes : le garçon est un noble cœur, la jeune fille est un ange.

Franz souriait; une nuance rose descendait du front de Gertraud jusqu'à la naissance de sa gorge chastement cachée sous sa robe de laine.

— Elle est douce comme vous! reprit Franz; jolie comme vous, bonne comme vous!...

Il se pencha et sa lèvre effleura le front de la jeune fille.

— Ne rougissez pas, petite sœur, murmura-t-il à

son oreille ; vous êtes tout cela et mieux que cela... Eh bien! si je suis riche comme je le crois, ajouta-t-il en relevant la tête tout à coup et avec un élan de chaleur, qui m'empêchera de doter ce jeune homme comme un frère?... N'est-il pas mon frère, Gertraud, puisqu'il vous aime et que vous l'aimez?

L'accent de Franz donnait à ses paroles un parfum d'exquise tendresse.

Les beaux yeux de Gertraud étaient humides.

— Pauvre Jean !... murmura-t-elle, mais il est fier et moi aussi, M. Franz...

Le vent avait déjà tourné dans la cervelle de ce dernier.

— Nous verrons bien! s'écria-t-il en changeant de ton tout à coup; figurez-vous, petite Gertraud, que j'enrage en songeant au temps qu'il me faudra pour avoir mes meubles de Monbro!... Vraiment, je n'avais pas de soucis comme cela hier, et la fortune a bien aussi ses inconvénients... Mais à quoi pensez-vous donc, petite sœur? vous voilà toute triste!...

Gertraud pensait à Jean.

— Voyons! de la gaieté! s'écria Franz en redoublant ses caresses. Je vous donne ma parole d'honneur que nous serons tous heureux!

Tandis qu'il parlait ainsi joyeusement et le rire aux lèvres, une expression de mélancolie vint voiler de nouveau son gracieux visage.

— Il y a deux heures à peine que tout cela m'est arrivé, murmura-t-il, et que de pensées dans ces deux heures!... Parfois, il me semble encore que c'est un rêve... Cet homme est-il mon père, Gertraud?... Je l'ai bien vu cette nuit au bal; il y a un cœur fier et vaillant dans son regard; je crois que je l'aimerais... Et ma mère... Oh! ma mère, que je la vois belle et sainte!...

Il s'arrêta en une sorte d'extase.

— Mais peut-être n'est-ce que l'envoyé de mon

père, reprit-il brusquement; que sais je?... Le sang qui coule dans mes veines parfois comme du feu... Il me semble que mon père doit être un prince!

Gertraud eut un sourire. Franz fit comme s'il s'éveillait.

— Prince ou non, s'écria-t-il, je ne changerais pas mon sort contre celui d'âme qui vive!... je suis jeune, je suis heureux!... Que peut-il y avoir dans l'avenir, sinon de la joie? — Dieu vous entende! M. Franz, murmura Gertraud; vous êtes bon et vous pensez à ceux qui souffrent... Vous méritez d'avoir du bonheur. — Puis-je en souhaiter davantage? répliqua Franz, et ne m'en avez-vous pas donné vous-même ce soir, petite sœur?... Vous m'avez parlé d'elle, vous m'avez dit qu'elle m'aimait... — Je vous ai dit ce que je crois vrai, interrompit la jeune fille; mais le pauvre Jean et moi nous nous aimons bien aussi, pourtant nous ne sommes pas heureux.

Ce fut comme une pluie froide tombant sur l'enthousiasme de Franz.

— Vous avez raison, petite sœur, prononça-t-il avec un peu d'amertume dans la voix; j'étais trop joyeux; vous avez bien fait de m'éveiller de mon rêve. Hélas! je le sais, il reste bien des obstacles entre Denise et moi... et, si je perdais Denise, que me feraient toutes les autres joies?...

Sa tête se courba. Passant toujours d'un extrême à l'autre, il demeura un instant comme accablé; si bien que Gertraud, en le voyant attristé tout à coup, se repentit de ses paroles.

Mais, avant qu'elle eût ouvert la bouche pour le consoler et l'encourager, l'accès de mélancolie était passé, Franz avait repris confiance.

— Il faudra combattre, dit-il résolûment; c'est clair!... mais j'ai des armes... Enfin, Gertraud, hier je ne désespérais pas, et combien ma position est changée depuis hier!... En somme, ai-je un rival

sérieux? — M. le chevalier de Reinhold... — Une charge vivante!... une vieille coquette mâle! — Il est riche, mon pauvre M. Franz... il est noble! — Eh bien! et moi?...

Gertraud secoua lentement sa jolie tête.

— On ne sait pas encore... murmura-t-elle.

Franz frappa du pied avec un dépit d'enfant.

— Vous êtes méchante! dit-il.

Le sourire ami de Gertraud démentait complétement cette parole.

— Oh! monsieur Franz, répliqua-t-elle, je vous promets que je vous aime bien tous les deux, vous et mademoiselle Denise... mais j'ai peur. — Peur de quoi? s'écria Franz en parlant avec autant de feu que si Gertraud eût été l'arbitre de cette cause; combien de temps me faut-il désormais pour connaître ma famille?... De gré ou de force, je vous en donne ma parole, avant qu'il soit un mois je saurai le nom de mon père... et ce nom, j'en suis sûr, vaut bien celui du chevalier Reinhold... Quant à la fortune, ce qui se passe me semble annoncer qu'elle est grande... et puis je ne suis pas absolument sans protection auprès de la vicomtesse ; son fils est mon ami. — Comptez-vous sur lui? demanda Gertraud.

Franz hésita un instant avant de répondre.

—Pas à présent, dit-il enfin; mais quand je pourrai prouver... — Quand vous pourrez prouver, interrompit la jeune fille, vous n'aurez plus besoin de l'aide de M. le vicomte d'Audemer... D'ici là, qui sait? — Gertraud! Gertraud!... interrompit Franz à son tour, vous voulez donc me désespérer!... — Je veux vous prémunir. — Mais n'ai-je pas l'appui de Denise elle-même? Je la verrai...—Monsieur, Franz, dit Gertraud, qui ne put défendre sa voix contre un léger accent de raillerie, le trottoir qui passe devant l'hôtel d'Audemer est un lieu de rendez-vous bien chanceux!...

Franz se mordit la lèvre et ses sourcils firent mine de se froncer. Mais au lieu de cela, il prit la taille de Gertraud en se jouant.

— Eh bien, petite sœur, s'écria-t-il, puisque vous voulez absolument que je vous le dise, je compte sur vous, et je ne compte que sur vous. — Bon Dieu! dit la jeune fille en riant, quelle puissante protection vous avez là, monsieur Franz! — C'est la meilleure, et vous le savez bien, puisque vous m'avez montré le néant de toutes les autres... Vous avez un si excellent cœur! — Bon! interrompit Gertraud, je ne suis plus méchante... Voilà les compliments qui vont venir! — Vous savez que je vous aime tant! reprit Franz, et que j'aurais une joie si vraie à vous rendre la pareille!

Gertraud faisait ce qu'elle pouvait pour garder son petit air moqueur; mais Franz était un heureux enfant, dont la voix savait d'instinct les routes tortueuses qui descendent au cœur de la femme.

Dès qu'il le voulait bien, on ne lui résistait plus.

En ce moment d'ailleurs, il plaidait une cause gagnée d'avance. Gertraud avait pour Denise une affection dévouée, et rien ne lui disait de combattre le sentiment qui l'entraînait vers Franz.

Son âme toute franche et toute bonne ne demandait qu'à s'ouvrir.

— Vous irez vers elle, reprit le jeune homme ; je sais que vous irez, petite sœur... Vous lui direz combien je souffre loin d'elle, et combien j'ai besoin de la voir...

Le sourire de Gertraud se fit plus espiègle en ce moment, parce que le coucou suspendu à la muraille rendit ce bruit faible qui annonce l'heure une ou deux minutes à l'avance.

Elle regarda le cadran; l'aiguille allait marquer neuf heures.

Franz ne put deviner ce que signifiaient ce regard et ce sourire.

— Vous la prierez, continua-t-il; vous la supplierez, de ma part, à genoux... — Seigneur!... comme vous y allez!... — Est-ce que vous me refuseriez? — Je crois que oui. — Gertraud!... — M. Franz... — Ma petite sœur!... — Mon pauvre monsieur Franz...

Le coucou sonna neuf heures. Comme le timbre commençait à retentir, on entendit le bruit sourd et lointain d'une voiture sur la place de la Rotonde.

— Ecoutez! dit Gertraud en serrant le bras de Franz.

Ils se turent tous les deux. En ce moment de silence, leurs oreilles saisirent pour la première fois cet autre bruit sourd aussi et continu que nous avons entendu avec Jean Regnault sur l'escalier.

Ils n'y firent attention ni l'un ni l'autre.

La voiture s'approchait rapidement. Quaud elle s'arrêta, on put conjecturer que c'était à la porte de l'allée de Hans Dorn.

Gertraud frappa dans ses mains, et sa charmante figure s'épanouit.

— Voilà de l'exactitude, murmura-t-elle. — Vous attendez quelqu'un? demanda Franz. — Oui, répondit Gertraud. — Dois-je me retirer?... — Non pas!... vous ne serez pas de trop, et la visite vous regarde peut-être un peu... Veuillez passer seulement dans la chambre de mon père. — Qui est-ce donc? demanda Franz en se levant pour obéir.

Un léger bruit de pas se fit dans la petite cour.

Franz voulut répéter sa question, mais Gertraud le poussa dans la chambre de Hans Dorn et ferma la porte sur lui.

IX. — Mademoiselle d'Audemer.

A peine Franz fut-il entré dans la chambre du marchand d'habits, que le pas léger entendu dans la cour s'étouffa sur les marches de l'escalier. L'instant d'après, on frappait à la porte, et cette fois Gertraud ne se fit pas prier pour ouvrir.

Les deux portes étaient placées l'une vis-à-vis de l'autre; quand celle de l'escalier tourna sur ses gonds, Franz, qui avait mis son œil à la serrure, faillit tomber à la renverse. Gertraud venait de lui refuser si obstinément son entremise, qu'il s'était préparé à tout plutôt qu'à reconnaître dans cette personne attendue mademoiselle d'Audemer.

Ce fut Denise qui entra. La voiture dont le roulement lointain avait interrompu la conversation de Franz et de Gertraud était celle de la vicomtesse. Elle contenait mademoiselle d'Audemer et la vieille Marianne, toujours chargée de l'accompagner. Denise avait rendu visite dans la soirée à une de ses amies. En revenant, elle avait témoigné le désir de passer chez sa brodeuse, afin de voir les divers ouvrages commandés pour la grande fête du château de Geldberg.

Depuis le matin, la belle jeune fille, jusque-là si indifférente aux pensées de plaisir, s'était prise d'enthousiasme soudain pour la fête annoncée; elle en avait parlé longuement avec sa mère, qui chérissait fort ce sujet d'entretien. Elle semblait s'intéresser à tout, aux bals promis, aux parties de chasse, aux longues courses dans les montagnes sauvages qui entouraient, disait-on, le vieux château de Geldberg.

La vicomtesse ne la reconnaissait plus. Parfois, elle était tentée d'attribuer cette charmante humeur

de Denise à l'arrivée de son frère Julien; mais cette cause était un peu bien naturelle pour une observatrice aussi subtile que madame la vicomtesse d'Audemer. Son expérience ne lui permettait pas d'envisager les choses à un point de vue si commun; elle aimait mieux expliquer le fait par quelque chose d'inconnu : le vent, les nerfs, la fantaisie...

Et, du fond du cœur, elle répétait son exclamation favorite :

— Ah! les jeunes filles! les jeunes filles!...

Cette exclamation, la vicomtesse en abusait bien un peu, mais n'était-elle pas excusable? Quand on a trouvé comme cela un mot puissant, profond, universel, répondant à tout, expliquant tout, s'adaptant aux cases les plus anguleuses de la discussion, touchant le joint des plus difficiles problèmes et valant à lui seul deux ou trois systèmes de philosophie, on peut bien s'y attacher sans crime.

Un mot de cette sorte dispense de réfléchir et de craindre; c'est un doux oreiller sur lequel l'esprit paresseux se repose.

On y doit d'autant plus tenir, à ces formules précieuses, que le nombre en est assez limité. Nous pourrions les compter.

A part *les jeunes filles! les jeunes filles!* il y a *les femmes! les femmes!* ceci à l'usage des vieux garçons; il y a *les enfants! les enfants!* à l'usage des maîtres d'étude; il y a la *sottise! la sottise!* à l'usage du rapin refusé au salon, du comédien sifflé, de l'auteur chuté, du candidat vaincu et de l'écrivain soi-disant *littéraire* que le public ingrat s'obstine à ne point admirer.

En obliquant un peu, soit à droite, soit à gauche, on arrive dans ce même ordre d'idées à des résultats vraiment sublimes. Qui n'a connu en sa vie quelqu'un de ces bonnes gens possédant une clé politique pour toutes les énigmes de l'histoire? Il y a mieux encore :

le roi des généralisateurs est cet hidalgo qui fait un crime des mauvaises récoltes à la révolution de 1789, ou cet épicier de génie qui met les inondations, la sécheresse, les hannetons et le typhus sur le compte de la *prêtraille*...

Durant toute la journée, madame d'Audemer avait abondé dans le sens de sa fille; la fête avait été déclarée par avance une merveille que les siècles futurs ne pourraient point égaler. Et à propos de la fête, la vicomtesse avait glissé quelques mots très-adroitement au sujet de qualités aimables et séduisantes de ce bon chevalier de Reinhold...

Denise était d'humeur si charmante qu'elle n'avait point trouvé d'objections contre le panégyrique du chevalier.

Si bien que la vicomtesse, enchantée, vit à travers les splendeurs de la fête de Geldberg une autre fête plus modeste, où elle devait jouer un rôle principal : elle rêva mariage, bouquet de fleurs d'oranger, millions et autres choses délicieuses.

Le soir, Denise sortit sous la garde de Marianne. Quand sa visite fut achevée, au lieu de rentrer à l'hôtel, elle donna ordre au cocher de la conduire place de la Rotonde.

— Mais, mademoiselle, dit Marianne, M. le chevalier doit être à la maison maintenant. — Ma bonne, répliqua Denise, il faut bien aussi songer un peu à la fête!... Si je ne presse pas Gertraud, je n'aurai que de vieilles choses au château de Geldberg.

Denise avait trouvé aussi, pour quelques jours du moins, son argument-oreiller où elle pouvait se reposer en paix. La fameuse fête répondait à tout; Marianne se tut, persuadée.

Quand on arriva devant la porte de Hans, Denise mit pied à terre lestement.

— Restez, si vous voulez, ma bonne, dit-elle; j'ai deux mots à dire et je reviens.

Marianne était vieille; c'était à peu près l'heure où elle se couchait d'habitude; la voiture avait de bons coussins moelleux et doux. Denise savait qu'elle retrouverait Marianne endormie.

Elle s'engagea dans l'allée de Hans Dorn.

Cette visite avait été convenue entre elle et Gertraud, dans l'entrevue du matin. Gertraud n'avait pas pu tout dire, d'abord parce que le temps pressait, ensuite parce qu'elle ne savait pas toute l'histoire de Franz. Elle avait promis de le revoir et de s'informer encore; elle avait promis surtout de savoir s'il n'y avait point de suites possibles à ce duel, et si Franz était à l'abri de tout danger.

Ceci était un prétexte pour la conscience de Denise comme la broderie était un prétexte auprès de Marianne. Denise savait en réalité à peu près tout ce qu'elle pouvait savoir, mais elle voulait parler de Franz encore, entendre prononcer son nom; elle avait tant souffert la nuit précédente! elle avait eu des frayeurs si cruelles!

En entrant, elle tendit la main à Gertraud, qui lui faisait une belle révérence. Bien qu'elles eussent partagé les mêmes jeux dans leur enfance, Gertraud, qui avait tous les genres de tact, n'essayait point d'établir une égalité impossible et mettait comme un vêtement de respect à son dévouement affectueux. Denise, au contraire, effaçait volontairement et de son mieux la distance que leurs positions sociales établissaient entre elles.

Quoique Gertraud eût cessé depuis longtemps de la tutoyer, Denise employait toujours avec la jolie brodeuse cette formule amie.

Elles étaient toutes deux dans leurs rôles. Elles s'aimaient; la loyauté de leurs cœurs, jointe à la délicatesse de leurs caractères, réalisait ce problème difficile, d'une liaison sincère entre une riche demoiselle et la fille d'un homme travaillant de ses mains.

Liaison sans jalousie d'un côté, sans orgueil de l'autre; liaison qui ne blessait même pas les convenances étroites du monde, car chacune des deux amies restait parfaitement à sa place, et si quelques pas étaient faits en dehors des règles rigides de l'étiquette, ce n'était jamais la brodeuse qui les risquait.

— Je ne t'ai pas assez remerciée, ma bonne Gertraud, dit Denise en entrant, pour la joie que tu m'as donnée ce matin. Si tu savais tout ce qu'il m'avait dit hier au soir!... c'est à peine si je pouvais garder quelque espérance...

On voyait une sorte d'embarras sur la physionomie de Gertraud, et quelque chose manquait à son accueil, d'ordinaire si franc et si cordial.

On eût dit qu'elle avait une pensée de crainte ou quelque petit remords.

Elle offrit une chaise à Denise, qui s'assit.

Franz, qui était toujours derrière la porte, avait reconnu d'un coup d'œil mademoiselle d'Audemer. Son premier mouvement avait été tout entier à la surprise, puis la joie était venue, puis l'impatience. Il y avait deux ou trois secondes à peine que Denise était entrée, et déjà les doigts de Franz lui démangeaient; il sentait grandir en lui l'irrésistible envie d'ouvrir cette porte qui le séparait seule de mademoiselle d'Audemer.

Il ne la voyait plus. Après avoir passé le seuil, Denise avait quitté la ligne droite tirée d'une porte à l'autre et c'était seulement dans cette ligne que le trou étroit de la serrure donnait accès au regard.

Il y avait bien la ressource de mettre l'oreille à la place de l'œil et d'écouter, mais c'était une bonne porte que celle de Hans Dorn, et les deux jeunes filles parlaient sans doute à voix basse. Du moins le pauvre Franz n'entendait rien du tout.

Tandis qu'il maugréait contre son malheur, Ger-

traud avait pris place auprès de sa compagne. Elles causaient.

— L'as-tu vu? demandait mademoiselle d'Audemer. — Je l'ai vu, répondit Gertraud. — Eh bien?...

Au lieu de répliquer, Gertraud jeta un regard furtif vers la porte de son père. Des idées nouvelles venaient de surgir dans son esprit. Elle n'osait plus. Cette entrevue, si joyeusement préparée, lui faisait peur maintenant.

Elle s'étonnait de n'avoir pas eu ces scrupules d'avance. Comment Denise allait-elle accueillir son audace et de quelle façon lui annoncer la présence de Franz?

Quant à pouvoir la cacher, Gertraud ne l'espérait point. Elle devinait la position du jeune homme, comme si elle eût été auprès de lui en ce moment. Elle devinait jusqu'à sa physionomie, où l'impatience menaçante grandissait de seconde en seconde.

Il se taisait encore; on ne l'entendait point remuer; mais il allait parler bientôt sans doute; il allait s'agiter à tout le moins et attirer de quelque manière l'attention de Denise.

Et si Denise allait se fâcher! Gertraud s'accusait, pauvre fille; elle se repentait amèrement.

Jusqu'à l'arrivée de mademoiselle d'Audemer, elle n'avait songé qu'au plaisir de les voir tous deux surpris, tous deux bien heureux, rougir, balbutier et s'entre-sourire. A présent, elle avait des doutes plein l'esprit; elle ne savait plus si son zèle n'était point une offense.

Elle restait là auprès de sa compagne, l'œil effarouché, le front pourpre.

— Eh bien?... répéta Denise. — Mon Dieu! ma chère demoiselle, répliqua Gertraud qui était tout entière à sa frayeur; je vous promets que j'ai fait pour le mieux!

Sa voix tremblait légèrement. Denise leva les yeux

sur elle et son regard prit une expression inquiète.

— Serait-il donc arrivé un malheur? murmura-t-elle. — Non, oh! non, s'écria Gertraud vivement; j'ai vu M. Franz, il n'a plus rien à craindre... au contraire, je crois qu'il a sujet d'être bien content. — Tu ne me trompes pas, Gertraud? — Oh! mademoiselle!

Ces deux mots avaient un accent de reproche; mais Gertraud tenait toujours ses yeux baissés.

Denise la considéra un instant en silence. Elle remarqua que le regard de la gentille brodeuse glissait bien souvent entre ses paupières demi-closes, et allait chercher la porte de Hans Dorn.

— Qu'avez-vous, Gertraud? dit-elle, jamais je ne vous avais vue ainsi!...

C'était la première fois, depuis bien longtemps, que Denise omettait de la tutoyer; mais Gertraud n'eut pas le loisir de s'attrister, parce qu'un bruit se fit dans la chambre de son père. C'était Franz, dont la courte patience était à bout déjà.

Gertraud remua sa chaise et se mit à tousser; son embarras devenait de plus en plus visible.

— Gertraud, reprit mademoiselle d'Audemer, qui ne pouvait manquer de rapporter ce trouble à sa position personnelle, je suis forte, vous le savez... je vous en prie, ne me cachez rien! — Je ne vous cache rien, chère demoiselle, répliqua Gertraud.

Mais, comme elle allait continuer, l'idée de Franz embusqué dans la chambre voisine lui coupa la parole. Au moins ne voulait-elle point mentir.

Denise lui prit la main. Cette réticence l'avait alarmée plus que tout le reste.

— Ma bonne petite Gertraud, dit-elle avec prière, je sais bien que tu m'aimes... C'est ton amitié qui te pousse à me dissimuler la vérité en ce moment... Mais parle, je t'en supplie!... Si tu savais tout ce que tu me fais craindre! — Mon Dieu! mon Dieu!... mur-

mura la pauvre Gertraud, qui avait pourtant un sourire sous son air de grande détresse.

Un tiers, entrant à l'improviste et non initié au secret de la situation, n'aurait rien compris à ce qui se passait entre ces deux charmantes jeunes filles. Les yeux de Denise restaient secs, mais un voile de pâleur était sur son visage, dont l'expression devenait à chaque instant plus douloureuse. Gertraud, au contraire, avait aux joues, au front et jusqu'à la gorge un vermillon vif; ses yeux baissés semblaient prêts à pleurer; mais par-dessus la longue frange de ses cils, elle lançait des regards sournois vers la porte de Hans, et derrière cette larme qui était au seuil de sa paupière, on voyait poindre son espiègle sourire.

Elle hésita encore durant quelques secondes, puis Franz ayant fait un mouvement plus bruyant dans sa cachette, elle releva tout à coup la tête d'un air mutin.

— Eh bien! tant pis, s'écria-t-elle; j'aime mieux tout vous dire que de vous laisser ainsi dans l'inquiétude... Si vous vous fâchez, c'est moi qui aurai du chagrin, et cela vaut mieux.

Elle se tourna encore vers la porte de son père, mais cette fois tête haute et les yeux grands ouverts.

— Il est là, dit-elle en rassemblant tout son courage.

Un incarnat fugitif vint colorer la joue de mademoiselle d'Audemer. Gertraud s'attendait à des reproches; Denise se leva et lui dit doucement :

— Je veux le voir.

Gertraud l'eût embrassée pour ce mot qui lui mit du baume dans le cœur.

Elle s'élança, heureuse et légère, vers la porte de Hans Dorn qu'elle ouvrit précipitamment. Elle entra; Denise la suivait de près.

Franz était debout derrière la porte. Il fut pris à l'improviste et demeura comme interdit.

— Denise! balbutia-t-il. Mademoiselle...

Il prit la main que la jeune fille lui tendait, et n'osa même pas la porter à ses lèvres.

Il était dans un de ses accès de timidité. Tout à l'heure, au beau milieu de son impatience, une pensée lui avait traversé l'esprit, une de ces pensées qui mettent une rougeur épaisse au front des enfants orgueilleux; un coup de foudre, la crainte de paraître ridicule aux yeux de la personne aimée!

Et souvenez-vous de vos jeunes ans; ce n'est pas là un petit malaise, c'est une angoisse profonde qui vous terrasse plus vite et plus rudement que le malheur sérieux!

On se souvient d'une parole malencontreuse, d'un geste maladroit, d'une gaucherie; la poitrine se serre, la sueur perle aux tempes : on souffre, et le remords lui-même n'est pas plus cuisant que cela.

La porte s'était ouverte au moment même où Franz se débattait contre l'aiguillon subtil de cette honte qui trouve si bien le chemin des cœurs adolescents. Il se souvenait, le malheureux, et il avait la fièvre. Cette entrevue de la veille, dont naguère il gardait si chèrement la mémoire, lui apparaissait désormais odieuse.

Quel rôle, bon Dieu! quel pitoyable rôle! c'est dans tous les vaudevilles et dans les plus niais, un grand garçon qui menace de mourir, qui extorque un aveu, et qui ne meurt pas!

Car la chose est tombée dans le domaine banal; on sait que le grand garçon ne meurt jamais, on le sait; les bourgeois en rient.

Franz aurait voulu être mort.

Quand Denise parut sur le seuil, au lieu de se réjouir, il lui prit envie de se cacher.

S'il eût rencontré en ce moment le malin sourire de Gertraud, nous ne saurions dire à quelles extrémités son désespoir aurait pu le pousser.

Mais Gertraud lui tournait le dos directement, et

arrangeait de la lumière sur le petit bureau du marchand d'habits.

Mademoiselle d'Audemer ne partageait point le trouble de Franz; elle ne le remarquait même pas. Elle gardait le silence, mais c'était parce que son cœur était plein. Elle le voyait sauvé de ce grand péril de la veille, et sauvé encore de cet autre danger que l'embarras de Gertraud lui avait fait redouter naguère.

Il y avait longtemps déjà qu'elle l'aimait. Ils s'étaient rencontrés, à l'époque où Denise sortait de pension, dans le monde doré de la finance. Nous n'avons ni motif ni désir de parler en mal des jeunes héritiers de la banque; ce sont nos seigneurs : que Plutus les tienne en joie. Nous disons seulement que Franz ne leur ressemblait point.

Au milieu de tous ces beaux fils, dont le moindre avait une valeur marchande de cinq à six cent mille francs, le pauvre petit commis tenait assurément bien peu de place. Il n'avait point de chevaux, partant point de jockey; il n'avait pas même cette chose banale et que les mulâtres eux-mêmes se donnent, un nom, un titre, un malheureux morceau d'écusson!

Il était exactement dans la position précaire de ces bergères antiques qui épousaient des rois : il n'avait que son bon cœur et sa jolie figure.

Et aussi quelques petites choses que nous ne saurions point exactement décrire, un charme une distinction innée, qui était douce et qui était fière; un don, ce je ne sais quoi qui plaît et qui impose.

Quand il s'agit de chevaux, les gentlemen appellent cela le *sang* ou la race.

La nature de Denise était d'aimer ce qui est noble. La distinction l'attirait; elle était elle-même le type charmant de ces grâces simples et bonnes dont l'aristocratie véritable garde seule le secret.

Il n'y avait pas en elle un atome de coquetterie,

dans le sens bourgeois du mot. Elle ne cachait rien, elle ne feignait rien; un mot écouté par hasard ne mettait point sur sa joue cette rougeur effarouchée qui veut être une enseigne de pudeur et qui prouve seulement trop de science. Ses beaux yeux aux regards tranquilles et limpides ne recouraient pas trop souvent aux voiles de leurs paupières. Dans sa physionomie, comme au fond de son cœur, tout était naturel et pur.

Elle ne savait point jouer ce vieux rôle tout chargé de grimaces et de mensonges que la routine impose aux jeunes filles; elle était elle-même toujours, c'est-à-dire gracieuse, décente et digne.

Dans le monde où sa mère l'avait conduite, il y avait assurément beaucoup de ravissantes demoiselles et beaucoup de jeunes messieurs tout pétris de séductions; mais Denise, soit qu'elle fût trop difficile, soit qu'elle eût le goût malheureux, n'y avait trouvé que deux êtres à qui donner sa sympathie : Lia de Geldberg, qui était bonne et simple comme elle, et Franz.

Dans tout le reste, elle n'avait vu que de beaux yeux, de beaux teints, de belles robes, de belles moustaches et de beaux gilets.

Encore n'avait-elle point ce qu'il faut d'expérience pour faire la juste part des postiches...

Elle avait trié le pauvre Franz au milieu de cette riche foule. Bien que l'éducation et les circonstances eussent singulièrement terni chez lui cette fine fleur de race dont nous parlions tout à l'heure, elle l'avait séparé du gros de ces bons gentilshommes qui se fâchent quand on les appelle par le nom de leur père. Elle avait senti sous son étourderie folle les instincts du chevaleresque honneur.

Ils s'étaient aimés en même temps et sans se le dire. Leurs aveux s'étaient croisés la veille seulement; mais c'était une liaison déjà vieille. Il y avait des mois que l'échange était fait entre leurs cœurs.

Nous avons dit qu'il existait entre leurs visages une ressemblance assez grande, et qui devenait frappante lorsque leurs physionomies se trouvaient exprimer le même sentiment, par hasard. Au moral, il n'y avait entre eux d'autres rapports que la franchise égale de leurs cœurs. Leurs caractères, sans être opposés, ne se ressemblaient point. Franz était vif, pétulant, oseur; Denise était plutôt calme et timide. Franz poussait la gaieté jusqu'à la folie; Denise était sérieuse. Mais il est certain que Dieu n'a point fait les caractères humains suivant les règles de l'Art poétique. L'homme se transforme incessamment, suivant les circonstances. Les parts que nous avons faites à Franz et à Denise pouvaient varier comme toutes choses, au point d'arriver à une bascule complète.

En ce moment, par exemple, où elle franchissait les limites des convenances mondaines, la jeune fille timide n'éprouvait aucun symptôme d'embarras. Elle était tout entière à son contentement, tandis que Franz, le page hardi, perdait la tête à force d'être déconcerté.

Et à mesure que le silence continuait, sa puérile angoisse lui serrait davantage le cœur.

— Mademoiselle, balbutia-t-il enfin en ouvrant ses paupières à demi, rien de ce que vous pourrez me dire n'égalera les reproches de ma conscience... je suis un fou! par pitié ne me regardez pas comme un lâche!...

Gertraud écoutait et tâchait de ne point rire, ce à quoi l'aidait la mine profondément désolée du pauvre Franz.

Quant à mademoiselle d'Audemer, on eût dit qu'elle n'avait pas entendu.

Elle avait toujours la main de Franz entre les siennes; elle le parcourait de la tête aux pieds d'un regard charmé.

— Franz, dit-elle enfin à voix basse et en laissant

ses yeux exprimer toute la profondeur de son émotion, je suis bien heureuse de vous revoir!...

Il y avait tant d'amour dans ces simples paroles que la folle honte de Franz s'évanouit comme par enchantement. Il ne songea plus à son crime imaginaire et se réhabilita lui-même au fond de l'âme.

Il releva enfin les yeux sur Denise et toucha de ses lèvres la douce main de la jeune fille.

Denise souriait; ils étaient tout près l'un de l'autre et leurs regards heureux se parlaient.

Gertraud, sans savoir pourquoi, se sentir rougir. Par un mouvement irréfléchi, elle traversa la chambre d'un pas furtif et voulut se retirer dans la pièce d'entrée.

Franz, sans savoir aussi peut-être, la suivait de l'œil et s'applaudissait.

Mais au moment où la petite brodeuse allait franchir le seuil, Denise se retourna vers elle.

— Reste, ma bonne Gertraud, dit-elle de sa voix tranquille et douce; tu n'es pas de trop entre nous deux.

XII. — Le tête-à-tête.

Gertraud alla chercher sa broderie et revint prendre place auprès de la table de travail de son père.

Denise et Franz s'assirent l'un près de l'autre. Les dernières paroles de mademoiselle d'Audemer, prononcées sans nulle affectation, et qu'on aurait pu interpréter comme une marque de confiance accordée à Gertraud, donnaient néanmoins à l'entrevue un petit caractère de gravité. Ce pouvait être désormais une causerie très-intime, mais ce n'était plus un tête-à-tête. Denise n'avait eu qu'un mot à dire pour enlever à la

situation son apparence douteuse et louche. La simplicité, ce fier et doux charme, était entre les mains de la jeune fille comme un talisman.

Sa physionomie sérieuse n'exprimait ni inquiétude ni trouble, son regard se reposait sur Franz avec un bonheur ingénu; et si quelque parole s'arrêtait sur sa lèvre, c'était la secrète prière adressée à Dieu qui la faisait heureuse,

Franz aurait voulu peut-être un peu plus de roman. Il éprouvait une sensation mêlée de surprise grande et de quelque dépit à voir le mystère lui échapper sans cesse. Denise éclairait tout; toute voie devenait droite en quelque sorte dès qu'elle y mettait le pied. Rien qu'au son de sa parole franche et digne, l'aventure perdait son air de gaillardise. Il y avait là une belle jeune fille qui souriait avec un abandon plein de tendresse, et pourtant Franz se sentait le mors entre les dents. La solitude de cette pauvre chambre lui dictait un respect craintif, qu'il n'eût point éprouvé peut-être sous l'empire de l'étiquette mondaine.

Ce fut encore Denise qui rompit la première le silence.

— Je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici, Franz, dit-elle; si je l'avais pensé, je serais également venue... car j'avais désir et besoin de vous voir. — Que vous êtes bonne!... murmura le jeune homme.

Sa voix était ménagée de manière à ne point arriver jusqu'aux oreilles de Gertraud. Il tenait à son tête-à-tête.

La voix de Denise, au contraire, s'élevait sonore et calme.

— Je voulais vous voir, reprit-elle, parce qu'hier vous m'avez forcée à lire au fond de mon cœur... Il y avait longtemps que je savais votre amour, Franz, et il y avait longtemps que je soupçonnais le mien... mais je m'efforçais de douter encore. — Est-ce donc

un si grand malheur de m'aimer? demanda Franz avec reproche.

Les grands yeux bleus de mademoiselle d'Audemer prirent un regard sérieux et pensif. Son sourire mourut sur sa lèvre.

— Je ne sais, répondit-elle en baissant la voix involontairement, je suis bien jeune et j'ignore la vie... et vous, Franz, n'êtes-vous pas un enfant?

Ce mot vibre mal toujours aux oreilles de vingt ans.

Franz jeta une œillade sournoise du côté de Gertraud, pour voir si elle avait entendu.

La petite brodeuse avait un malin sourire sous un air de grand sérieux. Elle poussait son aiguille avec prestesse, et ses longs cils noirs ne cachaient qu'à demi l'étincelle allègre de ses yeux.

Depuis que Denise était entrée dans la chambre du marchand d'habits, ce bruit inexplicable entendu par Jean Regnault sur l'escalier, et dont nous avons parlé plusieurs fois déjà, avait fait trêve. En ce moment il reprit, mais timide et si faible que l'attention des deux amants ne fut point excitée.

Gertraud seule l'entendit; elle releva vivement la tête et se mit à écouter. Le bruit partait de l'angle de la pièce qui touchait à la cloison de la chambre d'entrée et où se trouvait le lit de Hans Dorn.

C'était un grincement sourd et continu, qui semblait partir de la ruelle du lit. On eût dit qu'un ouvrier minait le mur extérieur.

Gertraud écouta un instant, inquiète; puis, comme l'entretien des deux amants attirait de nouveau son attention, elle se dit que dans le Temple il y a bien des métiers divers Le bruit venait sans doute de la maison voisine...

— Je ne sais, reprenait Denise, qui secouait lentement sa jolie tête, et si je voulais vous parler, Franz, c'était pour savoir... ce que je vous ai dit

hier est la vérité, je vous aime... mais que pouvons-nous espérer?

La figure de Franz rayonna.

— Hier, répliqua-t-il, au milieu de ma joie, cette question m'eût rendu bien malheureux, car je n'aurais pas pu y répondre... Mais aujourd'hui... mademoiselle, si vous saviez comme tout est changé!... Si vous saviez ce que l'avenir semble me promettre... Mais c'est une longue histoire... — Et j'ai bien peu de temps, interrompit Denise. — Notre bonne Gertraud sait tout, poursuivit Franz; je lui ai conté mon secret; elle pourra vous le dire. — Gertraud et vous, demanda mademoiselle d'Audemer, en adressant à la fille de Hans Dorn un regard amical, vous êtes donc de vieilles connaissances? — Oh! oui... commença Franz étourdiment.

Puis il s'arrêta, déconcerté, parce que la gentille brodeuse partait d'un franc éclat de rire.

— Oh! oui, répéta-t-elle; ce n'est pas par semaines... ni par mois... ni par années que se compte notre connaissance! — Et je ne le savais pas! interrompit Denise. — Ni moi non plus! s'écria Gertraud; ni M. Franz non plus, je le promets bien... Nous nous sommes vus hier pour la première fois.

Franz était rouge comme une cerise; il n'avait point cru mentir, tant Gertraud lui paraissait une ancienne et fidèle amie.

— Et déjà des confidences?... murmura Denise étonnée. — Oh! dit Gertraud, depuis hier il s'est passé tant de choses!... M. Franz a été en danger de mourir... Cela compte pour dix ans, mademoiselle.

En prononçant ces dernières paroles, l'accent de la jeune fille se fit sérieux et pénétré.

Puis elle baissa de nouveau ses yeux sur sa broderie.

Denise aurait voulu l'embrasser.

Franz en était toujours à l'embarras de son mensonge involontaire.

— Sur mon honneur, dit-il, je n'ai point voulu vous en imposer, mademoiselle... Je ne me connais pas d'autres amis que Gertraud et son père... il me semble qu'ils m'ont toujours aimé comme ils m'aiment, et si je vous ai trompée, c'est bien malgré moi. — Merci, ma bonne Gertraud, murmura Denise; je ne savais pas te devoir tant de reconnaissance. — Mais j'aurai des amis maintenant, reprit Franz avec un élan subit. Je veux vous dire tout en deux mots, Denise : je suis riche et je suis noble. — Dites-vous vrai? murmura la jeune fille étonnée. — Et le plus cher de mes bonheurs, poursuivit Franz, c'est d'avoir eu votre amour alors que j'étais pauvre et sans nom!

Il parlait avec une conviction si profonde et le sentiment exprimé par lui était si bien celui d'un homme élevé tout à coup au-dessus du malheur, que Denise ne conçut pas l'ombre d'un doute.

Gertraud, au contraire, malgré son ignorance de la vie, sentait vaguement tout ce qu'il y avait d'obstacles et d'incertitude entre la position réelle de Franz et ce bonheur espéré. Son cœur se serrait à le voir si confiant. Une voix s'élevait au dedans d'elle comme un écho funeste, et répondait « Malheur! » à ces élans de joie,

Elle si gaie d'ordinaire, elle ne savait pourquoi ces paroles d'allégresse sonnaient faux à son oreille et la rendaient triste.

— Vous avez raison, Franz, dit mademoiselle d'Audemer, je vous aimais pauvre; je vous aurais aimé toujours... mais que Dieu soit béni! car je n'aurais point désobéi à ma mère et nous aurions été bien malheureux!...

Franz se frotta les mains, comme si la pensée du danger évité eût redoublé tout à coup son contentement.

— Mon Dieu, dit-il avec une pitié profonde pour

son sort de la veille, je ne sais pas vraiment comment j'avais le front d'espérer!... c'était vous, Denise, qui souteniez mon courage; je connaissais votre cœur; je savais qu'il n'y avait en vous que noblesse et bonté... Je ne songeais point à ma misère, étourdi que j'étais! et l'idée de la vicomtesse ne me venait point, parce que je ne pensais qu'à vous... Mais maintenant, ajouta-t-il en prenant un air grave, il faut voir les choses sérieusement... dès qu'il s'agit de vous, Denise, la légèreté devient un crime... Ecoutez! il me faut quelques jours encore pour connaître le nom de mon père; d'ici là je resterai prudemment à l'écart, et j'attendrai une certitude pour me présenter à madame la vicomtesse d'Audemer.

C'était de la sagesse; Denise fit un signe d'approbation.

— Et pensez-vous, reprit Franz, qu'en arrivant avec mes titres et ma fortune, je sois exposé à essuyer un refus? — Ma mère est bonne, répondit Denise; je lui dirai que je vous aime...

Franz serra la main de la jeune fille contre ses lèvres.

— Chaque fois que j'entends ce mot tomber de votre bouche, dit-il, j'ai peur de faire un songe trop heureux... c'est bien vrai, pourtant, vous êtes là! Tout ce que je voyais dans la folie de mes rêves, Dieu l'a réalisé... Oh! que vous êtes belle, Denise, et que j'aime à vivre!... Nous sommes jeunes, notre avenir est long comme un siècle, et pas un nuage! partout votre beau sourire! rien que du bonheur!...

Il s'arrêta; son cœur était plein. Les paroles manquaient à son enthousiasme. Un instant, il demeura silencieux et recueilli, contemplant Denise avec adoration.

La jeune fille le regardait aussi; elle était entraînée et convaincue. Nul doute ne venait à son esprit charmé. L'illusion contagieuse passait de l'âme de

Franz dans son âme, et sa pensée ravie se berçait en de molles caresses. Elle ne songeait point à interroger : elle croyait.

Elle était si heureuse de croire!

Leurs chaises s'étaient rapprochées nous ne savons comment. Ils étaient là près l'un de l'autre; leurs traits semblables se touchaient presque; les anneaux gracieux de leurs chevelures blondes mariaient leurs nuances amies : c'était un tableau suave comme le souriant espoir de l'adolescence.

On eût dit au premier aspect le frère et la sœur. Mais le regard voilé de Franz couvrait d'ardents éclairs, et il y avait de la passion dans cette fatigue douce qui alanguissait la prunelle de Denise. L'amour perçait, l'amour charmant et jeune qui orne toutes choses et sait embellir jusqu'à la beauté...

De même que la fleur, épanouie sous l'ombrage et chèrement admirée, va trouver des nuances inconnues et nouvelles si le soleil, perçant tout à coup la feuillée, vient mettre un rayon d'or sur sa vierge corolle...

Gertraud n'osait plus les regarder. Elle avait le rouge au front et son cœur lui pesait.

Le bruit continuait sourd, patient, uniforme, dans la ruelle du lit de Hans Dorn.

— Vous souvenez-vous, Denise, dit Franz avec lenteur, de ce bal où je vous vis pour la première fois?... Il me sembla que tout mon être défaillait, et quand j'entendis le son de votre voix, je crus que j'allais mourir... j'étais un enfant alors, et mon regard ne s'était jamais levé sur une femme,.. savez-vous pourquoi je vous aimai? — Sais-je pourquoi j'écoutai en tremblant vos premières paroles?... murmura Denise. — C'est qu'il y a une chose étrange! reprit Franz; je vous aurais aimée sans cela, car, un amour comme le mien ne peut pas naître sans la volonté de Dieu... mais vous ressemblez tant à ma mère! — Vo·

tre mère?... répéta Denise. — Je ne l'ait point connue, poursuivit Franz qui secoua la tête avec tristesse, mais j'avais son portrait suspendu dans la ruelle de mon lit comme une image sainte... ce fut bien longtemps mon seul amour... Quand je vous vis, Denise, il me sembla voir ma mère... jusque-là je ne l'avais comparée qu'aux anges, et je la retrouvais en vous... c'était la même beauté calme et sereine, la même franchise douce, le même regard dévoilant le même cœur... allez, Denise, c'était notre destinée! Depuis ce premier jour, votre image s'est gravée tout au fond de mon âme, et quand je rentrais le soir sans vous avoir vue, je vous contemplais dans le portrait de ma mère.

Il s'arrêta pour sourire. Denise avait les yeux humides.

— Oh! certes, s'écria Franz gaiement, je ne songeais point en ce temps-là aux obstacles qui nous séparaient... je ne songeais à rien qu'à vous trouver belle et à vous adorer de loin... N'ai-je pas du bonheur, Denise? Je n'ai vu le danger qu'au moment où ma bonne étoile me donne une victoire facile... J'avais bien entendu dire que le chevalier de Reinhold avait obtenu de madame d'Audemer la promesse de votre main, mais j'évoquais par le souvenir votre front si pur, vos grands yeux bleus et cette blonde auréole que je vois dans mes rêves; vos longs cheveux, Denise, qui font un doux cadre à votre joue; je mettais tout cela auprès du visage grotesque de M. de Reinhold, et je me disais : « C'est impossible... »

Franz s'interrompit encore, ses yeux se baissèrent; et il devint pâle.

— Mon Dieu! murmura-t-il en frissonnant, il paraît que c'était possible!... Mais pourquoi s'attrister? ajouta-t-il en secouant la mélancolie qui le reprenait. Denise! Denise! nous n'avons plus rien à craindre!... Vous ne savez pas tout, votre frère est mon ami;

dans quelques jours, quand je vais avoir appris le nom de mon père, ce sera sous les auspices de Julien que je me présenterai à madame la vicomtesse d'Audemer.

Denise ne répondit point, mais la joie peinte sur son visage parlait. Elle remerciait Dieu dans son âme.

Elle était aussi persuadée que Franz. Chaque mot de ce dernier lui enlevait un doute. En entrant dans la maison de Hans Dorn, c'est à peine si elle avait eu une vague espérance; maintenant, la crainte lui semblait impossible.

Le temps passait, elle oubliait la vieille Marianne qui l'attendait dans la voiture; elle oubliait tout, elle s'endormait dans la quiétude de son bonheur.

Franz avait passé son bras autour de sa taille; la tête de Denise, inclinée et pensive, s'appuyait doucement à l'épaule de Franz.

Ils auraient pu rester ainsi de longues heures, car un instinct secret éloignait d'eux, à leur insu, l'idée de la séparation. Ce fut Gertraud qui les éveilla.

La jolie brodeuse venait d'achever la collerette qui avait motivé la visite de mademoiselle d'Audemer. Comme elle finissait d'arrêter la dernière fleur, il lui sembla que le bruit entendu dans la ruelle du lit de son père devenait plus fort et plus voisin.

Elle s'approcha doucement et mit sa tête entre les rideaux. Le lit contre lequel sa hanche s'appuyait roula brusquement et alla heurter la muraille.

Le bruit cessa...

XIII. — Le clou.

Gertraud écouta un instant encore auprès du lit de son père, puis elle revint vers les deux amants, qui

ne l'apercevaient point, et jeta en se jouant la collerette sur les épaules de Denise.

— Voici un prétexte à votre longue visite, mademoiselle, dit-elle; vous aurez attendu votre broderie afin de l'emporter.

Denise s'était redressée en tressaillant.

— Y a-t-il donc si longtemps que je suis ici? murmura-t-elle. — Un quart d'heure... dit Franz. — Une grande heure! s'écria Gertraud; mais comment trouvez-vous cela, monsieur Franz?

Franz toucha le travail délicat et charmant.

— Adorable! répondit-il. — Tu es une fée, Gertraud! dit mademoiselle d'Audemer en admirant la broderie; mais je déteste cette collerette, ajouta-t-elle avec un gros soupir. — Pourquoi cela?... — Parce qu'elle me fait penser à cette fête d'Allemagne et à ce long voyage. — Pauvre monsieur Franz! dit Gertraud, quinze jours d'absence!

Franz ne comprenait pas.

Gertraud disposait les plis de la collerette avec cette coquetterie de l'auteur qui lit lui-même son œuvre.

— Je viens d'apprendre que les invitations vont être lancées, poursuivit Denise. Le départ suivra, dit-on, de près l'invitation. — Et vous êtes absolument forcée d'aller à cette fête? demanda Franz. — Ma mère compte les jours depuis un mois, répondit la jeune fille; nous avons accepté d'avance et tous nos préparatifs sont faits. — On dit que ce sera si beau! murmura Gertraud, dont l'accent trahissait un peu d'envie. — Que je t'y céderais ma place volontiers! répliqua Denise. Ce seront des jours pénibles et je n'y puis pas penser sans frayeur... Vous n'aurez pas le temps d'ici là, Franz, de recevoir ces bonnes nouvelles qui vous donneraient accès auprès de ma mère... elle va partir avec toute son envie de me voir mariée au chevalier de Reinhold... et, là-bas, au milieu de cette famille de Geldberg...

Franz avait baissé la tête; il la releva vivement.

— La fête serait-elle au château de Geldberg? dit-il.

— Oui, répliqua Denise, et comme vous le devinez, je serai circonvenue, obsédée... Si encore c'était comme à Paris, si je pouvais vous entrevoir quelquefois, cela me donnerait du courage... mais je serai seule! — Non, interrompit Franz d'un ton délibéré, ce sera mieux qu'à Paris, et vous me verrez tant que vous voudrez... Je compte vous suivre au château de Geldberg.

Gertraud le regarda en dessous.

— Quelle folie! dit mademoiselle d'Audemer; dans votre position vis-à-vis des Geldberg, vous ne pouvez être invité.

Franz rougit. Il pensait à Sara.

— Je serai invité pourtant, répliqua-t-il, et je vous donne ma parole que vous me verrez à la fête. — Il le fera comme il le dit, mademoiselle! s'écria Gertraud d'un ton où l'admiration naïve et la raillerie se mêlaient à doses égales; M. Franz, depuis qu'il est riche et fils d'un prince, vous promettra, si vous voulez, de sauter la Seine à pieds joints... et qui sait s'il ne tiendrait point sa promesse? ajouta-t-elle en baissant la voix tout à coup sous l'impression d'un souvenir superstitieux; il y a autour de lui des choses étranges, et quand on réfléchit à ce qui lui est arrivé depuis hier, on ne sait plus que penser...

Ce fut en ce moment que Jean Regnault frappa pour la première fois à la porte de l'escalier.

Gertraud n'entendit pas. Jean fut obligé de répéter deux ou trois fois son appel. Quand la jeune fille entendit enfin, elle s'élança dans la chambre d'entrée, en fermant la porte sur les deux amants.

Ce devait être Hans Dorn. Gertraud n'était point troublée, parce que sa conscience ne lui reprochait rien. Elle ouvrit la porte sans hésiter et tendit le front au baiser de son père.

Le pauvre Jean ne songea point à profiter de l'aubaine.

— Bien des pardons de venir vous voir à cette heure-là, mamselle Gertraud, dit-il en restant sur le seuil de la porte; mais c'est que j'ai un grand service à vous demander.

Le pauvre Jean avait l'air plus timide encore que de coutume, et le mouvement involontaire que fit Gertraud en le reconnaissant doubla son embarras. En quittant Polyte sur la place de la Rotonde, il était tout feu et tout espoir; il songeait à jouer, à gagner, à sauver la mère Regnault, qu'il aimait tant : l'éloquence du favori de madame Batailleur l'avait électrisé.

Mais il y avait maintenant deux ou trois longues minutes que la parole encourageante de Polyte lui manquait. Son ardeur se refroidissait; sa timidité revenait.

D'ordinaire, l'accueil avenant et cordial de Gertraud mettait fin bien vite à l'embarras du joueur d'orgue. Ce soir Gertraud avait l'air presque aussi embarrassé que lui.

Jean subit le contre-coup de ce trouble. Il avait commencé son explication, le rouge au front, mais la voix libre, au bout de quelques mots, sa phrase s'embrouilla; il balbutia, il ne savait plus...

— Dites-moi bien vite ce que vous voulez, Jean, murmura Gertraud, je suis pressée.

Le joueur d'orgue eut grande envie de s'en aller, et, pour le retenir, il fallut la pensée de sa vieille mère.

— Est-ce que M. Dorn est rentré? demanda-t-il bien bas et les yeux à terre.

Gertraud rougit. Elle hésita. Il lui semblait que le murmure de la conversation des deux amants devait arriver jusqu'aux oreilles de Jean.

Pour expliquer le son de ces voix, il lui eût suffi de

dire que son père était de retour; mais elle ne savait point mentir.

— Non, répondit-elle.

La figure de Jean s'éclaira.

— Alors tout n'est pas perdu, s'écria-t-il; ma bonne demoiselle Gertraud, mon espoir est en vous... voulez-vous me prêter jusqu'à demain un pantalon, un gilet et un habit de monsieur? — Pourquoi faire? demanda Gertraud étonnée.

Jean ne répondit point.

Gertraud songea qu'on était au lundi gras.

— Voudriez-vous donc aller au bal? demanda-t-elle encore avec une surprise croissante.

Jean releva sur elle ses yeux tristes et humides.

— Au bal!... répéta-t-il.

Il y avait dans ce mot tant de reproches douloureux, que Gertraud eut comme un remords.

— Jean, mon pauvre Jean, dit-elle en lui prenant les mains, je suis folle!... Mais aussi que voulez-vous faire d'un habit de monsieur, à cette heure de la nuit?

Jean secoua la tête, et sa paupière se baissa de nouveau.

— J'aurais mieux aimé que vous ne m'interrogiez pas, mamselle Gertraud, répliqua-t-il, car vous me direz peut-être que j'ai tort... Mais je n'ai rien à vous cacher, vous le savez bien, et si vous voulez m'écouter, je vais tout vous apprendre...

Les yeux de Gertraud étaient pleins de curiosité.

Mais il se fit en ce moment, dans la chambre de Hans Dorn un bruit de chaises qu'on remue. Depuis deux ou trois secondes la jeune fille avait oublié Franz et Denise. Sa physionomie changea.

— Je vous crois, je vous crois, mon bon Jean, dit-elle précipitamment; qu'ai-je besoin de savoir?... Attendez moi ici un instant et je vais vous apporter ce que vous me demandez. — Pourtant, reprit le joueur d'orgue, si vous aviez envie de connaître... — Non,

non, non! dit par trois fois la jeune fille. Attendez-moi ici; je vais revenir.

Elle gagna vivement la porte de son père; mais avant de l'ouvrir, elle s'arrêta indécise.

Les yeux de Jean la suivaient brillants de gratitude et d'amour. C'était ce regard qui l'arrêtait; car la chambre de Hans Dorn était éclairée, et Jean allait voir les deux amants si on ouvrait la porte.

Et néanmoins il fallait agir.

Elle s'avisa d'un moyen naïf comme son âme et infaillible, eu égard à la nature obéissante du pauvre joueur d'orgue.

— Ecoutez, Jean, dit-elle en se donnant un petit air solennel; je veux bien aller chercher les habits que vous me demandez, mais il faut tourner le dos à cette porte... Il y a de l'autre côté quelque chose que vous ne devez point voir... c'est le secret de mon père!

Jean se tourna aussitôt du côté de l'escalier. Gertraud emportait la lumière; il restait dans l'obscurité.

Gertraud se hâta de passer dans la chambre de Hans. Elle crut refermer la porte derrière elle; mais le pêne glissa sur la serrure vieillie, et le battant resta entre-bâillé.

Franz et Denise causaient, les mains entrelacées. C'est à peine s'ils virent la jeune fille traverser la pièce pour se diriger vers le cabinet où Hans Dorn était allé prendre dans la matinée la garde-robe de Franz.

Gertraud déposa sa lumière sur un coffre, et se mit à chercher un habillement à la taille de Jean.

Celui ci était à son poste, la figure tournée vers l'escalier sombre, et ne songeant guère à pénétrer le prétendu secret de Hans Dorn.

Le bruit mystérieux entendu successivement par Gertraud dans la ruelle du lit de son père, et par Jean Regnault sur l'escalier, se taisait maintenant. Seulement, il semblait à Jean que quelqu'un essayait d'ouvrir en dedans le bûcher de Hans Dorn.

Il allait sortir pour examiner de nouveau, et tâcher de découvrir enfin la nature de ce bruit, lorsqu'un autre incident attira irrésistiblement son attention.

L'escalier envoyait à l'intérieur un vent froid et vif. La porte que Gertraud avait cru refermer derrière elle battait et s'entr'ouvrait à chaque instant davantage. Par cette issue, des chuchotements vagues parvenaient aux oreilles de Jean.

Ce fut d'abord un murmure confus, puis Jean crut distinguer la voix d'un jeune homme.

Un premier élancement de jalousie lui blessa le cœur; ses yeux brûlèrent; ses veines eurent froid; il avait besoin de toute sa force pour ne point se retourner et jeter un regard en arrière.

Il résistait pourtant et demeurait immobile. Mais Gertraud cherchait en vain, parmi les nombreuses dépouilles entassées dans le cabinet, un costume complet et convenable. Elle s'impatientait, et comme toujours, l'impatience, loin de l'avancer, retardait sa besogne.

Elle ne revenait point. Jean Regnault entendait toujours derrière lui les chuchotements accusateurs. La fièvre lui montait au cerveau. Des visions jalouses passaient devant ses yeux.

En un moment où sa volonté défaillait, et où il n'était plus retenu que par un vague instinct de docilité, il crut ouïr le son d'un baiser.

Il tressaillit comme si un aiguillon vif lui eût percé la chair. Il se retourna, son œil avide plongea dans la chambre de Hans Dorn.

Il vit une blonde tête d'adolescent qui se penchait sur une main blanche; et il entendit un second baiser.

La figure de l'adolescent le frappa; il la connaissait, sans pouvoir dire, en ce premier moment, où il l'avait aperçue. Le visage de la femme se cachait derrière la cloison; mais Jean n'avait pas besoin de la voir : pour lui, ce ne pouvait être que Gertraud...

Un courant d'air se fit en sens inverse; le battant retomba. Machinalement Jean se retourna, et reprit la position qu'on lui avait commandée.

Il ne pensait plus guère. Il était comme un homme qui vient de recevoir un coup de massue.

— Tenez, Jean, dit Gertraud qui apportait enfin les habits; mon père va rentrer; allez-vous-en bien vite, et rendez-moi tout cela demain, de bon matin.

Jean ne bougea pas; il garda le silence. Ses yeux s'attachaient sur la jeune fille, mornes et comme stupéfiés.

— Eh bien!... dit Gertraud en lui tendant le paquet.

Jean Regnault se retourna lentement et mit son regard sur la porte de Hans, qui était maintenant fermée.

Gertraud frappa le carreau de son petit pied avec impatience.

— Oh! Gertraud! Gertraud! murmura Jean qui joignit ses mains d'un air suppliant; je vous en prie, ayez pitié de moi!...

Gertraud ne comprenait point le motif de cette subite détresse, et Denise venait de lui dire en passant qu'elle voulait se retirer.

Elle mit le paquet entre les mains de Jean et le poussa en se jouant jusque sur l'escalier.

Puis elle referma la porte sur lui.

Jean descendit les marches une à une, suivant l'impulsion donnée, et avec la roideur d'un automate.

Quand il fut arrivé dans la cour, il couvrit de ses deux mains son visage en feu. Une pensée venait de luire parmi la nuit de sa cervelle; il se souvenait.

C'était à cet endroit-là même où il se trouvait maintenant qu'il avait aperçu pour la première fois ce beau jeune homme; et Gertraud était là encore!...

Il releva la tête vers la fenêtre éclairée de sa maîtresse, puis il s'enfuit en étreignant son cœur qui défaillait.

L'instant d'après, Franz et Denise quittaient à leur tour la maison de Hans Dorn.

— Dieu veuille que vos espoirs se réalisent, Franz! dit mademoiselle d'Audemer en arrivant au seuil de l'allée; mais que vous soyez heureux ou malheureux, je suis votre fiancée... et si je ne vous appartiens pas, jamais un autre homme ne m'appellera sa femme.

La vieille Marianne s'éveilla en sursaut, au moment où Denise s'asseyait auprès d'elle sur les coussins de la voiture.

— Comme cette jeunesse est leste! murmura la vieille femme; je n'aurais jamais cru qu'on pût monter et descendre en si peu de temps!...

Gertraud était seule dans sa chambre et préparait son petit lit. Hans Dorn n'était pas rentré. Il n'y avait plus personne ni dans l'escalier ni dans la cour. Au bout de quelques minutes, la porte du bûcher s'ouvrit lentement et se referma sans bruit. Une masse noire glissa dans les ténèbres et descendit l'escalier en rampant.

Elle traversa la cour, puis l'allée sombre, pour gagner la place de la Rotonde.

La lueur lointaine des becs de gaz éclaira la face hâve de l'idiot Geignolet.

Il tenait à la main un énorme clou, qui était tout blanc de plâtre.

Il s'assit sur le pavé, le dos contre la muraille. Il tira de sa poche le lambeau qui lui servait de mouchoir et s'essuya le front. Puis il mesura de l'œil la partie de son clou que le plâtre avait blanchie.

— C'est dur! grommela-t-il, et j'ai grand mal à mes mains!... mais le trou est profond de çà!

Il se mit à aiguiser la pointe de son fer contre le pavé.

Son chant rauque et monotone se joignit bientôt au grincement du métal.

Les premiers mots du couplet se perdirent en un murmure sourd et haletant; puis sa voix s'éleva, et l'on aurait pu entendre :

J'ai vu le vieux Hans Dorn ouvrir son armoire.
Il a mis la boîte tout en haut, tout en haut!...
Demain mon trou sera fini,
Et je sais où sont les jaunets,
La bonne aventure, ô gué!...

XIV. — La maison de jeu.

La maison de jeu de madame la baronne de Saint-Roch, située rue des Prouvaires, était un tripot d'ordre moyen, où la proximité des halles et de la rue Saint-Denis se faisait parfois trop sentir.

Pour emplir ses salons, madame la baronne était obligée de recevoir bien des petites gens, ce qui est déplorable pour une personne de sa sorte.

Elle ouvrait sa maison à des caissiers en débauche, à des commis pervers, à de petits commerçants, mauvais sujets timides, qui lésinaient dans le vice et comptaient avec la passion.

Heureusement que le voisinage du Palais-Royal lui fournissait un noyau d'habitués plus sortables : des roués de province, des seigneurs d'aventure, des étrangers enfin, cette proie enviable que tous les tripots se disputent.

Il est assurément fort désobligeant, pour un aigrefin qui s'intitule monsieur le comte, de s'asseoir côte à côte auprès d'un teneur de livres de la rue des Lombards; mais les maisons de jeu montées sur un

certain pied se font rares, et la police a le diable au corps. On ne peut plus choisir. Les beaux jours de la roulette sont passés, et le joueur, qui est naturellement philosophe, prévoit d'un cœur stoïque le moment où le roi de carreau persécuté ira cacher sa tête proscrite parmi les hontes lointaines du quartier Saint-Marceau.

S'il faut le suivre jusque dans les boues de la Bièvre, on le suivra. De nos jours il n'est plus que cette royauté-là qui puisse trouver dans l'exil une armée de fidèles.

La maison de la rue des Prouvaires était loin de ces extrémités. Eu égard au malheur des temps, elle pouvait passer pour un établissement très-convenable. On y jouait gros jeu. Si l'on y trouvait des courtauds, les marquis n'y manquaient pas, non plus que les jolies femmes. En outre, circonstance éminemment rassurante, madame la baronne de Saint-Roch n'avait jamais eu maille à partir avec la police.

Elle était, comme on pense bien, veuve, et veuve d'un homme considérable. Elle avait éprouvé de grands malheurs. Une série de désastres lamentables l'avait réduite à la position qu'elle occupait maintenant et qui n'était certes point faite pour elle.

Ah! si les morts peuvent voir ce qui se passe sur cette terre, feu M. le baron de Saint-Roch devait être un mort bien malheureux! Du moins sa noble veuve gardait-elle, dans la détresse où le sort injuste l'avait mise, toute la dignité possible. Les aides dont elle s'entourait méritaient beaucoup de considération; son bras droit, le banquier du trente et quarante, n'était rien moins que M. de Navarin, ancien officier supérieur au service du roi des Grecs, décoré sur un champ de bataille illustre par la propre main du plus glorieux des Hellènes, le grand Kolokopoulo!

Nous n'avons point eu occasion encore de parler de M. de Navarin; quant à madame la baronne de

Saint-Roch, nous la connaissons sous le nom de Joséphine Batailleur, marchande de *frivolités* au Temple.

A part M. de Navarin, Batailleur avait eu le secours et les conseils d'une personne éminemment compétente en ces sortes d'affaires. Madame de Laurens s'était mêlée de tout et l'on reconnaissait dans tout sa main experte. Rien n'annonçait au dehors l'industrie pratiquée à l'intérieur. La maison avait une apparence modeste et sage; c'est à peine si les voisins se doutaient de ce qui avait lieu si près d'eux.

On entrait par la rue des Prouvaires, mais il y avait une seconde issue donnant sur la halle aux volailles. L'escalier, éclairé parcimonieusement, ne prodiguait point ce gaz accusateur qui est comme une enseigne aux lieux publics. On arrivait au premier étage après avoir jeté au portier, discret et payé, le nom de madame la baronne.

A la porte, on était reçu par un vieux domestique à mine vénérable, front chauve, livrée grise, sourire bénin et patriarcal.

Ce brave homme était le contrôleur de l'établissement. Il recevait les bons; il éconduisait les suspects. Et ceux qu'il éconduisait restaient persuadés qu'ils avaient fait une fausse démarche.

Un vieillard si respectable pouvait-il être le cerbère d'un tripot?

Il faut savoir se meubler. C'était Petite qui avait choisi ce serviteur précieux.

Du seuil on n'entendait aucun bruit, sinon parfois un murmure étouffé, lorsque la voix des joueurs s'élevait par hasard au-dessus du diapason ordinaire.

La chose était rare, car une consigne sévère faisait loi dans la salle et ordonnait de se ruiner tout bas. Mais, en ce cas-là même, les voix perdaient leurs éclats en traversant les portes rembourrées. Elles arrivaient à l'oreille du profane comme un doux écho de conversations courtoises.

On n'entendait point le tintement de l'or, on n'entendait point la monotone mélopée du banquier menant le jeu à l'aide de ces paroles sacramentelles qui frappent l'oreille, d'ordinaire, dès qu'on aborde les avenues d'un tripot.

Une fois admis, on entrait dans une antichambre de bonne maison, n'ayant que le nombre voulu de portemanteaux, mais flanquée d'un prudent cabinet dont les murailles s'ornaient d'un cordon de patères.

Après l'antichambre, venait un petit salon où quelques dames, jeunes et jolies pour la plupart, semblaient réunies pour passer la soirée.

Ceci était sans doute un leurre pour la police, en cas d'accident; c'était peut-être encore autre chose.

Dans la troisième pièce, il y avait une table de lansquenet, présidée par un employé de la maison.

Dans la quatrième, qui était la dernière, un vaste tapis vert, en forme de carré long, entouré d'un quadruple rang d'amateurs, servait à jouer le trente et quarante.

Dans cette pièce se tenaient madame la baronne de Saint-Roch et son ministre responsable, M. de Navarin, ancien officier supérieur.

Les trois premières pièces étaient meublées assez simplement; celle-ci était presque nue. A ne voir que les murailles, on eût dit une salle de billard. Il n'y avait en effet aux lambris ni tableaux ni gravures, seulement deux de ces cadres en palissandre que l'on voit dans tous les cafés, et un râtelier contenant deux douzaines de queues munies de leurs *procédés*. L'un de ces cadres présentait ces trois chapelets de petites billes enfilées qui servent à marquer les points; l'autre renfermait le code du jeu de billard.

Le billard seul manquait.

A part ces cadres dont la destination ne se devinait point au premier abord, deux autres particularités empêchaient cette chambre de ressembler exacte-

ment aux salles de trente et quarante des anciens jeux publics.

C'était d'abord un énorme châssis sur lequel se tendait un drap vert uni et qui était planté contre la muraille, derrière le banquier. A droite et à gauche de ce châssis, deux laquais de vigoureuse apparence se tenaient debout et immobiles.

C'était ensuite une sorte de boîte grillée qui rompait disgracieusement la symétrie de la pièce. Elle figurait une véritable loge pouvant contenir trois ou quatre personnes à l'intérieur, et fermée complétement par des rideaux de soie.

Elle tenait d'un côté à la muraille, qui sans doute était percée pour lui donner une issue à l'extérieur, et de l'autre à la table de trente et quarante, dont elle n'occupait pas exactement le centre.

Madame la baronne de Saint-Roch s'asseyait toujours entre la loge et Navarin, le banquier, qui tenait le milieu de la table.

Les joueurs étaient accoutumés à voir madame la baronne coller son oreille aux rideaux de soie de temps en temps, afin de recueillir des paroles que nul n'entendait excepté elle.

On n'apercevait à la boîte grillée d'autre ouverture qu'une sorte de guichet en forme de petite fenêtre qui s'ouvrait sur la table même, et par où passaient de blanches mains, éparpillant sur les diverses chances de l'or et des billets de banque. A de rares intervalles, des mains d'hommes s'étaient montrées à cette petite fenêtre. Personne, parmi les habitués de la maison, n'avait su percer le mystère de cette loge dont nous avons parlé déjà. On l'appelait *le confessionnal de la princesse*. On s'en occupait énormément, et Dieu sait toutes les suppositions qui se faisaient à l'entour!

Les joueurs heureux la lorgnaient en souriant, comme si elle eût caché quelque divinité favorable; les malheureux lui jetaient des regards irrités et l'ac-

cusaient de leur chance mauvaise. Ceux que la superstition du jeu ne tenait point s'accordaient à penser qu'il y avait derrière ces rideaux, fermés toujours, un ou plusieurs grands personnages.

Et cette énigme, qui restait éternellement insoluble, ne nuisait en rien à l'achalandage de la maison; au contraire, c'était un attrait de plus. Cette main blanche, qui maniait tant de billets de banque, fascinait les plus froids; il y avait des gens qui ne venaient que pour la loge et dont toutes les paroles étaient à l'adresse de la loge.

Ceux-là voyaient au travers des rideaux de soie, les uns une ravissante figure, les autres un vieux visage de duchesse millionnaire.

Et chacun se mettait en frais pour conquérir son rêve.

On voulait séduire la princesse, et l'histoire de Franz appelé dans *le confessionnal*, prouvait du moins que l'espoir des habitués n'était pas tout à fait une chimère...

Il pouvait être dix heures et demie du soir. Le personnel de la maison était au grand complet. M. de Navarin, ancien officier supérieur, occupait son poste à droite de la loge; à côté de lui était la caisse, et de l'autre côté de la caisse se tenait l'homme qui taillait.

M. de Navarin était un personnage à l'air doux et martial à la fois. Il avait des façons graves, dignes, courtoises, et sa manière de jeter le rateau à la pêche des louis d'or sur le tapis indiquait un bien bon gentilhomme.

Son emploi était multiple. A part l'office important de banquier, qu'il remplissait à la satisfaction générale, sa moustache grise était spécialement chargée d'imposer aux joueurs turbulents ou mal appris qui prétendaient discuter les arrêts du sort. En cas d'alerte, il avait en outre mission de sauver la partie,

concurremment avec ces deux grands laquais à livrée grise qui se tenaient debout derrière lui.

Petite avait eu raison de dire, en parlant de sa maison de jeu à Esther, que toutes les précautions étaient prises. M. de Navarin avait sous la main un bouton de cuivre, fixé à la table même, et que nous pouvons comparer au ressort d'une soupape de sûreté.

La manœuvre était simple et facile. Au premier bruit suspect, les joueurs avaient ordre de se lever; l'ancien officier supérieur pressait son bouton, qui faisait surgir aux quatre côtés de la table carrée des bandes de billard. Les deux grands laquais soulevaient le châssis, tapissé de drap vert, qui s'adaptait exactement entre les bandes, recouvrant à la fois les mises éparses, les cartes et les signes accusateurs du véritable tapis.

La loge, poussée au même instant, se prenait à rouler sans bruit, et rentrait dans une chambre voisine, laissant seulement à fleur de muraille sa paroi antérieure, qui figurait une porte grillée.

Au lieu de cet antre, où le trente et quarante agitait tant d'or naguère, il ne restait qu'une inoffensive salle de billard.

Des répétitions nombreuses avaient assuré la main des machinistes; pour opérer ce changement, il fallait juste le quart d'une minute.

Du reste, comme nous l'avons dit, les sages précautions avaient été jusqu'alors inutiles. La maison de madame de Saint-Roch était vierge de tout démêlé avec la police.

Les rangs se serraient cependant autour de la table; le jeu marchait au mieux. L'or glissait sur le tapis, et les soyeux chiffons de la banque dépliaient çà et là leur papier transparent et doux. Le guichet du *confessionnal* restait fermé; la *princesse* n'était pas encore arrivée.

Madame la baronne de Saint-Roch, dans tout l'éclat de sa toilette voyante, trônait à son poste avec une véritable majesté. L'homme qui maniait les cartes, ex-croupier de Frascati, remplissait son rôle en virtuose et retournait tout le jeu en un clin d'œil.

Autour de la table, les figures bizarres ne manquaient point. Le démon du jeu animait toutes les physionomies de son souffle grotesque et terrible tour à tour. Quelques-uns prodiguaient des poignées de louis avec une vaillance folle; d'autres jetaient timidement sur le tapis le modeste écu de cinq francs; d'autres enfin, plus prudents encore, se bornaient à suivre de loin la chance et pointaient soigneusement sur des cartes le relevé de leurs parties imaginaires.

Ceux-là sont bien connus de quiconque a mis le pied dans un tripot une fois en sa vie. Ce sont des fous graves et tristes, de vrais philosophes, entêtés à rêver l'impossible, à spéculer sur la fantaisie, à vouloir fixer l'instabilité même.

Au bon temps du Palais-Royal, ils étaient nombreux et gagnaient quelque dix francs dans leur soirée à faire des trous d'épingles dans du carton. Maintenant ils végètent, misérables et déchus, dans l'attente du Messie qui restaurera la roulette.

A part madame la baronne de Saint-Roch, nous ne connaissons que deux personnages parmi cette foule attentive et avide.

Le vaudevilliste Amable Ficelle, auteur de *la Bouteille de Champagne*, et son Pylade, M. le comte de Mirelune, étaient entrés là comme ils entraient partout, pour tuer le temps et occuper au hasard leur oisiveté ennuyée.

Ils n'étaient joueurs ni l'un ni l'autre; mais le temps était froid au dehors, et il faut bien faire quelque chose.

Ils se tenaient au dernier rang, bras dessus bras dessous comme toujours, et le lorgnon à l'œil.

— Comme cela, disait Ficelle, vous avez reçu, vous aussi, un message de l'hôtel de Geldberg? — Un message par exprès. — Et qui contient?... — Oh! c'est très-aimable!... il s'agit de cette grande fête, dont on parle tant... vous savez, au château d'Allemagne. — Parbleu! — On vous en parle aussi? — Je crois bien!... on n'a pas même eu l'idée de se passer de moi!... J'ignorais qu'on vous eût écrit et je comptais vous présenter. — Moi de même, mon bon, dit Mirelune un peu piqué; en tout cas, merci de l'intention! — Eh bien! reprit Ficelle, je vois qu'on nous a traités en vrais amis... je devine votre lettre d'après la mienne... On compte sur vous, n'est-ce pas, pour donner à la chose quelque gaieté? — Mais, oui, répondit Mirelune, pour mettre de l'entrain dans tout cela. — Pour animer la fête... — Pour chauffer... — Pour dire et faire des folies... — Enfin, pour amuser tout ce monde d'argent!

Les deux amis se regardèrent, et il y eut un incommensurable bâillement échangé entre eux.

Les renommées parisiennes sont ainsi faites. Personne ne bâille plus largement qu'un de ces gaillards réputés joyeux par excellence. L'arbre qu'on cite, l'arbre qu'on célèbre pour sa floraison prématurée, le fameux marronnier du 20 mars, aux Tuileries, ouvre à peine ses bourgeons illustres que déjà ses obscurs voisins sont en pleine fleur!

— Et avez-vous une idée? reprit Mirelune. — J'en ai soixante! — Diable... il faudra nous entendre, si vous voulez; moi, je n'en ai pas encore. — Nous mêlerons, dit Ficelle avec magnanimité; d'abord, il faudra un théâtre. — Evidemment... et une troupe!

Ficelle haussa les épaules d'un air de supériorité profonde.

— Il s'agit d'amuser ces gens-là, répliqua-t-il, les petites banquières et les petites baronnes aimeront bien mieux jouer elles-mêmes que d'écouter des ar-

tistes de Paris... Mettons qu'il y ait dix actrices et dix acteurs improvisés... cela fera déjà vingt heureux!

Mirelune ne paraissait pas convaincu.

— Pensez donc! reprit Ficelle, quelle occasion à plumes, à fleurs, à diamants!... et puis les jeunes premiers qui auront des pantalons collants et des souliers à la poulaine!... — C'est vrai pourtant! murmura Mirelune, ceux-là s'amuseront, mais les autres? — Mettons que les autres soient six cents... Il y aura d'une part vingt élus heureux comme des rois qui offriront naïvement leur personne à l'admiration générale, et six cents spectateurs, contents comme des dieux, qui mordront les élus à belles dents et les déclareront burlesques, dans leur équité unanime. — Amable, dit Mirelune, quand vous n'écrivez pas, comme vous avez de l'esprit!... Mais que jouera-t-on? — D'abord, *la Bouteille de Champagne*... — C'est bien vieux! — Je change le nom des personnages et je trouve un nouveau titre : *le Triomphe du champagne et de l'amour*... qu'en dites-vous? — C'est troubadour, mais joli... Tenez, tenez, voici la princesse!

Le guichet de la loge mystérieuse s'ouvrait en effet à ce moment, et une main d'un modèle exquis poussait un billet de banque sur le tapis, à l'aide d'un petit râteau d'ivoire...

XV. — L'inconnu.

Le mot *princesse* prononcé par M. le comte de Mirelune, au moment où le guichet s'ouvrait, courut tout autour de la table. Chacun leva les yeux, et la loge devint le point de mire de tous les regards.

Ce qui se passait n'était pourtant point un fait ex-

traordinaire. Presque tous les jours, le même guichet s'ouvrait pour montrer la même main; mais depuis tant de mois que l'énigme se posait ainsi chaque soir, elle restait toujours insoluble; et les mystères gagnent de l'importance à vieillir.

Les hypothèses s'amoncellent peu à peu; on épuise le vraisemblable : les esprits les plus terre à terre arrivent au romanesque.

Des centaines de versions couraient sur la joueuse du *confessionnal,* sur la princesse, comme on l'appelait, et son apparition causait toujours une sorte d'émoi dans l'assemblée.

Madame la baronne de Saint-Roch avait fort à faire pour résister aux innombrables attaques dirigées contre sa discrétion. Elle était obsédée, entourée, traquée; les vieux habitués, passés à l'état d'amis de la maison, la prenaient par les sentiments. Des étrangers empruntaient à leur bourse des arguments plus irrésistibles encore; mais rien n'y faisait : la fidélité de madame la baronne résistait à tous les assauts, et les curieux en étaient pour leurs peines.

Quand on la serrait de trop près, la rusée baronne employait une manœuvre analogue à celle des vieux cerfs qui mettent les biches sur pied et donnent le change à la meute, elle lançait elle-même dans la circulation quelque nouvelle hypothèse; elle brouillait le chaos davantage, si bien que les plus habiles se trouvaient déroutés complétement.

Durant une bonne minute, et c'est bien long dans un lieu pareil, il y eut autour de la table un murmure contenu. Le jeu éprouva un temps d'arrêt. La partie modeste de l'assemblée, les petits marchands égarés loin du comptoir, les commis en vacances et autres ouvraient des yeux énormes et semblaient vouloir dévorer cette main qui sortait du *confessionnal.* Les quelques femmes éparses autour de la table pinçaient la lèvre en voyant pâlir leur étoile, et affirmaient tout

bas que la princesse était quelque vieux monstre ayant de bonnes raisons pour se cacher. Il y a des douairières qui gardent des mains charmantes. Les étrangers braquaient le binocle; les Anglais, qui sont partout où l'on joue, caressaient leurs portefeuilles et s'interrogeaient gravement pour savoir de quelles extravagances Leurs Seigneuries étaient capables en cette occasion.

Mais il n'y avait rien à faire; la baronne était muette, même pour les portefeuilles britanniques, et les meilleurs binocles ne pouvaient rien absolument contre les rideaux de soie.

— Allons, allons, messieurs! dit l'ancien officier supérieur au service du roi des Grecs, veuillez faire votre jeu, s'il vous plaît.

Cet appel eut un succès médiocre; tous les yeux étaient occupés à séduire la loge. — Du diable si je ne connais pas cette main-là! dit Mirelune à Ficelle. — C'est tout à fait étonnant! murmura ce dernier; il y a là dedans un vaudeville à succès! — Regardez bien, Amable, c'est la main de la petite marquise de Vieux-Lieu!... — Je vois trois actes, répliqua Ficelle; le mari qui cherche sa femme et qui la retrouve innocente dans cette boîte... Arnal en fossile occupé à piquer la carte... un caissier honnête homme, mais faible, qui vient là perdre son honneur... — En somme, interrompit Mirelune, la main de la marquise est plus forte... et je voudrais parier que ces petits doigts-là sont tout bonnement à la vicomtesse de Longpré. — De jolis couplets, reprit Ficelle; des mots... un petit peu de cœur... je garantis quatre-vingts représentations!

Le vaudevilliste respira longuement; son visage était radieux, ce n'était pas tous les jours qu'il mettait la main sur une idée.

Pendant qu'il s'applaudissait de tout son cœur et que l'ingénieux Mirelune trouvait un troisième nom

pour la propriétaire de la jolie main blanche, le calme se faisait autour de la table et l'intérêt du jeu reprenait lentement le dessus. M. de Navarin allait donner le signal de tailler, lorsque la porte s'ouvrit au milieu de ce silence profond qui précède l'arrêt de la for-

Ordinairement, à cet instant solennel, un roi aurait pu franchir le seuil sans distraire l'attention de l'assemblée; mais il y avait ce soir comme un vent d'émotion dans la salle, les nerfs étaient agités : chacun se retourna involontairement.

On vit entrer un personnage de grande taille, portant avec noblesse un costume à la fois élégant et sévère. C'était un homme jeune encore, au visage remarquablement beau.

Personne ne le connaissait dans la salle. A sa vue, madame la baronne de Saint-Roch elle-même laissa échapper un mouvement de surprise.

Il traversa tête haute et d'un pas tranquille l'espace qui le séparait des joueurs, puis il fit le tour de la table et vint se placer à gauche de la loge dont la baronne de Saint-Roch occupait la droite.

Il se fraya un chemin jusqu'au premier rang.

La main de la mystérieuse personne qui occupait le *confessionnal* reposait toujours sur le tapis; l'étranger se pencha en avant et toucha cette main, qui se retira comme effayrée.

L'étonnement général était au comble; le jeu s'arrêta une seconde fois. Anglais et commis regardaient bouche béante. Ficelle oubliait son embryon de vaudeville, et Mirelune négligeait de chercher un quatrième nom de comtesse...

On entendit cependant un mouvement léger à l'intérieur du *confessionnal*. Madame la baronne de Saint-Roch, avertie sans doute par un signe convenu, colla son oreille au rideau de la loge.

Au bout de deux ou trois secondes, elle se leva et alla rejoindre l'étranger.

— Ça se noue! dit Ficelle. — Que diable signifie tout cela? murmura Mirelune.

Madame de Saint-Roch prononça quelques paroles à l'oreille de l'étranger, qui s'inclina en signe d'assentiment.

On la vit se diriger vers une porte latérale. L'étranger l'accompagnait. Il sortit comme il était entré, sans avoir ouvert la bouche.

Les habitués de la maison de jeu de la rue des Prouvaires avaient trouvé pour la loge grillée un nom qui était toute une description. Le *confessionnal* ressemblait, en effet, à cette partie du meuble saint où le prêtre s'assied, caché à tous les regards.

A l'intérieur, c'était un microscopique boudoir, une boîte mignonne entièrement tapissée de soie et décorée avec toute la coquetterie possible.

Au moment où l'inconnu, qui avait eu l'audace grande de toucher sans façon la blanche main au râteau d'ivoire, quittait la salle de jeu sur les pas de madame de Saint-Roch, Petite était seule dans la loge. Elle se tenait debout, la main appuyée au bras de son fauteuil et dans l'attitude d'une attente inquiète.

L'intérieur de la loge était beaucoup plus sombre que la salle elle-même; on n'y était éclairé que par la lumière du lustre, filtrant à travers la transparence des rideaux.

Grâce à ce demi-jour, Petite pouvait voir et n'être point vue. L'œil curieux des joueurs ne pouvait point percer les draperies de la loge obscure, tandis que le regard de Sara, trouvant des issues ménagees, faisait à son aise le tour de la table.

Quand l'assemblée se composait d'une certaine façon et que la fantaisie de Petite était de se mêler aux joueurs, on donnait à la porte une consigne plus sévère, et Sara, préalablement changée par une sorte de toilette théâtrale, venait bravement s'accouder au

tapis vert. Madame la baronne de Saint-Roch avait vraiment un talent précieux pour habiller une tête et grimer galamment un visage. En sortant de ses mains, madame de Laurens aurait pu, à la rigueur, affronter le regard de ses amis; mais c'était une femme prudente dans ses hardiesses et qui n'osait jamais qu'à bon escient.

Aujourd'hui, madame de Saint-Roch n'avait pas eu besoin de s'occuper de sa toilette; la présence du vaudevilliste et de M. le comte de Mirelune, qui avaient tous les deux leurs entrées à l'hôtel de Geldberg, commandait à Petite de ne point se montrer à la salle commune. Elle était arrivée depuis quelques minutes à peine, lorsque l'étranger, qui possédait le mot de passe sans doute, s'était introduit dans la maison.

Petite ne l'avait point vu entrer. Elle était en ce moment toute rêveuse et songeait aux événements de la journée. Sa main avait machinalement ouvert un petit coffret d'un travail exquis, placé auprès d'elle et qui lui servait de caisse. Elle y avait pris un billet de banque qu'elle avait poussé sur le tapis par habitude pure. Ce fait de risquer un enjeu à cette table qui était à elle et dont le banquier faisait valoir des fonds fournis par elle était, du reste, un enfantillage de joueuse émérite. Le combat sérieux était entre M. de Navarin et la foule. En jouant contre lui, Sara jouait contre elle-même. Mais l'ancien officier supérieur au service du roi des Grecs prétendait que cette petite manœuvre n'était pas absolument inutile : les billets de banque attirent les billets de banque, cela ouvrait les portefeuilles, cela faisait aller la partie.

Les jours où Sara voulait jouer pour tout de bon et par elle-même, elle avait d'ailleurs la table de lansquenet, où sa présence ne manquait jamais d'amonceler des tas d'or.

Mais, ce soir, elle avait en tête autre chose que le

jeu. Sa mémoire était comble en quelque sorte et son esprit travaillait malgré elle. Que de choses en vingt-quatre heures, sans parler même des aventures du bal Favart! La maladie de son mari, qui semblait aborder son suprême période, le duel de Franz qui était sorti vainqueur de l'épreuve et qui restait pour elle comme une menace vivante, sa fille enfin, cette pauvre enfant chétive et pâle qu'elle avait vue à travers les planches mal jointes de la devanture d'Araby!...

Judith, la fille unique de la grande dame, l'héritière de tous ces millions dérobés laborieusement, Nono la Galifarde, l'esclave de l'usurier, la martyre de l'idiot, la misérable créature qui s'étiolait, entourée de la pitié dédaigneuse des pauvres gens du Temple!

Judith, qui demain peut-être allait changer son maigre matelas jeté à nu sur la pierre contre une couche somptueuse, son indienne humide et usée contre les dentelles et le velours, ses larmes contre des sourires, sa pauvre petite face hâve contre la beauté de la jeunesse heureuse!...

C'est qu'elle était belle, même sous sa souffrance!

Que de rayons la joie inconnue allait mettre dans ses grands yeux alanguis! que ses cheveux incultes allaient briller doucement! que de grâces dans cette taille affaissée par le besoin et enlaidie par d'ignobles haillons!

Sara souriait. Jamais elle ne l'avait si bien vue; jamais elle n'avait plongé si avant dans l'affreuse misère où se mourait sa fille, et c'était à la veille de la délivrance, à la veille du triomphe et de l'allégresse.

Mon Dieu! Judith n'avait pas quinze ans. Toute une vie de joie, pour quelques années de peines! Combien de jours lui faudrait-il pour oublier sa souffrance passée? La jeunesse refleurit bien vite, et le malheur qui ne menace plus est un charme...

Sara songeait ainsi. Elle arrangeait l'avenir de sa

fille; elle le faisait beau, doux, radieux : elle avait toutes ces prévoyances bonnes, toutes ces tendres délicatesses qui font du cœur des mères comme un nid mœlleux où repose la pensée de l'enfant...

Puis d'autres idées venaient; un nuage passait sur son sourire; son front se ridait, menaçant. N'était-ce pas encore pour Judith?

Elle songeait à M. de Laurens, qui était l'obstacle placé entre Judith et la vie; elle songeait à Franz, qui pouvait tuer l'avenir de la fille en perdant la mère.

Et son front se redressait terrible, ses cils demi-baissés voilaient son regard impitoyable et froid.

Il fallait tuer pour se défendre...

Et, parmi toutes ces pensées, d'autres se glissaient, perverses et frivoles. L'âme de cette femme était un chaos. Tous les degrés du mal s'y mêlaient, impuissants à éteindre une étincelle de feu divin.

Madame de Laurens rêvait à Lia, sa jeune sœur. Tandis que Judith souffrait, Lia était heureuse!

Lia était belle comme un ange et son cœur ressemblait à son visage...

Pauvre Judith! c'était pour elle encore que madame de Laurens détestait Lia.

Pour elle, qui souffrait si doucement et à qui sa torture n'avait pu enseigner la haine!

Après Lia, Esther. Esther était comtesse; elle était veuve, elle n'avait que vingt-cinq ans : Sara l'enviait pour toutes ces choses. Et puis, il y avait l'instinct de propagande, qui entre au cœur en même temps que le vice lui-même.

L'éducation d'Esther était commencée : Sara ne la voulait point laisser à moitié route.

Esther avait une part dans sa rêverie; le docteur aussi, et tout le monde et toutes choses...

Au moment où elle poussait son premier enjeu sur le tapis, à l'aide de son petit râteau d'ivoire, elle arrivait à penser à ce baron Albert de Rodach qu'elle

avait rencontré d'une façon si étrange à l'hôtel de Geldberg.

Depuis la veille, elle l'avait trouvé à trois reprises sur son chemin : au Temple d'abord, puis au bal de l'Opéra-Comique, puis à l'hôtel. Il connaissait Esther; Sara en était à se demander qui lui avait enseigné la route de l'hôtel de Geldberg, lorsque sa main, qui sortait du guichet à son insu, ressentit le contact d'une autre main.

Elle s'éveilla en sursaut et regarda vivement autour d'elle. A gauche du *confessionnal*, il y avait un homme debout et le bras tendu encore. Sara l'examina au travers des rideaux, et reconnut le baron de Rodach.

Elle eut un véritable mouvement d'effroi.

— Encore lui!... murmura-t-elle.

XVI. — Derrière le rideau.

M. le baron de Rodach était immobile auprès de la loge. Il tenait ses yeux fixés sur le grillage, et le hasard les dirigeait vers le point précis où se trouvait Sara. Il semblait que son regard eût le pouvoir de percer la draperie.

A cette vue, Petite se pencha précipitament de l'autre côté de la loge et appela Batailleur à voix basse. L'oreille obéissante de madame la baronne de Saint-Roch vint aussitôt se coller au grillage.

Petite prononça quelques paroles rapides, et madame de Saint-Roch se leva pour exécuter ses ordres.

Il s'agissait de faire entrer le baron dans la loge. La sortie de ce dernier intrigua les joueurs comme avait fait son apparition. Durant quelques secondes, on attendit pour voir s'il ne reviendrait point.

— Allons, allons, messieurs, dit l'ancien officier supérieur, que ces distractions impatientaient; occupons-nous de notre affaire, s'il vous plaît... Le jeu est fait, rien ne va plus!

Les cartes retournées s'alignèrent.

En ce moment, madame de Saint-Roch et le baron traversaient un corridor conduisant à la chambre qui confinait aux derrières de la salle de jeu.

C'était par cette pièce qu'on entrait dans le *confessionnal;* c'était là également que le *confessionnal* pouvait être roulé en cas d'alerte.

Petite avait ouvert la porte d'avance, et se tenait sur le seuil; son visage exprimait une singulière agitation. Dès que madame de Saint-Roch apparut, précédant le baron, Petite l'arrêta d'un geste impérieux.

— C'est bien, ma bonne Batailleur, dit-elle; laissez-nous.

La marchande déguisée en baronne s'arrêta et fit volte-face. M. de Rodach, qui la dépassait à ce moment, se retourna au nom de Batailleur avec vivacité. La marchande était déjà au bout du couloir, qu'il demeurait immobile et les yeux fixés sur la porte par où elle avait disparu.

Cette circonstance n'échappa point à Petite, et, sans qu'elle sût pourquoi, son trouble s'en accrut.

Madame de Saint-Roch, au contraire, ignorant l'effet que son nom avait produit, rentrait fort tranquillement dans la salle de jeu et replaçait entre les bras de son fauteuil sa taille rondelette, emmaillotée de soie.

— Où diable l'a-t-elle conduit? demanda Mirelune au vaudevilliste.

Ficelle montra du doigt la loge.

— Tiens, tiens! murmura le gentilhomme. C'est une idée!... je donnerais décidément quelque chose pour savoir si la main blanche appartient à la marquise ou à la comtesse... — Quelle scène on aurait

là!... dit Ficelle; le diable, c'est qu'on ne pourrait pas mettre ce *confessionnal* au théâtre...

Ce fut tout. Le silence régnait maintenant autour de la table; le jeu marchait; la distraction n'était plus de mise.

Quand le baron de Rodach fut las de contempler la porte par où Batailleur était sortie, il se tourna vers madame de Laurens et lui baisa la main avec une grave courtoisie. L'agitation de Petite était loin d'être calmée; ses sourcils se fronçaient et le rouge lui montait au visage. Ce trouble qu'elle ne savait point dissimuler faisait ressortir la sérénité calme qui brillait sur la belle figure de Rodach.

—Charmante dame, dit-il en se redressant, je pense que vous ne m'attendiez pas.

Les yeux de Sara se baissèrent; elle fut deux ou trois secondes avant de répondre.

— Albert! Albert! murmura-t-elle enfin d'une voix qui trahissait son trouble, vous êtes un homme étrange!... Qui vous a conduit ici, et comment y avez-vous pu entrer. Etait-ce moi que vous y veniez chercher.

Le baron eut un sourire froid.

— Voici bien des questions, belle dame, répliqua-t-il. Procédons par ordre... Ce qui m'a conduit ici, c'est le hasard un peu et beaucoup ma volonté... Je suis entré en me disant l'ami de M. de Navarin et en prononçant le nom respectable de madame la baronne de Saint-Roch...

Sara pâlissait à l'entendre.

— Quant à la troisième question, reprit le baron, pouvez vous douter, charmante dame, que je sois venu ici pour vous?

Il s'arrêta et poursuivit presque aussitôt, en mêlant à sa gravité une imperceptible nuance d'ironie :

— Seulement, je suis venu peut-être pour autre chose encore... — Et cette autre chose?... demanda Petite qui tâcha de sourire.

Le baron s'inclina et répondit.

— Ceci est mon secret.

Petite releva sur lui son regard, comme si elle eût voulu lire sa pensée dans ses yeux. Mais les yeux de M. de Rodach, fiers, brillants, expressifs, étaient en ce moment comme un miroir où nul objet ne vient se peindre.

D'ordinaire Petite jouait supérieurement la comédie; mais quel rôle prendre à cette heure? La pensée intime du baron lui échappait : elle ne savait s'il était ennemi.

Jamais il ne lui était venu à l'idée de prévoir un danger de ce côté. Elle avait aimé Albert, et peut-être eût-elle rallumé volontiers pour quelques jours le feu de paille de son caprice éteint; ceci d'autant mieux que l'objet de ce caprice lui apparaissait sous un aspect nouveau.

Elle l'avait connu vif, étourdi, fougueux en actions comme en paroles; elle le retrouvait grave et froid. C'était un masque, sans doute; mais pour un homme de ce caractère, un masque est chose lourde à porter. Et Albert portait le sien comme s'il n'eût fait autre métier de sa vie.

La veille, au milieu de la foule du bal. Petite l'avait retrouvé semblable à lui-même; mais elle n'avait fait que l'entrevoir sous ce pimpant costume de majo qui accompagnait si bien les allures spirituelles, alertes, fanfaronnes de son ancien amant.

Quelques heures avaient changé tout cela; ce soir, à l'hôtel de Geldberg, Albert s'était enveloppé déjà d'un sévère manteau de froideur. Maintenant, cette froideur semblait augmentée encore, et Sara croyait voir de l'amertume dans l'austère sourire qui était sur la lèvre du baron.

Un instant, elle eut envie de recourir à l'arme éprouvée de sa coquetterie; puis l'idée lui vint d'opposer roideur à roideur et de se draper dans son or-

gueil. Elle était experte à toute lutte et savait comme on met les hommes à genoux.

Mais un secret instinct lui ôtait ici sa vaillance. Elle n'osait plus. Rodach, maître d'une si grande part de son secret, lui semblait trop fort et trop redoutable pour qu'on pût l'attaquer à l'étourdie.

— Mon Dieu, que je suis folle de me creuser la tête ainsi! dit-elle tout à coup en se forçant à rire; ce n'est pas en effet pour moi seule que vous venez, Albert... ma sœur, qui vous connaît presque aussi bien que moi, m'a donné d'avance le mot de l'énigme... vous êtes joueur.

Rodach garda le silence.

— Eh bien! reprit Sara gaiement, c'est un lien sympathique de plus entre nous deux... mais pourquoi m'aviez-vous caché cela? — Chère dame, répliqua Rodach, vous m'aviez caché, vous, tant de choses!...

Les sourcils de Petite se froncèrent légèrement.

— C'est décidément une guerre que vous me faites, monsieur, murmura-t-elle. Après une si longue absence, vous n'avez pour moi que des paroles de reproche... et vous venez me glacer le cœur, quand il vous faudrait faire si peu pour me rendre la plus heureuse des femmes!

En prononçant ces dernières paroles, la voix de Petite devint douce et comme imprégnée de prière; son regard glissa, pénétrant et subtil, entre ses paupières demi-closes.

Le baron ne parut point s'émouvoir.

Petite laissa échapper un geste de colère.

— Au demeurant, s'écria-t-elle, si vous ne m'aimez plus, pourquoi cette poursuite acharnée?... Depuis hier, je vous trouve partout... Il faut vous souvenir, monsieur, que la passion seule peut servir d'excuse à l'homme qui pénètre certains secrets...

Rodach ne répondit point encore.

— Monsieur! monsieur! reprit Sara dont l'œil eut

une lueur haineuse, prenez garde!... Jusqu'à présent, tous ceux qui m'ont attaquée ont eu lieu de s'en repentir! — Je le sais, murmura le baron qui la regarda fixement; mais pas tant que ceux qui vous ont aimée...

Sara tressaillit. Sa bouche s'ouvrit, tremblante et contractée. Elle demeura muette.

Ses yeux étaient cloués au sol.

Le baron la regarda un instant encore d'un air dédaigneux et froid. Puis il fit effort sur lui-même, comme si le rôle qu'il s'imposait eût répugné puissamment à sa fierté.

Il prit la main de Sara et la toucha de ses lèvres.

— Oh! oui! poursuivit-il en donnant à sa voix un subit accent de douceur, ceux qui vous aiment souffrent, madame... et je sais un homme qui payerait bien cher la chance de ne vous avoir point connue.

Rodach en savait plus d'un, et malgré lui sa parole se teignait d'amertume, parce qu'il songeait à son entretien avec le docteur José Mira.

Le docteur lui avait dit bien des choses.

— Et quel est donc cet homme? demanda Petite sans relever les yeux. — Vous le devinez, madame, répliqua le baron, puisque vous me voyez venu d'Allemagne pour vous retrouver...

Petite eut besoin de toute sa force pour ne point laisser éclater son triomphe. Son cœur bondissait; la détresse se changeait pour elle en victoire. Encore un esclave!

Car elle ne doutait point; elle était si bien faite à être adorée!

— Ecoutez-moi, Sara, reprit M. de Rodach avec lenteur, le jour approche où vous saurez tout ce qu'il y a au fond de mon âme... Vous saurez qui m'a mis à même de pénétrer votre secret... — Pourquoi pas ce soir? demanda madame de Laurens. — Parce que ce soir je veux vous parler de moi... seulement... Tous

vos secrets sont à moi, madame, hormis un seul qui me regarde... et c'est celui-là justement que je veux savoir. — Tous mes secrets! répéta Sara, dont l'effroi revenait.

Son œil interrogea les traits du baron à la dérobée. Rodach semblait rêver.

Petite le contempla durant un instant, faisant pour ainsi dire une comparaison rapide entre sa force à elle, et la puissance de cet homme, qui osait lui dire : « Je sais tous vos secrets... »

Ne se trompait-il point?

A mesure que Sara songeait, son regard s'assurait et les plis de son front disparaissaient.

Tous ses secrets! Quelle folie! Et, d'ailleurs, elle croyait que Rodach l'aimait encore; n'était-elle pas sûre de son empire? Ne savait-elle pas qu'elle pouvait envahir et tyranniser tout cœur qui s'ouvrait imprudemment à elle? Sa vie ne s'était-elle point passée à séduire, à fasciner, à vaincre?

Y avait-il pour elle des faibles et des forts? N'avait-elle pas courbé les âmes les plus fières sous le niveau de son joug?...

Elle attendit, prête à tout désormais et sûre de la victoire.

— Sara, reprit M. de Rodach après quelques secondes de silence, un aveu franc peut tout réparer... le cœur s'égare parfois, et ceux qui aiment pardonnent... Qu'êtes-vous allée faire ce soir chez ce jeune homme de la rue Dauphine?

Petite était résolue à ne s'étonner de rien; et pourtant elle fut étonnée.

— Quoi! balbutia-t-elle, vous savez aussi cela?...
— Ce que j'ignore, et ce que je voudrais expliquer avantageusement pour vous, répliqua le baron, c'est le motif de cette démarche... il me semble que l'amour seul...

Sara respira bruyamment.

— Vous êtes jaloux, dit-elle avec vivacité. — N'en ai-je pas sujet?... demanda le baron.

— A vrai dire, si son rôle lui pesait, du moins n'avait-il pas grand'peine à le jouer. Sara l'y aidait à son insu, et cette créature si habile, gâtée par l'habitude de triompher, fermait les yeux et se livrait en aveugle.

Elle réfléchit un instant. Une circonstance oubliée lui revint tout à coup à la mémoire.

—J'y suis! s'écria-t-elle en frappant ses mains l'une contre l'autre; mon Dieu, que n'ai-je pensé à cela plus tôt!... Vous ne m'auriez pas effrayée comme une petite fille, Albert, avec vos graves fadaises et votre tenue de tuteur castillan!... Je me souviens maintenant de votre apparition à la porte du cabinet du Café Anglais. C'est depuis cette heure, sans doute, que vous avez perdu votre air gaillard, pour prendre ce long visage morose... Ai-je deviné?

Rodach fit un geste équivoque. Il avait toute l'apparence d'un homme qui veut paraître au fait de la chose dont on parle et qui ne sait pas...

Petite prit cet embarras pour le dépit que Rodach éprouvait à voir son grand mystère ainsi percé à jour. Elle chérissait trop son idée pour la perdre un instant de vue.

— Voilà le motif de votre arrivée théâtrale à l'hôtel de mon père, reprit-elle; vous êtes jaloux, mon pauvre Albert!... jaloux comme un barbon ou comme un collégien. Fi donc! un si beau cavalier! un don Juan! finir par où les bergers commencent!... Et après votre visite à l'hôtel, vous avez été comme une âme en peine... Quand je suis sortie, vous étiez quelque part dans la rue... vous m'avez suivie chez moi, chez Batailleur, chez Franz... — Ah! interrompit Rodach qui joua l'ignorance, il se nomme Franz! — Vous m'avez suivie jusqu'ici... Quant à la manière dont vous y avez pu entrer, quant aux moyens que vous avez employés

pour apprendre les noms du banquier et de la baronne, je l'ignore; mais après tout, il n'y a pas besoin d'être sorcier pour cela!

Rodach la laissait parler sans l'interrompre et ne semblait point avoir envie de ranimer son inquiétude.

— Et ce jeune Franz?... dit-il avec une hésitation feinte, vous l'aimez? — Peut-être, répondit Sara en minaudant.

Les noirs sourcils de Rodach se contractèrent.

— Si je l'aimais, poursuivit Petite qui mettait des grâces provocantes dans son sourire, que feriez-vous, Albert?

Rodach baissa les yeux et répondit d'un air sombre :

— Je le tuerais!

Petite le contempla durant une ou deux secondes à la dérobée et avec un plaisir évident.

Puis, elle lui prit la main et l'attira bien doucement jusqu'au fond de la loge. Elle s'assit tout auprès de lui, les mains dans les siennes et la tête appuyée sur son épaule.

Ses beaux cheveux noirs ruisselaient en ondes soyeuses sur la poitrine de Rodach ; ses yeux, dans le demi-jour de la loge, brillaient d'une lueur étrange. Elle était belle comme la passion qui tente et qui enivre!...

— Si un homme faisait ce que vous venez de dire, murmura-t-elle d'une voix pénétrante et basse, je serais à lui pour la vie.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.